DU MÊME AUTEUR :

Les Idéalistes passionnés
1 vol. in-16 (Alcan) **2 50**

Les Émotions de la Guerre
En préparation (Alcan)

MAURICE DIDE

CEUX QUI COMBATTENT
ET
QUI MEURENT




PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

AVANT-PROPOS

Sans autre but que celui de rappeler aux camarades des heures joyeuses ou émouvantes, j'avais recueilli quelques notations.

A vivre loin de tout, parmi les bois et sous la bourrasque guerrière, de chaudes amitiés se nouent, les hommes isolés des sociétés se serrent les uns contre les autres par un besoin affectif que ne ternit nulle arrière-pensée.

Mais à peine s'est-on connu, là-bas, à peine a-t-on découvert quelque beauté dans une âme de soldat, qu'on se quitte pour ne plus se revoir... Presque tous ceux avec qui nous pensions fêter la victoire, sont morts. Ils sont partis simplement, sachant bien que la destinée les avait marqués pour bientôt, et que les projets conçus s'effaceraient au soir d'une bataille. Le sacrifice d'eux-mêmes était fait et les rêves caressés témoignaient d'une coquetterie délicate à ne vouloir jamais paraître songer à une mort prochaine. Jusqu'au bout ils sont restés gais, fantaisistes. Les ultimes folies d'une génération qui ne veut pas sacri-

fier une minute de bonheur sont émouvantes aussi. J'ai cherché à les rappeler.

Il ne nous reste pas même le droit de pleurer ceux qui ne sont plus: les héros doivent être honorés seulement. Si chaque disparition meurtrit douloureusement, nous devons lutter contre les larmes: le culte des soldats de la délivrance nous incombe, il faut qu'on sache demain, non par des affirmations mais par la seule relation des faits, de quoi notre beau peuple de France fût capable. Il n'est besoin, pour provoquer le frisson, d'aucun artifice, d'aucune technique prestigieuse, la sincérité suffit; j'ai cru qu'à ce titre un homme habitué à l'observation scrupuleuse pouvait se permettre de grouper des récits où, presque à son insu, les faits prennent parfois une allure d'épopée. La matière est si belle que l'ouvrier n'a que faire de talent. Les symboles éternels surgissent des moindres anecdotes et le patriotisme, l'amour du sol, le besoin de prosélytisme par l'exemple, le sacrifice de l'individu pour la collectivité et sa descendance, l'ardeur héroïque animant le guerrier comme une fièvre d'amour, se rencontrent à chaque pas. Nulle époque ne connut plus admirable floraison de sentiments surhumains.

Ceux qui, moins exposés ou plus heureux, conservent avec la vie le privilège de l'enthousiasme, crieront leur admiration pour les héros, les mutilés et les disparus. L'hommage qu'on adresse aux pionniers de la victoire va aussi aux pauvres êtres qu'ils ont quittés pour toujours: il faut que les endeuillés sachent qu'on n'oublie pas.

Mais c'est aux combattants qu'on doit demander les paroles dignes d'ouvrir le livre qu'ils ont composé eux-mêmes avec leur sang.

Un chasseur m'écrivait récemment le résultat d'une attaque sur la Somme et terminait de la sorte:

« Douze officiers furent tués et presque tous les autres blessés, mais le bataillon a dépassé les objectifs prescrits dans un élan splendide, presque sans chefs. Je suis sûr que vous regretterez de n'avoir pas été parmi nous pour vivre de pareilles heures! »

Ainsi ce simple chasseur ne songe après l'attaque qu'au résultat militaire obtenu, à la gloire de l'unité, à la splendeur d'un combat triomphant. De pareils hommes la France peut être fière et ils sont légion.

A un officier un jour l'on dit: « Ne pensez-vous pas qu'il sera triste de mourir au dernier combat, de la dernière balle ennemie égarée?

— *Qu'importe, reprit-il, nous avons combattu pour la victoire: seuls ceux qui ont pu en douter sont à plaindre. Elle est certaine désormais... Après, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue... nous aurons accompli notre œuvre.*

PREMIÈRE PARTIE

LE REPOS

I

OU JE PRENDS L'ESPRIT DE CORPS

A Gray je figurais parmi la réserve du personnel. Tous les matins j'arrivais à neuf heures au bureau du médecin chef de la place:

— Rien de nouveau!

Je rectifiais la position, je saluai et j'étais libre jusqu'au lendemain.

La petite cité franc-comtoise n'offre pas des ressources très étendues aux désœuvrés et je passais mon temps à lire des romans gais qui me paraissaient tristes. J'avais demandé à servir dans un corps de troupes, j'étais impatient de partir et tout le reste demeurait sans intérêt.

Le douzième jour, le sympathique médecin chef me dit:

— Eh bien, vous avez satisfaction, vous êtes médecin chef de service au ...e bataillon

de chasseurs alpins! C'est très chic pour un territorial. J'espère vous retrouver par là prochainement.

Encore que peu cocardier jadis, on éprouve de l'orgueil à servir dans un corps d'élite et on s'imagine aussitôt posséder un peu du panache de ces troupes légendaires.

Suivant des conseils avisés, je pris le lendemain le R. Q.

Le R. Q. est le train de ravitaillement quotidien.

J'arrivai à Gérardmer à la pointe du jour, trop tôt pour me présenter chez les grands chefs. Surtout dans les temps où nous vivons il faut respecter leur sommeil. J'allai faire le tour du lac et je remarquai nombre de caissons d'artillerie bien en évidence.

— Peste! si jamais un aéroplane arrivait je ne manquerai pas de m'abriter sous un arbre.

Je m'orientai ensuite du côté de la caserne. Là j'appris que ...[e] était descendu la nuit même des tranchées; je fus satisfait de cette nouvelle: j'aurais le temps de faire connaissance avec tout le monde et le passage de la paisible existence de l'intérieur au branle-bas de combat serait amorti.

Une promenade sur les coteaux qui domi-

nent la ville bâtie autour du lac célèbre, me permit d'enregistrer mon aptitude à grimper sans trop d'essoufflement; la découverte de qualités physiques engendre en général quelque satisfaction; je n'échappai pas à la règle.

Les premiers Alpins rencontrés après mon retour en ville furent pour moi la révélation d'une vocation: aucune troupe française n'est vêtue avec cette sobre élégance sportive. J'étais inquiet pourtant en ce qui me concernait: porterais-je comme eux le béret?

Un groupe d'officiers venait de mon côté, j'y démêlai d'abord un petit lieutenant si fluet et si jeune qu'il semblait dans son uniforme presque noir un collégien en pantalons courts coiffé d'un béret d'étudiant. Il portait sur sa vareuse ouverte une croix de la Légion d'honneur dont le ruban était éblouissant. Il s'avançait en sautillant comme un oiseau et brandissait une petite badine très fluette comme lui-même. A côté s'élevait colossal un capitaine paraissant deux mètres. Sa barbe noire, ses sourcils noirs froncés, ses yeux noirs lui donnaient un air terrible.

Mon salut poli me laissa quelque déception: je crus remarquer de l'indifférence dans le geste par lequel on me répondit: n'étais-je pas moi-même alpin comme eux? A la réflexion

je me rendis compte que rien dans ma tenue ne me distinguait des toubibs affectés aux hôpitaux de l'arrière et pour lesquels j'avais déjà de la condescendance.

Il était temps, pensai-je alors, de saluer le commandant du bataillon ; il logeait au-dessus d'un quincaillier. Je frappai à la porte indiquée :

— Entrez !

Un homme en culotte m'apparut ; le torse moulé dans un chandail ; une grande moustache un peu grisonnante et très frisée barrait sa figure maigre. Mon allure était hésitante car aucun signe extérieur ne caractérisait un officier.

Je me présentais à tout hasard.

— Vous voyez, docteur, j'allais me raser, j'ai fait la grasse matinée car nous sommes rentrés tard dans la nuit des tranchées, nous ferons plus ample connaissance à la popote dont vous faites partie. Rendez-vous à onze heures et demie.

— Bien, mon commandant.

Ce n'est pas ainsi que je m'étais représenté un chef de corps d'une unité d'attaque ; je n'avais décelé chez lui aucune morgue, aucune hauteur et je me sentais en confiance. D'autre part, la perspective de l'intimité avec

cet officier dont le renom m'était parvenu. me flattait. Le mot « état-major » exerce sur le civil — je reste malgré tout un civil costumé en militaire — une attirance mystérieuse. L'état-major est détenteur de secrets graves qui, pensais-je, font rejaillir sur ses commensaux une certaine considération.

La popote élisait domicile au premier étage d'une maison près de la caserne; arrivé en avance, je trouvai une table fort bien servie.

Suivi des officiers, le commandant entra, se révélant maintenant le brillant chef de corps de mes rêves. Son béret, posé un peu de côté, gardait une forme circulaire grâce à un artifice subtil et s'ovalisait autour d'une figure longue qui me sembla aristocratique. Je crus devoir retenir que ses artères temporales étaient saillantes et sinueuses afin de l'ausculter lorsque l'occasion s'en présenterait. Il gardait la main gauche dans la poche de sa culotte bleu chasseur et laissait voir un gilet muni de dix-huit petits boutons métalliques par l'entre-ouverture d'une vareuse noire ajustée. Sur les manches, quatre galons en V montaient du parement jusqu'au coude. Toutes mes théories touchant l'invisibilité s'écroulaient et il me fallait venir sur le front pour voir des uniformes du temps de paix.

J'étais un peu honteux de ma tenue bleu horizon et de mon képi revêtu d'un manchon.

On me présenta des camarades qui tous me semblèrent charmants. En tout cas ils étaient gais, alertes, optimistes et j'eus cette première sensation, bien des fois éprouvée depuis, qu'on est d'autant plus sûr du succès final qu'on est plus courageux. La confiance en la victoire est le reflet de la confiance en soi. Il est normal de rencontrer à l'intérieur des pessimistes parce que ce sont des échoués de la vie, des débiles, des malades ou des pusillanimes, éloignés du danger par leur faiblesse physique ou morale. Je me sentis heureux d'entrer dans ce milieu et rajeuni à l'idée de vivre comme jadis en salle de garde.

Le serveur rectifia la position et d'une voix forte annonça : Le commandant et messieurs les officiers de l'état-major sont servis.

MENU

Hors d'œuvres variés
Truite meunière
Filet de bœuf Périgord
Caneton rouennaise
Haricots à la française
Foie gras truffé
Salade de saison
Dessert
Meursault, Corton, Mümm goût américain

— Bon appétit, messieurs.

J'ai vu depuis que ce rite se conservait jusqu'en première ligne; le bataillon de la garde tient à ses traditions d'élégances.

Durant le repas j'appris ce qu'est l'esprit de corps.

Avant la guerre les bataillons alpins étaient recrutés parmi une élite physique, et l'entraînement très sévère, les manœuvres en montagne, la discipline rigoureuse, avaient fait de ces petites unités des merveilles d'homogénéité. Les combats des premiers mois ont éclairci les rangs de ces athlètes et des hommes nouveaux, moins vigoureux, leur succédèrent. Mais par un splendide effort de volonté des chefs les traditions se sont conservées pures et on peut demander, au nom d'un passé qui s'ensevelit dans trop de tombes, l'énergie et l'abnégation aux nouveaux comme aux anciens. Ils seront mutés en héros par leur arrivée dans ces rangs où règne une atmosphère de sacrifice. On a plaisanté le panache, la gloriole, les indignations des vieux chasseurs à toute velléité de modification dans leur sombre tenue, leur horreur du rouge, leur mépris pour le bleu horizon; mais c'est avec ces petits détails qu'on donne aux hommes la foi en leur supériorité. Le combat n'est,

comme l'a dit le général de Maud'hui, qu'un conflit de forces morales, et une troupe qui va au feu avec la certitude de son invincibilité est invincible.

J'ai appris ce jour-là que, depuis le début, jamais un pouce de terrain confié à la garde du bataillon ne fut perdu, et, mon Dieu, cette tradition valait la peine d'être conservée; elle le fut. Beaucoup d'hommes, qui en temps de paix étaient fort éloignés du militarisme, se sont fait tuer très simplement pour qu'il ne fût pas dit que par leur faute l'impossible n'était plus réalisable.

J'étais reconnaissant au hasard de m'avoir placé là et lorsque le commandant en sortant me dit:

— Il faudra porter le béret comme nous!

J'éprouvai un sentiment de fierté que je suis encore un peu ému d'évoquer après de longs mois.

II

MON COMMANDANT

Les chasseurs, avant l'heure de la soupe, faisaient les cent pas. Le commandant, debout devant la mairie, causait avec des officiers; d'un geste il indiquait en passant un béret mal posé ou une bande molletière négligemment roulée. Parfois il appelait un homme par son nom; le garçon désigné rougissait et arrivait en courant pour tomber au garde à vous à six pas. Sur un signe il s'approchait et après quelques mots saluait et repartait, la figure épanouie ou préoccupée.

La formule désuète du patriarcat revivait à mes yeux; l'homme investi de l'autorité dans notre collectivité l'exerçait avec une compréhension si juste que par de simples paroles il parvenait à produire chez ses subordonnés toute la gamme des émotions salutaires. Il ne punissait en fait jamais, mais ses yeux perçaient l'âme et la moindre faiblesse, une simple tendance à la lassitude,

une ombre de nostalgie, tout était prévu, compris et redressé de même que les jolis sentiments de ce petit monde, encouragés d'une tape sur la joue ou d'une poignée de main.

Grâce à la connaissance individuelle de tous ses combattants, il réussissait à réaliser la synthèse d'un corps où chaque alpin subissait l'impulsion de sa volonté optimiste.

Ce travail psychologique — un délassement et une joie à son gré — constituait la meilleure préparation pour le combat : l'homme qui sait que son cœur est sondé se livre sans restriction au moment du danger, il a confiance.

Certes il pouvait la donner sa confiance, car le commandant détenait le remarquable privilège d'accroître ses capacités critiques et ses facultés d'invention suivant la gravité du péril : à l'encontre de beaucoup d'autres, il devenait d'autant plus lucide que la situation se présentait plus dangereuse. Son courage allait jusqu'à la témérité et les chasseurs avaient coutume de répéter : « S'il n'existe parmi nous qu'un héros, c'est le commandant. »

Bien que ses préférences allassent à la guerre de mouvements, il s'était adapté à la formule actuelle au point que la prise du Su-

del, qu'il prépara et réussit au début de 1915, le classa comme un des grands précurseurs dans l'emploi méthodique de l'artillerie lourde au moment des attaques. Toutes les vérités aujourd'hui jugées évidentes sur la liaison des armes, sur le double objectif nécessaire de l'artillerie française (destruction simultanée des canons et des tranchées ennemies), utilisation du matériel sur rail et des autocanons, tout cela nous était journellement annoncé comme inéluctable.

A ces dons précieux venaient se joindre une érudition précise et méthodique touchant toutes les branches de l'art militaire: que ce soit en stratégie, en tactique, en administration ou en justice militaire, le commandant avait tout lu, tout compris et tout retenu; il dirigeait son unité aussi bien dans les détails infimes que dans les ensembles, avec une compétence que j'ai souvent admirée. Or notre armée est féconde en officiers pareils. Des qualités qui permettraient à un directeur d'industrie de s'enrichir, à un fonctionnaire d'occuper une situation de premier plan, sont nécessaires à un chef de corps pour mener à bien sa tâche parfois écrasante. Le commandant jugeait cela tout simplement.

— Voyez-vous, mon cher docteur, ce qui

vous semble admirable reste fonction de notre métier: nous sommes en fait à peu près à l'abri des contingences immorales dans notre milieu, et nous pouvons presque toujours juger suivant des règles de logique ou de justice. Les choses ne vont pas avec cette rectitude mathématique dans le monde des affaires; des qualités de souplesse dont nous pouvons manquer totalement sont nécessaires pour y réussir. Chez nous, les platitudes sont inutiles et nuisibles, les sollicitations constituent une faute disciplinaire, les menées politiques une erreur de goût: nous consacrons tout notre temps au travail. Pour nous bien conduire, il suffit de posséder une conscience qui interdise tout acte dont notre dignité d'officier se trouverait gênée.

On a souvent dit que les réalisateurs restent éloignés de la méditation pour tout ce qui ne prépare pas directement leur action. En d'autres termes les rêves d'artistes ou de poètes seraient jugés comme luxe inutile par les producteurs d'énergie. Malgré une aptitude à la mise en œuvre immédiate difficile à dépasser, le commandant se complaisait pourtant à l'étude des poètes et se sentait très à l'aise et très chez lui parmi la pensée philosophique.

L'école actuelle de Ribot, où la psychologie des sentiments, des émotions, des inclinations tend de plus en plus à dominer l'étude froide et incolore des idées pures et abstraites suivant les doctrines de Kant, cette école vraiment française par la clarté, l'élégance et la vérité plaisait à l'esprit ardent de cet officier bien doué.

Sa certitude du triomphe, opposait notre équilibre mental à la folie allemande, si organisée soit-elle ; son optimisme irréductible se fortifiant par la réflexion.

Cet homme de bonne compagnie, resté croyant et pratiquant, admettait la controverse et même la provoquait : il était foncièrement tolérant à l'égard des convictions des autres et comprenait même (chose plus rare et plus précieuse encore) qu'on pût n'avoir aucune conviction révélée.

Il appartenait à cette race chic et de bon aloi qui donne à l'officier français un cachet spécial. Chez les peuples où l'armée unit ses destinées, ses tendances, à celles de l'aristocratie, l'autorité ne procède que d'une hiérarchie brutale, l'officier est une émanation, en quelque sorte, de la puissance divine, puisque l'armée croit aux destinées mystiques de son peuple. Il serait inexact de nier que cette for-

mule, créée par la passion, a chez nos ennemis permis l'organisation d'une armée puissante; mais l'écueil que l'Europe entrevoit déjà se dresse au moment où la foi en cette suprématie mythique commence à s'ébranler.

Chez nous, l'autorité de l'officier s'impose au cœur et à l'esprit des hommes parce qu'elle est réelle, indispensable. Français, nous qui sommes le peuple le plus frondeur du monde, nous avons assisté à un spectacle paradoxal: plus la guerre dure et plus la confiance des soldats pour les officiers grandit, plus leurs décisions sont admises sans conteste, plus la discipline est volontairement consentie par les troupes qui se battent.

Une semblable évolution est le plus éclatant hommage qui se puisse rendre aux officiers dont le Commandant représentait le type complet et qui s'imposent par l'exemple, l'élévation morale, l'équité, l'érudition, le mépris de la mort.

III

UNE AME D'ÉLITE

Le sous-lieutenant B... était un grand garçon de vingt-deux ans, sorti de Normale et agrégé de lettres. Avec sa figure longue, sans un poil de barbe, ses yeux étonnés de myope, et son air distrait, il donnait peu l'impression d'un guerrier, bien qu'il fût tout à fait inconscient du danger. Il ne parvenait pas à se mettre au diapason de la gaieté bruyante des camps et s'excusait de son manque d'exubérance. Lors des grandes agapes, dont il voulait être toujours, il riait un peu comme une jeune fille qui au théâtre saisit plutôt le mouvement d'une scène que la portée exacte des sous-entendus.

Je l'aimais pour sa jolie culture informée de tout, semblait-il, et surtout à cause de sa sensibilité surprenante en esthétique. Je saisissais toutes les occasions qui m'étaient offertes pour le mieux connaître et je ne me lassais pas de l'écouter parler. Ce jour-là il m'ouvrit sa pensée.

— La guerre a été pour beaucoup la ré-

vélation d'un sentimentalisme qui s'ignorait, elle a fait disparaître une fausse pudeur qui répugnait à avouer les tendances à l'envol parmi le culte des splendeurs jetées à profusion autour de nous. Elle a permis à des hommes qui mettaient leur orgueil à prendre jadis leurs seules inspirations dans le mépris des émotions, pour mieux conquérir la richesse, de rechercher avec ferveur des états d'âme plus sincères. Ceux qui peuvent mourir demain savent qu'il est trop triste d'abandonner la terre sans avoir connu la caresse du soleil, sans avoir voulu ouvrir les yeux à l'éternelle beauté des choses, sans avoir laissé battre leur cœur au rythme synchrone d'un autre cœur. Ils sont las d'avoir vécu dans un caravansérail sans personnalité, comme des chemineaux insatiables qui n'ont trouvé nul foyer pour leur être desséché. Ils se révoltent à penser qu'ils ont rejeté d'eux le bonheur comme des damnés au paradis volontairement perdu. Il leur faut posséder à eux, à eux seuls, des émotions, des souffrances, des aspirations, des extases. Leur ruée vers le culte de la beauté est irrésistible, la beauté morale, la beauté physique, la beauté de la nature les appelle; ils s'en veulent enivrer avant que d'entrer dans la nuit.

Chez nous ce qu'on appelle le goût procède d'un entraînement irrésistible: nous sommes plus intuitifs que rationnels, nous sentons avec plus d'acuité que nous ne pensons, mais une secrète inspiration dans les grandes crises nous indique la route à suivre...

Ceux qui sont ici trouvent en eux-mêmes la force d'être à leur place: le galon, au feu, confère plus de devoirs que de droits, il impose à celui qui le porte un rôle magnifique de dévouement. C'est si profondément compris qu'au moment du danger tout le monde disparaît dans la volonté du chef. Chaque gradé, si modeste qu'il soit, tient à honneur de devenir le plus brave, le plus réfléchi; il domine, non par l'emprise de la discipline, mais par la puissance de l'exemple, et ceci est du bel individualisme.

Dans les véritables troupes de choc, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, chacun a fait de son mieux parce que les petits ont vu tomber proportionnellement plus de gradés que d'hommes. Le sentiment de la responsabilité est devenu si haut que des gens du peuple, des paysans, des ouvriers, ont parfois été révélés meneurs d'hommes; ils faisaient partie d'élites latentes ignorées.

Quant aux privilégiés du talent, de la scien-

ce, ils ont compris ce qu'ils devaient être; lisez la liste de la conférence Molé, des logistes des beaux-arts, des prêtres-officiers, des normaliens, des poètes classés, morts à l'ennemi et vous serez fixé.

Et cependant le philosophe, le penseur, le savant, ne sont que de piètres soldats, peu préparés à cet automatisme dont le combat fait une nécessité; rarement hommes d'action jadis, ils n'ont pas les qualités de décision, de création immédiate, de mordant, qui font les grands chefs. Leurs méditations les préparent mal à dompter les faiblesses passagères et à faire éclater les enthousiasmes dans les moments tragiques. J'y ai beaucoup réfléchi et je pense que leur présence aux armées est féconde surtout lorsqu'ils tombent.

Obscurément, les simples apprécient la valeur des trésors de la pensée. Lorsqu'on célèbre devant un cercueil tout un passé d'étude ou de gloire civile, nos subordonnés, éperdument épris d'égalité et de justice sont convaincus que la patrie a sans restriction droit à leur vie. Au flambeau qui s'est éteint se sont rallumées mille petites lueurs modestes qui réchauffent la France. Notre mort est nécessaire pour rendre impossibles ou méprisables certaines défaillances.

D'autres sacrifices furent plus généreux encore. Ceux qui par leur âge ou leur situation étaient en dehors des atteintes du recrutement, dont les congénères et les contemporains sablent le champagne dans les grands restaurants, vont au théâtre, iront aux eaux, gagnent de l'argent; ceux-là pourraient encore demeurer parmi les leurs, abrités contre les velléités même de médisance par leurs fils aux armées, leur barbe grise ou leur fonction jugée nécessaire au pays. Ils n'ont cependant pu résister à la voix qui les appelait où le sang coule. Cette voix était celle d'une conscience altière.

Il y a vraiment dans ce luxe d'abnégation quelque chose de sublime, car eux aussi sont de médiocres guerriers, ils veulent souvent rester humbles et perdus dans la cohorte; mais le jour où un conseiller d'État, un préfet, un maître vénéré de plusieurs générations est rapporté au poste de secours, enveloppé dans une toile de tente, alors vous pouvez mesurer la puissance du prosélytisme par l'exemple. Lorsque la destinée frappe ces purs martyrs, c'est à genoux qu'il les faut honorer, car ils ont fécondé vraiment l'âme guerrière de la nation.

IV

LE SOLDAT LABOUREUR

Nous étions depuis la veille cantonnés à C..., en réserve de division, et déjà les cuisiniers communiquaient, sous le sceau du secret, des nouvelles confidentielles touchant l'entrée en ligne très prochaine du bataillon. Chacun sait aujourd'hui le rôle immense que les cuistots ont joué durant la guerre quant à la diffusion de pronostics plus ou moins fantaisistes; d'autres essaieront de dégager par observation directe les sources d'information variées de ceux qui par une nourriture substantielle entretiennent le feu sacré des combattants; pour moi, je reconnais là un phénomène de reviviscence qui sommeillait depuis Sophocle. La voix des cuistots résonne comme l'écho de la pensée collective formulant les craintes ou les désirs de l'armée. Elle est l'expression contemporaine du chœur dont le drame antique a tiré de puissants effets, tandis

que les guerriers actuels dépassent en simplicité et par là en force tragique les fictions imaginées alors par des dramaturges de génie.

J'aimais me promener à cheval, suivi du fidèle Montalioux, chasseur calme et judicieux, entouré d'une considération méritée pour avoir au début de la guerre servi d'ordonnance au lieutenant-colonel qui commandait le bataillon pendant la période mouvementée. Je faisais de son jugement le plus grand cas et je me plaisais à formuler devant lui des aphorismes sur la vie, le monde, la guerre, les femmes. Il m'approuvait constamment avec déférence, ayant profondément ancrée comme un dogme, la croyance en l'infaillibilité de son officier quel qu'il fût.

Cette disposition d'esprit faite de discipline est un des éléments de force de notre armée. Comment les hommes n'iraient-ils pas bien au feu lorsqu'ils sentent leur chef de section le plus brave, leur capitaine le plus habile à prendre les meilleures dispositions de combat, leur commandant l'officier le plus complet de l'armée française.

Montalioux, propriétaire aux confins de l'Auvergne, aimait la terre.

En cette fin de journée de printemps, des

travailleurs en groupes se courbaient sur la glèbe. Ils remuaient la terre, bêchaient, labouraient, façonnaient les sillons, charriaient du fumier, avec des gestes lents, tranquilles et souples, sans hâte mais sans arrêt. Ils se mêlaient à des femmes dont l'effort était tendu aussi vers le sol; tous semblaient familiers à ce travail en commun qui s'effectuait en ordre et j'allais m'étonner que tant d'hommes jeunes fussent restés dans les fermes près de la frontière, lorsque je remarquai des bandes molletières bien roulées et parfois un béret.

— Quels sont ces chasseurs?

— Mais, monsieur le major, ce sont les chasseurs du bataillon.

— Pourquoi travaillent-ils?

— Parce que la terre en a besoin. Après l'exercice on est heureux d'aider un peu les paysans du patelin dont les enfants sont partis... Cela vaut autant que d'aller au café.

— Fort bien, mais les cuisiniers ne parlent-ils pas d'un départ prochain...

— Cela ne fait rien; le bataillon qui nous remplacera agira comme nous... en travaillant on s'imagine un peu qu'on est chez soi... on a mal au cœur de voir la culture en retard... nos camarades du 152 seront heureux de retrouver leurs champs bien emblavés et

quand leur blé aura germé il donnera du pain... il en faut beaucoup pour l'armée.

Où donc était le Montalioux n'ayant qu'un avis: « Monsieur le major, vous avez raison! » le voilà qui brusquement devenait économiste, sociologue, et dont la pensée atteignait des abstractions: il comprenait la pérennité et la solidarité de l'effort.

— Voyez comme ils sont à leur affaire.

Oui certes ils y étaient; ils donnaient la sensation de jeunes hommes qui retrouvent après une longue absence, un voyage périlleux, la maison familiale et en reconnaissent tous les détails intimes avec une joie profonde, ancestrale. Ils tapotaient la terre qu'ils retournaient avec la bêche comme un père caresse la joue de ses enfants.

Ces hommes qui avaient combattu sur l'Yser, en Argonne, devant Verdun, en Lorraine, en Alsace, dont la cohorte s'égrenait partout, échappés au danger des batailles, ne songeaient pas à délasser leurs bras étranglés par les courroies de sac, leurs pieds endoloris par la gelée et la boue, avant d'aller de nouveau essayer d'enfoncer, de leur poitrine tendue, le mur meurtrier de nos ennemis. Non, ces hommes revenaient à la terre, d'un geste affectueux et paternel qui semblait dire:

« Nous pouvons bien t'aimer encore puisque nous mourons pour toi. »

Et je m'arrêtai pour écouter l'accent musical des Provençaux où un peu d'Orient semble être resté, celui plus dur des Cévenols qui paraît empreint encore des souvenirs âpres de jadis, celui des Ariégeois auxquels un vent d'autan apporta des vibrations de Barcelone, celui du Bellay qui traîne comme si dans ce dur pays l'effort restait toujours inachevé, celui des maraîchers voisins de Paris qui grasseyent gouailleurs comme en un défi, celui des gas du Nord, solide et pesant comme la richesse de leur pays cambriolé par le barbare, celui de toutes les provinces de France, réunis au gré d'une sélection d'élites, se mêlant sur cette terre proche d'Alsace et formant parmi le soir qui tombait le plus bel hymne à la patrie qu'imagination de poète ait pu rêver.

V

UN BAL DEVANT L'ÉGLISE

Dans un joli village des Vosges, la population civile faisait fête aux premières troupes confiées à ses granges pleines de foin parfumé et de paille fraîche où les membres se délassent.

Une usine prêtait ses douches chaudes et les chasseurs se lavaient voluptueusement. Les cuivres de la fanfare avaient beaucoup souffert de la période mouvementée, mais on travaillait fébrilement: les artistes se remettaient en lèvres. Les clairons s'appliquaient à piquer en l'air d'un geste brusque et martial le pavillon de leurs instruments à chaque reprise. On voulait être prêt en peu de jours à donner un concert sur la place.

Le soir, les chasseurs coquets circulaient en longues théories bourdonnantes. Des groupes de jeunes filles émoustillées par le frôlement de tous ces hommes auréolés de gloire flâ-

naient rieuses se tenant par le bras, flattées et rougissantes des galanteries naïves chuchotées sur leur passage. Quelques couples s'égaraient après l'appel virtuel du soir et nul ne songea jamais à s'en formaliser.

La petite église fut bondée le premier dimanche, la messe en musique avait grande allure.. La voix de fort ténor d'un brancardier du Gard remplit la nef mélodieusement, un violon vibra l'offertoire tandis que l'harmonium, sous les doigts d'un médecin auxiliaire très artiste, atteignit une ampleur d'orgue de cathédrale. Le curé dit les paroles modestes qui plurent : il salua les morts et se sentit tout petit devant tant de héros ; il évoqua les grandes heures de l'unité : « Ce que vous fîtes puissiez-vous le refaire et la France continuera à être fière de vous ! »

Et lorsqu'on se rua vers le parvis on trouva la fanfare massée. Le commandant répétait : « Soyons gais, mes enfants, soyons gais ! » Une polka célèbre à Nice est soufflée à perdre haleine par tous les cuivres. Le mot d'ordre est de prendre les jeunes filles et de les faire danser ; quelques-unes esquissent de timides résistances :

— Oh ! ce n'est pas convenable de danser pendant la guerre.

— Je serai peut-être tué demain ou dans huit jours, vous ne pouvez pas me refuser une polka.

— Avec cette théorie-là je ne pourrai rien vous refuser...

— Une polka... pour commencer! M. le curé vous donnera l'absolution!

Et par le fait le brave prêtre sorti bienveillant et paternel, souriait à toutes ces petites folies.

Le tourbillon devint bientôt général; ceux qui n'avaient point trouvé de compagne dansaient entre eux sans maladresse; certains couples étaient d'une eurythmie charmante; les officiers s'ébrouaient pareils aux hommes.

Un peu en dehors du nuage de poussière soulevé par cet impromptu chorégraphique, de petits enfants sont gagnés par le besoin de rythmer leurs mouvements. Le commandant les a unis par la main et leur fait faire une ronde.

Lorsqu'il sentit chez les fanfaristes des signes de fatigue, notre chef prescrivit: « Une farandole, pour finir! »

Il alla trouver une vieille paysanne très propre, dont les cheveux tout blancs se confondaient avec son bonnet bien tuyauté. Sa figure rose était radieuse.

— Venez danser avec moi.

— Je suis trop vieille! j'ai six grands fils à la guerre!

— Vous êtes la plus jolie!

Ils prirent la tête de la farandole, la petite vieille se croyait vingt ans de moins; elle faisait claquer ses sabots vernis l'un contre l'autre comme des castagnettes. Et quand la fanfare épuisée s'arrêta, le commandant saisit sa danseuse par la taille, la souleva et l'embrassa sur les deux joues.

Ce joli geste déchaîna l'enthousiasme, les hommes et les femmes voulurent crier leur allégresse, ils sentaient obscurément la beauté symbolique de la scène: un des plus prestigieux officiers de notre armée embrassant devant ses guerriers la paysanne dont l'amour du sol natal a donné à la France des enfants vaillants et forts pour la défendre.

VI

LES SURPRISES DU LIEUTENANT BONNEL

Le maréchal des logis Bonnel, du 7e dragons, s'est très bien conduit lorsque son escadron a pris la tranchée, il vient d'être nommé sous-lieutenant à titre temporaire et rejoint notre bataillon au repos à C... Il descend du camion de ravitaillement à l'heure où la fanfare joue sur la place. Il est revêtu d'un costume hybride, composé d'un képi bleu foncé de sous-officier, d'une vareuse bleu horizon manifestement empruntée à un magasin d'habillement d'infanterie et d'une culotte rouge de dragon où la bande noire a été cousue précipitamment. Il se promène un peu mal à l'aise parmi tous les hommes sévèrement engainés dans leur tenue presque noire et coiffés de leur joli béret d'alpin.

Il croise un groupe d'officiers aussi élé-

gants que dans leur garnison. Des galons montent en V élancés sur leurs vareuses bien taillées et fermées par neuf boutons; ils portent tous le béret comme les chasseurs et leurs jambes sont moulées dans des leggins fauves.

Le capitaine d'O... aborde aimablement le nouveau camarade:

— Vous êtes nommé au bataillon?

— Oui, mon capitaine.

— C'est une unité extraordinaire... ne vous étonnez de rien et quant aux traditions si vous êtes embarrassé consultez-moi.

— Merci, mon capitaine.

— Allez vous présenter au chef de corps immédiatement, il est très pointilleux.

— J'y vais de ce pas.

Ayant ajusté son monocle, le capitaine s'éloigna dignement.

Le lieutenant se présenta un peu ému devant le commandant, il prit un garde à vous impeccable.

— Ah! Ah! jeune homme! dit l'officier supérieur à la barbe rousse taillée en éventail, à l'œil noir étrange sous ses cils d'un blond pâle; savez-vous qu'il vous est fait un grand honneur! officier au bataillon des chasseurs de la garde!

— Je tâcherai d'en être digne.

— Votre tenue me déplaît, nous avons horreur du rouge ici !

— Je vous prie de m'excuser mon commandant, je n'ai pas eu le temps...

— Il fallait vous présenter nu.

— !?!

— Enfin, vous avez vingt-quatre heures pour être habillé comme tout le monde.

— Bien, mon commandant.

— Vous savez que notre discipline est de fer.

— Je m'y plierai, mon commandant.

— Je vous jugerai à l'œuvre. C'est seulement lorsque vous aurez exécuté avec brio des patrouilles où vous devriez être tué que je saurai si vous êtes un véritable alpin... Entrez ! Ah ! c'est vous, Dubray ?

Un médecin aide-major très voûté, les cheveux gris et les yeux papillottants derrière un binocle d'or, se glissa par la porte entrebaillée.

— Vous n'en faites jamais d'autres... je vous donne une mission de confiance... je vous prie d'aller examiner la femme du maire et vous abusez d'elle, vous vous livrez sur cette malheureuse aux pires violences... Vous êtes victime de votre tempérament exubérant... à votre âge c'est inconcevable... J'étoufferai

l'affaire, mais que cela ne se reproduise pas... Je vous présente le sous-lieutenant Bonnel, ne le débauchez pas, allez!

Bonnel sortit un peu ahuri de ce mélange de sévérité et de bienveillance. Le vieux docteur ne représentait pas pour lui le type du fameux Labobine, et il était au fond, scandalisé qu'une affaire de mœurs aussi grave se solutionnât avec cette mansuétude.

Les nouveaux promus prennent leur premier repas à la table de l'état-major et le récipiendaire avait fait merveille; en une heure il s'était procuré auprès de l'officier d'approvisionnement une tenue d'alpin mal ajustée mais où il se sentait moins gêné. Il vit arriver le médecin-major chef de service qui malgré sa moustache grise semblait un carabin débordant de vie, puis un aumônier militaire: ce saint homme barbu, d'une myopie de taupe était devenu, disait-on, très sourd à la suite d'un éclatement d'obus à proximité; l'officier chargé des détails, le mitrailleur, l'officier adjoint, le médecin aide-major complétaient la table. Le capitaine d'O... était invité.

— Je vous rappelle, messieurs, que les discussions politiques sont interdites et que tous les calembours et les erreurs touchant nos traditions sont frappés d'amendes.

— Le programme de ce soir était heureux.

— En effet, mon cher d'O..., l'avez-vous goûté, Bonnel ?

— Oui, mon commandant, vous avez une excellente musique.

— La cloche ! la cloche !

Et la cloche rapportée d'une récente attaque heureuse retentit.

— Veuillez requérir, monsieur le chef de popote.

— Attendu qu'il est connu depuis les temps les plus immémoriaux, par tous les habitants du territoire français et de ses colonies, depuis les enfants qui marmottent quelques mots à peine, jusqu'aux vieillards quasi gâteux, que les bataillons de chasseurs possèdent une fanfare ; attendu, d'autre part, que le fait de leur attribuer une « musique » constitue une atteinte grave portée à la suprématie indiscutable de ces corps d'élite et tendrait à les confondre avec des unités de moindre valeur.

« Condamne le lieutenant Bonnel à la rétractation publique et aux dépens qui seront soldés par une bouteille de champagne. Les décisions du chef de popote sont sans appel ; j'ai dit ! »

Le pauvre garçon est si penaud qu'un grand éclat de rire parcourt la table.

— Messieurs, dit l'honorable aumônier, je ne sais pas si j'ai bien entendu mais cela m'a paru un peu décolleté...

— Tenez, mon cher aumônier, buvez un coup pour remettre vos esprits.

Et l'on versait d'abondantes rasades au digne ecclésiastique qui se congestionnait visiblement. Il se mit alors à citer des textes hétéroclites et absurdes.

— Il faut l'excuser, il est tellement sourd qu'il n'entend pas ce qu'il dit.

Le capitaine d'O... cherchait à persuader à Bonnel que l'Edit de Nantes ne fut pas ce qu'on suppose mais bien un projet de Louvois pour réaliser le trust des blés venus d'Amérique.

— Vos yeux s'ouvrent à la lumière, lui disait le vieux carabin, votre esprit commence à saisir la réalité des choses, plus tard vous comprendrez. Vous êtes tel un géomètre habitué au système cubique et qui brusquement se trouverait projeté parmi l'hyper espace dans un monde à quatre dimensions.

— Que parlez vous, docteur ! d'un monde à quatre dimensions, reprit le commandant, vous savez bien que les derniers travaux de

Poincaré ont réduit à deux dimensions seulement le monde extérieur et que seule la science allemande ignarde conserve les grossières erreurs d'Euclide.

— Par grâce, messieurs, épargnez mes oreilles, suppliait l'aumônier.

— Au nom de tous nos camarades et comme le plus ancien, permettez-nous de vous demander une chanson, mon commandant, une des vôtres bien entendu.

— Il faut vous dire, continua à mi-voix le capitaine d'O..., que le commandant avant d'entrer à Saint-Cyr passait ses nuits au caveau des Innocents, un repaire de bandits des Halles, où il était connu sous le nom de « Grand Maurice ».

Pendant le prélude, le mitrailleur s'approcha de Bonnel et lui dit :

— Je m'éloigne du médecin aide-major car c'est un inverti sexuel qui me répugne.

— Mais il a violé la femme du maire cet après-midi !

— Il a tous les vices.

— C'est curieux, il n'en a pas l'air.

— Méfiez-vous. Chut ! écoutons le chanteur.

D'une voix aigrelette, le capitaine d'O... annonça :

— Je vous demande beaucoup de silence car nous avons la joie et le plaisir de posséder dans nos murs le bon poète chansonnier qui fit mourir de jalousie M. François Coppée. Un accident en fit un militaire mais ses lauriers guerriers ne sauraient lui faire oublier la palme d'or que lui décernèrent les muses de la butte sacrée. Que ceux qui ne se sentent pas capables des supra-béatitudes, des extases surnaturelles, sortent pour ne point troubler l'inspiration de notre Homère national... La parole passe au poète Maurice... dans ses œuvres!

Et, s'accompagnant lui-même, le commandant chanta:

Il est bien doux de s'embrasser
Et quand ta bouche en un baiser
Sur ma bouche vint se poser
Ton âme à moi s'était donnée.

Quand je me mire dans tes yeux
Je vois la profondeur des cieux
Dans ce regard mystérieux
Où luit l'ardeur passionnée.

Tes cheveux soyeux sont si noirs
Qu'ils semblent faits des désespoirs
Des hommes pleurant tous les soirs
Leur existence empoisonnée.

Mais hélas tout meurt et tout passe
La fleur, le papillon, l'espace
L'homme, les mondes, tout s'efface
La mort seule existe toujours.

J'ai vu l'autre nuit dans un rêve
Mon corps étendu sur la grève
Mon cœur était rongé sans trève
Par des chacals et des vautours.

Mais viens aimons-nous ma mignonne
Car l'existence est encore bonne
Qu'importe après, que l'heure sonne
Nous avons aimé quelques jours.

Acclamations, double banc, rien ne fut ménagé au « bon poète »...

L'aumônier, perplexe, se pencha vers Bonnel:

— Je ne peux pas arriver à déterminer quel est ce cantique, aidez-moi donc cher monsieur...

Cependant une violente discussion mettait aux prises l'aide-major et l'officier d'approvisionnement.

— Je vous dis que je suis l'inventeur de la machine à refouler les créanciers brevetée dans le monde entier.

— Et moi je vous dis que vous m'avez volé cette idée...

— Vous m'en rendrez raison.

— Quand vous voudrez.

Le commandant reprit aussitôt sa sévérité de chef de corps:

— C'est bien, messieurs, vous vous battrez dès demain au revolver d'ordonnance à six pas avec marche à volonté, en avant bien entendu. D'O... et Bonnel seront témoins de M. le médecin aide-major, quant à M. l'officier d'approvisionnement, il prendra ses témoins habituels. Voici son 27e duel depuis quinze jours au bataillon. Donc entendu pour demain, à dix heures, après le rapport.

Le pauvre Bonnel était affolé, toutes ces histoires étranges dansaient dans son cerveau, il commençait à se croire victime d'un cauchemar. On l'avait d'ailleurs amené à boire par mal de champagne et lorsqu'il se coucha sa tête lui donnait la sensation d'une ruche d'abeilles en émoi.

Le lendemain, quand il reconnut le vieux carabin sous l'aspect d'un commandant, il crut à une mystification, il croisa le commandant chansonnier devenu médecin chef de service, il rencontra l'aumônier sourd transfiguré en fringant capitaine. Alors il comprit que la farce s'était jouée la veille: le duel n'aurait pas lieu, le médecin aide-major de-

meurait un honnête père de famille très vertueux; toutes ces constatations successives amenèrent un tel soulagement chez Bonnel qu'il rit de bon cœur du bateau dont il avait été la victime.

Ces grosses folies font naître une cordialité très grande entre ceux qui les ont inventées et ceux qui furent bernés quelques heures. Elles acquièrent de l'allure quand on songe que ces explosions de gaieté seront peut-être les dernières.

De tous les auteurs de cette scène il en reste bien peu: le commandant et les deux capitaines ont été tués pendant les attaques qui suivirent de quelques semaines, et le lieutenant Bonnel, lui-même, décidé à montrer qu'il était un vrai chasseur, voulut faire « Sidi-Brahim ».

Dans une affaire où la chance fut hésitante, il partit avec sa section; entouré d'ennemis, il résista jusqu'au bout et mourut en criant:

« Vivent les alpins! »

VII

UN REGARD VERS L'INTÉRIEUR

L'attitude légendaire du soldat au geste terrible, au cou tendu, qui n'attend que le moment de bondir en avant, ne peut durer toujours; le simple bon sens veut qu'on se délasse pas instant... ne fût-ce que pour éviter la navrante idée fixe ou le fâcheux torticolis.

Les soldats restent des hommes et la malice ne perd jamais ses droits: comme il leur faut ainsi qu'à tout le monde une certaine dose de médisance, de satire ou de fantaisie, il est naturel que tout cela s'applique, d'ailleurs sans méchanceté, aux gens de l'intérieur.

— Nous pouvons bien les molester un peu puisque nous les aimons assez pour nous faire casser la gueule pour eux, disait un jour le lieutenant P...

Pour le moment, c'est le guerrier seul qui nous intéresse et les échappées vers l'intérieur

ne peuvent nous arrêter qu'autant qu'elles lui servent de distraction.

Entre beaucoup de scènes et de portraits qu'au hasard des causeries j'ai pu recueillir, je reproduirai seulement les trois tableautins suivants, d'une inspiration assez variée pour représenter les états psychologiques spéciaux de leurs auteurs anonymes.

I. — LE GRAND CITOYEN MÉCONNU

Le hasard l'a fait naître Français, mais il a son sosie en Italie, en Angleterre, même en Russie.

Sa volumineuse personne a fini par attirer les regards de ses concitoyens et avant la guerre, conseiller d'arrondissement, peut-être même conseiller général, il était président de vingt-deux commissions. Il excelle dans l'art de résumer une discussion et peut parler avec abondance *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Il roule du matin au soir et s'agite inlassablement. Sa femme prétend qu'il se tue, et qu'elle doit l'obliger à changer de flanelle plusieurs fois par jour. Il sait flatter la vanité des scribes et ses rapports sont toujours préparés par des plumes autorisées ; il est astucieux et parvient à des truchements im-

prévus entre la chèvre et le chou; il n'a cure d'empêcher les fournisseurs de s'enrichir tant que la forme est conservée et ne se connaît d'autres ennemis que les maladroits qui partent en guerre contre les abus et les paresseux inertes. Il a horreur des « histoires » qui, en politique comme en administration, sont choses à éviter. Il rendit tant de services à des êtres sans consistance qu'il possède autour de lui toute un cour de délateurs dont il joue avec virtuosité.

A le voir dans la rue bien fréquentée, tantôt seul, la tête rejetée en arrière pour n'être pas entraîné par son gros ventre, le sourcil froncé et la serviette bourrée de dossiers, tantôt confidentiellement appuyé sur le bras de quelque magistrat influent ou d'un diplomate en voyage, on sent un homme d'importance dont l'heure est proche; il fait partie de la réserve de talent dont le pays a besoin.

Et voici qu'au moment de toucher au but, les jeux de la politique et du hasard l'ont brusquement rejeté dans la vie privée... il n'est plus rien que président d'une ou deux vagues commissions.

La guerre fut, en regard de ce cataclysme, un incident contingent; il ne saurait l'envisager qu'au travers de son amertume. S'il n'ose

s'indigner publiquement, le grand citoyen exhale sa souffrance, de l'oubli injuste et cruel dans lequel il est tombé, en récriminations venimeuses à l'égard des temps et des mœurs : « Triste époque que la nôtre ! l'avance ennemie en août-septembre 1914 ne le surprend pas... nous sommes en pleine décadence, le pays est pourri... » Il ne retient que les mauvaises nouvelles : elles vont à son état d'âme. Il se complaît dans les pensées les plus pessimistes : « l'autorité n'existe plus, les hommes se révolteront contre leurs chefs, ils ne sont pas commandés, nous ne trouverons pas d'argent pendant deux mois encore, les calculs les plus sérieux montrent après ce délai la banqueroute ; les fournisseurs dont il vantait jadis le désintéressement sont des sacripants qui volent l'Etat ; les ministres passent leurs nuits à jouer, c'est dans la concussion seulement qu'ils peuvent trouver les centaines de mille francs mensuels que coûtent leurs orgies. Nous allons tout droit à la révolution après la trahison de tous nos grands chefs et le triomphe de nos ennemis ».

Le grand citoyen méconnu pourrait sans doute encore donner d'utiles conseils, peut-être n'est-il pas trop tard pour sauver une partie du patrimoine bourgeois, mais on

s'obstine à ne pas faire appel aux hommes de cœur qui seuls pourraient vivifier la France.

Le grand citoyen n'a cependant rien perdu hormis son avenir politique, ses propriétés sont loin, bien loin de l'envahisseur, sa maison restera inviolée, aucun des siens n'est au danger et lui-même, avec ses soixante ans, n'est pas moralement obligé de prendre les armes.

Le jour du triomphe, le grand citoyen méconnu aura peut-être des velléités de se retirer dans ses terres... mais les acclamations populaires le retiendront, leur musique aimée lui fera trouver des gestes sublimes, il se persuadera et communiquera peut-être aux autres la conviction qu'il fût un des grands ouvriers de la victoire.

II. — L'INFIRMIÈRE INTÉGRALE

Il en est qui prirent la toilette blanche à croix rouge par élégance, le dévouement étant de bon ton pendant la guerre, d'autres ont fait le geste par désœuvrement; quelques jeunes filles ont obscurément espéré trouver dans le lit d'un bel officier blessé l'époux trop attendu; les malveillants prétendent que des curiosités des yeux ont voulu s'assouvir et qu'encore des jeunes femmes ont poussé le

désir de consoler jusqu'à se pencher de tout leur corps vibrant sur des gloires convalescentes. Beaucoup d'infirmières ont simplement essayé de chasser l'angoisse de l'amour écartelé par un départ au danger, espérant peut-être aussi acheter de la sorte la sauvegarde de la Providence en faveur de l'être aimé.

Plus tard les hôpitaux ont pu offrir à des créatures désemparées le vivre et le couvert dont le veuvage ou la ruine les avaient privées.

Pour toutes celles-là il s'agit d'un épisode ou d'un accident. Elles redeviendront après la guerre mondaines élégantes, candidates au mariage, allumeuses inassouvies, amoureuses loyales et bonnes mères ou resteront des épaves rejetées dans la paix de demain par le naufrage de leur bonheur.

Mais la guerre a cristallisé des âmes inconnues, elle a révélé l'infirmière intégrale. C'était une femme encore jeune, qui s'approchait de la ménopause sans avoir trouvé dans le mariage autre chose que la soumission. Sa sensualité ne s'est jamais épanouie et les joies de la maternité lui furent refusées. Elle n'a rencontré auprès d'un homme léger et voltairien ni les joies austères, ni les hauts en-

vols religieux, ni la matière à de beaux sacrifices; elle semblait destinée à étioler son automne dans les étroites pratiques du mysticisme. Elle vint à l'hôpital avec une sorte de ferveur, souhaitant se dévouer jour et nuit. Nulle tâche ne l'a rebutée. Elle a préféré qu'on lui confiât les plus grands blessés, ceux qui, paralysés, ne peuvent se mouvoir, qui maculant leur lit ont besoin de soins intimes et répugnants. Elles les a lavés, nettoyés, poudrés, pansés avec une ardeur inconnue: elle a trouvé parmi ces mutilés lamentables une joie qu'elle ignorait. Elle est si près d'eux qu'un regard lui fait comprendre leurs moindres désirs, elle les prévient. Elle est la confidente dont la main écrit les lettres après que son cœur les a dictées. Elle embellit la solitude, elle élargit l'horizon de ces êtres trop délabrés pour pouvoir sortir même en voiture. Elle n'a de regret qu'à l'heure où elle les abandonne au sommeil et de tristesse un peu jalouse que si une mère ou une femme lui ravit quelques tendresses, car ce sont « ses enfants »; elle a bien droit au titre de « petite mère » qu'ils lui donnent, puisque c'est grâce à elle — à elle seule — que leurs escharres guérissent et qu'ils ne meurent pas complètement.

L'infirmière intégrale est plus la chose de ses malades que la sœur de charité; celle-ci les soigne pour l'amour de Dieu tandis qu'elle les fait vivre pour l'amour d'eux-mêmes. Pour elle le monde extérieur n'existe plus, elle juge sans bienveillance ses compagnes qui trouvent des joies ailleurs que dans le soulagement de la souffrance physique. Elle a réalisé son épanouissement pendant la guerre et ne vivra affectivement plus tard que par la synthèse de tous « ses enfants » douloureux.

III. — MILES GLORIOSUS

Nous l'avons tous connu durant la paix. En uniforme impeccable, sa vareuse moule un torse d'athlète, sa culotte vient indiscutablement de Saumur et ses bottes vernies éblouissent les yeux. En civil son allure reste martiale, son regard dominateur, sa moustache de chat, ne laissent aucun doute au passant: c'est un officier, tandis que les sentinelles médusées rectifient la position... Pourtant, homme de bureau ou commerçant, il consacre ses dimanches à la préparation guerrière de la jeunesse. Il occupe dans sa ville

de province une situation bien à lui : il est président de la société de préparation militaire.

C'est un ardent, un zélé, un convaincu. Il sacrifie tous ses loisirs, toutes ses distractions à la Revanche. Il sait parler aux adolescents le langage qui convient. Fortement nourri de la solide littérature qu'il trouve quotidiennement dans la presse, il insuffle à la bande de jeunes héros, pour lesquels il incarne l'armée, les sentiments d'orgueil national intransigeant qui conviennent : obéissant à une secrète intuition qui ne trompe pas, doué d'une sensibilité subtile qui lui permet de comprendre les ensembles sans en avoir analysé les détails, détenteur d'un sentiment élevé des destinées de la patrie, il procède par affirmations dogmatiques, il n'a qu'une angoisse : verra-t-il le jour où nos armées emportées d'un irrésistible élan repousseront l'odieux Germain du sol sacré d'Alsace et de Lorraine. Goûtera-t-il l'ultime joie de conduire lui-même une compagnie des guerriers futurs, dont il a façonné l'âme, au combat et à la victoire.

Et lorsque le dimanche il défilait en tête de sa jeune cohorte, les yeux perdus dans l'infini, il semblait bien qu'un vent de gloire fît flotter le drapeau de la société.

Ses amis s'étonnaient que la croix n'eût point encore récompensé cette belle existence patriotique, et les moins chauvins eux-mêmes disaient : « C'est un brave homme et un homme de bien ! »

Les derniers jours de juillet 1914 il devenait affairé et mystérieux. Interrogé, il fronçait le sourcil et disait : « Il m'est impossible de révéler tout ce que je sais, mais ayez confiance, nous sommes prêts. »

On le vit multipliant ses démarches pour se procurer de l'or, il entre chez un armurier pour faire nettoyer son revolver d'ordonnance.

Le 2 août il portait déjà son uniforme pour lire le décret de mobilisation et recueillait sur son passage de flatteuses paroles.

— En voilà un qui n'aura pas peur !

— C'est très bien de sa part, car il a près de cinquante ans.

Puis chacun avait tant à penser aux siens qu'on le perdit de vue.

Vers la mi-août une médisance étrange courait en ville :

(CENSURÉ)

— On l'a sans doute oublié et il doit être navré.

Or en septembre on demandait des officiers volontaires pour le front... le capitaine Robinet n'en fut pas. Puis les bataillons de marche se constituèrent et le capitaine Robinet commandait toujours une compagnie du régiment territorial. Lorsque ce régiment partit à son tour le capitaine fut versé au dépôt de l'unité qui heureusement quittait la ville.

(CENSURÉ)

VIII

LE SERGENT D...

De certains hommes trop jolis on dit : « X... manque d'allure, de virilité », ou bien : « Z... possède une trop charmante figure pour ne pas rendre envieuse de sa bêtise la plus stupide des huîtres. » Ces gloses malveillantes s'inspirent peut-être d'un sentiment de jalousie, mais tirent prétexte de quelque faiblesse ou d'un ridicule... Jamais on n'entendit le moindre persiflage s'exercer à l'égard du sergent D... ; pourtant il faisait songer au David de Michel-Ange dont l'harmonie merveilleuse couronne la ville de beauté qu'est Florence.

Mais, ni son régulier profil de médaille, ni sa soyeuse chevelure bouclée, ni sa bouche au dessin noble, ne fournissaient un caractère dominant ; on le découvrait seulement dans ce regard profond, qui parfois brillait d'un éclat ardent, passionné. On concevait

que l'enthousiasme des grands drames ajoutât encore à la splendeur dominatrice de cette tête. C'est parce qu'il devenait merveilleux surtout dans l'action que nul ne songea jamais à plaisanter le sergent D... sur sa beauté.

Le professionnalisme crée partout une mentalité analogue, sans bienveillance dans les jugements portés sur les camarades et je ne surprendrai personne en rappelant qu'aux armées on n'est sacré grand guerrier qu'après cent faits d'armes où l'imagination reste confondue. Au bataillon, aucune voix discordante ne rompait l'unanime concert d'admiration touchant le sergent D... et force était donc d'admettre son héroïsme comme un ar-article de foi.

Un homme tenu par ses pairs pour le plus beau et le plus brave conquiert des droits à l'admiration. Pourtant personne ne put l'entendre parler jamais de son attitude au feu où tour à tour il faisait preuve d'une subtilité déconcertante pour l'ennemi ou d'une audace telle qu'il semblait insulter la mort! A coup sûr le sergent D... était modeste.

Mais la renommée recueille ses exploits: patrouilleur hors de pair il réalise ce qui paraît irréalisable. Il éblouit également par la rapidité de sa décision: travaillant sur un ta-

lus il arrêtait un jour du pied une bombe qui dévalait, prête à éclater dans la tranchée pleine de chasseurs; c'est miracle qu'il n'ait été pulvérisé. C'est encore lui que nous verrons avec quelques hommes barrer la route à une compagnie allemande entière dont il ramène le capitaine et douze fantassins boches tandis que les autres fuyent en désordre; c'est lui toujours qui dans une autre attaque, ayant perdu toute liaison avec le bataillon, progresse sous un déluge d'enfer, dépasse l'objectif indiqué et fait des prisonniers qui témoignent de son incursion folle. Quatre fois blessé, il refuse de dépasser le poste de secours, aussitôt pansé il rejoint sa section dont il fait une unité merveilleuse. C'est une âme impavide dans un corps de fer.

*
* *

Dans les cantonnements, D... remportait des succès qui satisfaisaient le besoin de logique de notre esprit. Qui donc aurait pu plaire aux femmes mieux que cet être privilégié. Les alcôves gardent mal leurs secrets et les ardeurs amoureuses du jeune sous-officier étaient commentées, agrémentées peut-être.

Jadis, en temps de paix, le monde colpor-

tait les prouesses amoureuses de tel brillant artiste, il est normal qu'aujourd'hui les heureux détenteurs des palmes de bronze, des étoiles d'or et d'argent, captivent l'attention et notre esprit romanesque aime à enregistrer, sur les champs de bataille où Vénus préside, leurs victoires qui succèdent à celles qu'ils remportèrent sous les auspices de Mars.

Les philosophes darwinistes ne manqueront pas de tirer des conclusions fort encourageantes, quant à la sélection des espèces, de semblables faits. J'ai souvent noté, et avec moi tous ceux qui voulurent creuser un peu les apparences, ces précieuses qualités chez des hommes d'un courage individuel surprenant. Il semble que les dons naturels en amour correspondent dans leur essence à une force de réalisation et d'action qui devant le danger se résout en puissance offensive. Il existe une érection psychique qui confère aux artistes une capacité créatrice, et l'héroïsme s'apparente avec le génie. Or le parallélisme se poursuit plus loin encore: chez certains êtres d'exception, le moindre frôlement provoque un désir fougueux, il n'est pas rare que le frôlement du danger détermine chez eux aussi cette érection de tout l'être, qui le transfigure.

L'acte génital tendait à assurer la perpétuation de la race, et le guerrier dans sa forme abstraite se surpasse, animé qu'il est des forces de la destinée: il n'est plus un homme, il symbolise le droit au soleil d'un peuple, le besoin de vie d'une nation; il devient synthèse de la patrie elle-même qui veut persévérer dans son être.

IX

LE GÉNÉRALISSIME PASSE UNE REVUE

« Le bataillon en tenue de campagne sera rendu demain matin à neuf heures à G..., où le généralissime le passera en revue. »

Tout ce qui rappelle le temps de paix est nettement populaire parmi nos chasseurs et ils préparent la revue avec frénésie. Le généralissime est aimé et dans leur for intérieur les hommes se persuadent que si le grand chef a choisi *notre* bataillon, c'est qu'il en connaît les prouesses et qu'il le considère comme un bataillon type. Tout cela est cru comme la vérité révélée.

Le bruit se répand bientôt que les cinématographes de l'armée seront convoqués et que le défilé, fixé sur un film, servira à démontrer aux pays neutres ce qu'est après de longs mois de guerre un bataillon de chasseurs alpins.

Allez donc après cela n'être pas aveugl par l'évidence: le général Joffre a distingué dans toute l'armée française le bataillon « de la Garde ».

Une seule chose nous chiffonnait un peu. Notre fanfare devait pendant le défilé être réunie à celle du bataillon avec qui nous formions brigade, sous la conduite du chef de cette dernière. En y réfléchissant c'était pourtant rationnel puisque chez nous la baguette restait entre les mains d'un caporal au lieu qu'un vieux sergent-major rengagé dirigeait les destinées musicales de nos camarades.

Le chef de fanfare était un excellent petit homme obèse, qu'une grosse moustache en bataille et une barbiche noire ne parvenaient pas à rendre terrible.

Nous nous promenions après dîner avec le commandant, devant l'église du village où nous cantonnions la veille du grand jour. Le chef de fanfare vint prendre les ordres:

— Dois-je conduire à 130, à 132 ou à 134 mon commandant?

— Mais suivez votre inspiration chef, celle d'un artiste sûr...

— Merci, mon commandant, vous êtes aussi bon que votre pauvre défunt père.

— Vous avez connu mon père?

— Oui, mon commandant... c'est à lui que je dois ma carrière artistique. Il était capitaine de vaisseau lorsqu'il me fit entrer dans la musique des équipages de la flotte... supérieure à celle de la garde républicaine, quoi qu'on en dise.

— Cela peut se soutenir, répondit le commandant amusé.

— Votre pauvre défunt père, mon commandant, me dit: « Reste honnête homme mon petit! » Eh bien, toute ma vie j'ai pensé à cette recommandation: je suis resté honnête homme; jamais dans mes pas redoublés, que vous connaissez, je n'ai démarqué les œuvres d'autrui!

— Bravo! toutes mes félicitations.

— Le dernier, que j'ai intitulé « Reichakerkopf », m'a coûté beaucoup de travail: au plus fort de la bataille j'étais aux aguets, je voulais rendre fidèlement la gradation des éclatements. Pour les pièces lourdes je tâtonne encore... et puis ça donne l'impression de la musique allemande... mais pour le 75 ça y est! J'ai pu fixer exactement sur les portées ses sifflements, ses éclatements, et cela c'est bien français!

Lorsque le lendemain matin le bataillon est

déployé avant le défilé, des brosses sortent de tous les sacs pour enlever la poussière des douze kilomètres parcourus et qui avaient mis les chasseurs en forme.

Une sonnerie de garde à vous!

Baïonnettes... on!

Présentez... armes!

La *Marseillaise*.

Le généralissime suivi du général commandant un groupe d'armées, du général d'armée, du général de division, passe devant le bataillon.

Je ne crois pas que Napoléon ait jamais constaté plus parfaite immobilité... On aurait dit des statues portant une grille de fer aux pointes acérées.

Le général Joffre semblait méditer et s'avançait seul devant les autres officiers; il sortit de son rêve en parvenant à la gauche de l'unité. Il s'arrêta devant moi et j'eus le loisir d'admirer ses yeux bleus pâles comme la vareuse horizon qu'il portait sur son pantalon rouge...

— Vous êtes médecin chef de service du bataillon?

— Oui, mon général.

— Ce sont vos brancardiers?

— Non, mon général, mes infirmiers; les brancardiers sont fanfaristes...

— Bien.

On ne nous avait pas trompés: les cinématographes de l'armée étaient là.

Le défilé commença. Ce fut extraordinaire.

Douze cents hommes, prêts à tous les sacrifices voulurent donner au chef de nos armées la certitude de ce que peuvent douze cents volontés appliquées au même objet.

Au même rythme, dans le même effort, dans la même pensée, ces douze cents chasseurs qui venaient de se battre et allaient se battre encore, progressaient à petits pas serrés, rapides, nerveux, nets comme le fil d'une épée.

Il se dégageait, malgré la souplesse de cet ensemble homogène, une impression de méthode et de force prodigieuses. Il semblait que notre bataillon voulut figurer une marche symbolique dont le rythme se hâtait vers la gloire finale, vers l'apothéose du triomphe.

— Jamais, dit le commandant, même en temps de paix, je n'ai vu un défilé pareil... je suis fier de mon bataillon.

Les officiers réunis donnaient un libre cours à leur satisfaction.

— A propos, dit le capitaine H..., le docteur est à l'amende, il a accaparé l'attention du général Joffre.

— Entendu. Mais n'attendez pas de moi le récit des confidences qu'il m'a faites !...

Je vis à quelque distance le gros chef de fanfare qui semblait des yeux me parler.

— Eh bien, chef, ça a été parfait...

— Vous avez remarqué monsieur le major, vous qui êtes musicien... j'ai commencé à 130, puis j'ai passé à 132 et j'ai même poussé jusqu'à 134 !... je ne serais plus capable d'un effort pareil !

Puis ce fut le retour ; les populations des villages traversés étaient prises d'enthousiasme comme si nos chasseurs avaient remporté quelque grande victoire. Les enfants venaient toucher les vareuses ; de toutes les fenêtres on jetait des fleurs, les jeunes filles applaudissaient et envoyaient des baisers, nous vîmes même des hommes pleurer en se sentant trop vieux pour être parmi ceux qui passaient dans cette auréole, fût-ce pour mourir bientôt.

X

PETITES SCÈNES D'AMOUR

SCÈNE PREMIÈRE

La scène se passe dans une grande boutique bien éclairée, où l'on vend mercerie, parfumerie, articles de fumeurs, lampes électriques, etc., tout enfin ce qui peut tenter le combattant qui revient des tranchées pour un repos de quelques jours dans la ville, jadis station estivale élégante, où tous les hôtels sont devenus des ambulances.

Il est 17 heures (heure légale) ; les chasseurs sortent du quartier et viennent faire leurs emplettes.

Derrière le comptoir du fond Mlle Thérèse, une blonde dont le profil grec contraste avec les joues en pomme d'api et la bouche rieuse, est accoudée.

Le tout jeune capitaine H... assis de l'autre côté du comptoir semble très occupé dans des achats divers.

LE CAPITAINE H... — Pourquoi ne voulez-vous pas venir dîner à la popote? Je vous assure que ce serait exquis.

THÉRÈSE. — Faites attention, la patronne

nous regarde. (*Plus haut.*) C'est un article très avantageux, vous en prendrez deux paires, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE H... — Voyons, répondez-moi Thérèse, je viendrai vous chercher moi-même.. je vous abriterai sous mon manteau, ce sera très gentil... personne ne s'apercevra de rien.

THÉRÈSE. — Mais nous fermons très tard, vous savez... et puis vos camarades raconteront des tas de choses...

LE CAPITAINE H... — Comment pouvez-vous penser cela... on sera convenable, je vous le promets, on sait bien que j'ai le béguin pour vous.

THÉRÈSE. — Ah! voilà un vilain mot... le béguin... une fantaisie à vous passer et puis demain vous m'aurez oubliée... Le patron revient par ici. (*Plus haut.*) Un flacon d'Idéal Houbigant, c'est entendu...

LE CAPITAINE H... — Et puis laissez-moi vous faire un reproche... à onze heures, en passant, j'ai remarqué le lieutenant Z..., du 23e, qui semblait bien empressé auprès de vous... c'est peut-être pour cela que vous hésitez?

THÉRÈSE. — Vous êtes un méchant... Le lieutenant est client et voilà tout.

Le capitaine H... — Vous sembliez lui sourire beaucoup...

Thérèse. — Une vendeuse est bien obligée de sourire un peu, mais vous n'êtes pas galant de me faire des reproches, moi qui me compromets pour vous.

Le capitaine H... — Laissez-moi passer derrière le comptoir...

Thérèse. — Vous êtes insupportable.

Le capitaine H... — Mais non. (*Plus haut.*) Vous voyez, mademoiselle, voilà ce que je désire. (*Il s'abrite derrière une pile de cartons et embrasse Thérèse dans le cou.*)

Thérèse. — Oh! l'effronté qui se sert lui-même! (*Haut.*) Alors une lampe électrique et trois piles de rechange.

Le capitaine H... — Vous viendrez ce soir, dites?

Thérèse. — Pas ce soir, vous êtes resté trop longtemps, on se méfierait, demain peut-être, mais allez-vous-en vite, j'ai d'autres clients à servir. (*Haut.*) C'est tout ce qu'il vous faut pour aujourd'hui? Voulez-vous débiter, madame; une accolade: deux paires de gants à 3,50, un flacon d'Idéal à 12 francs, une lampe 5 francs, trois piles à 1,25.

La patronne *fait l'addition, rend la monnaie.* — C'est 27 fr. 75. Voici 2 fr. 25. Merci,

mon capitaine, tout le monde aime bien ici les officiers du ...ᵉ, c'est un bataillon chic. A bientôt, mon capitaine.

SCÈNE I *bis, ter, quater, etc.*

Même scène que ci-dessus sauf que le capitaine H... est remplacé par le capitaine L..., du 23ᵉ, le lieutenant B..., du 12ᵉ, en subsistance à G..., pendant son cours de commandant de compagnie; le médecin-major I..., du 63ᵉ, etc.

SCÈNE II

La chambre de Mlle Thérèse. Il est 19 h. 30 (heure légale). Le clairon E..., de la 5ᵉ compagnie, un garçon superbe, musclé comme un jeune dieu, fait sécher sa vareuse devant le feu de bois qui flambe.
Entre Thérèse.

THÉRÈSE. — Tu es déjà là, mon chéri, tu n'as pas trop attendu?

F... — Mais non, tu vois, je faisais sécher ma vareuse, nous avons pivoté sous la neige, on nous fait faire du rang serré en masse.

THÉRÈSE. — On vous esquinte, pauvre gosse.

F... — T'en fais pas, tu sais, ça n'est rien auprès de la tranchée.

THÉRÈSE. — Tu ne m'as pas embrassée...

je dois te le demander, maintenant... (*Effusions.*)

F... — Tu sais, il faut que je rentre pour l'appel.

Thérèse. — Laisse-moi tranquille, tu ne seras pas porté manquant. Ton sergent me l'as promis.

F... — Et s'il y a contre-appel je n'y coupe pas pour huit jours de tôle.

Thérèse. — Ecoute, ce soir je te garde, j'ai besoin de me détendre un peu... c'est terrible de sourire toute la journée et d'entendre les fadaises des officiers qui défilent...

F... — Faut pas leur en vouloir, tu sais, vous êtes ici une douzaine de vendeuses un peu gentilles...

Thérèse. — Ah ! tu en as remarqué d'autres ?

F... — Mais non, petite buse aimée, mais enfin trois bataillons sont cantonnés à G... ; toutes les femmes disponibles sont accaparées par les officiers d'administration, les officiers d'intendance et d'état-major, les médecins d'ambulance, les automobilistes... alors nos pauvres officiers qui se font casser la gueule là-haut n'ont plus que les poules dont la vue est permise à tout le monde, avec qui causer un brin.

THÉRÈSE. — Et si nous les écoutions, tes officiers...

F... — Moi, je voudrais que toutes — sauf toi bien entendu — vous les écoutiez un peu... ce sont de braves types.

THÉRÈSE. — Penses-tu! nos patrons nous ficheraient bien vite à la porte parce que cela ferait des jalousies et le commerce ne marcherait plus.

F... — Alors, c'est seulement pour cela que tu préfères un petit chasseur...

THÉRÈSE. — Tu sais bien que non... et que c'est toi que j'aime parce que c'est toi... et parce que mon frère est chasseur comme toi.

F... — Dis-donc, petite Thérèse, nous perdons bien du temps.

THÉRÈSE. — C'est vrai! Dire que dans trois jours tu remontes là-haut...

F... — Dépêchons-nous.

(Mais la lumière s'étant éteinte on ne voit plus rien et le dialogue est trop chuchoté pour pouvoir être perçu et noté.)

SCÈNE III

(Le bataillon regagne les tranchées. La sortie de G... est superbe avec les clairons et la fanfare massée sur la place de la mairie; des mouchoirs s'agitent, des mains partent des lèvres; des « au revoir, à bientôt », tombent des fenêtres.

Puis hors de la ville on prend le pas de route, un long ruban noir serpente sur la neige très blanche. On cause.

Le clairon F... raconte ses souvenirs à son camarade N...)

F... — Tu parles que je m'en suis collé...

N... — Veinard va, elle est gironde tout de même, la môme Thérèse...

F... — Très. Mais c'est curieux, actuellement je pense surtout au temps où j'ai été soigné dans l'hôpital auxiliaire de Dijon... quand j'ai été blessé... il y avait là une jeune infirmière que tout le monde adorait tant elle était gentille... un jour qu'elle me pansait j'ai embrassé sa main... elle a froncé le sourcil et je n'ai plus recommencé. Au moment de mon départ je lui ai demandé si elle m'en voulait encore, elle n'a pas répondu mais m'a donné une petite fleur... que j'ai toujours conservée;

c'est curieux, cela me fait plus d'effet que mon amourette avec Thérèse.

N... — On n'a jamais ce qu'on désire.

(Un peu plus loin le capitaine H... a ralenti son cheval pour faire route avec le capitaine W... dont la compagnie suit.)

LE CAPITAINE W... — Eh bien, mon petit, et vos amours?

LE CAPITAINE H... — Je suis très heureux... Thérèse m'a donné une mèche de ses cheveux...

LE CAPITAINE W... — Et avec ça?

LE CAPITAINE H... — Un tas de choses impondérables... elle est très tenue, vous savez, mais je suis content, elle a un peu le chopin pour moi... et la prochaine fois nous nous entendrons mieux sur l'heure et le lieu. Je lui écrirai. Le croiriez-vous, je suis plus ému à ces petits souvenirs qu'en me rappelant un certain nombre de femmes de luxe que le hasard a mis dans mon lit. C'est un pastel galant ébauché que j'emporte. Il meublera ma cagna et dans la pénombre il s'achèvera de cent façons différentes, plus attrayantes les unes que les autres.

Le capitaine W... — Mon cher, vous me rappelez un mien ami qui se pique de philosophie; il prétend que le sage doit s'en tenir toujours aux promesses du bonheur.

DEUXIÈME PARTIE

LA TRANCHÉE

LA TRANCHÉE

La vie se déroule à la tranchée sur la trame grise et uniforme des heures de jour et de nuit; c'est comme un chapelet qui interminablement s'égrène, endormant les passions et estompant même l'angoisse de la mort.

La grande tâche du soldat à la tranchée est dans le travail dont seuls les hommes qui ont fait cette guerre peuvent avoir idée. Pendant des mois on porte à pied d'œuvre des madriers, des rondins, des piquets, des rouleaux de fil de fer barbelé, des tôles ondulées, des planches, des cadres de mines tout préparés, des rails de chemin de fer, des sacs qu'on remplit de terre, des claies pour contenir les éboulements. Et c'est, dès que le jour tombe, un mouvement incessant d'hommes qui silencieusement viennent chercher leur charge, comme on voit les fourmis entassant dans leur inlassable activité grouillante, des brimborions, des détritus innombrables. Rien dans la vie courante ne ressemble à cet effort

perpétuel et sans résultat apparent, puisque, semblables aux Danaïdes, nos soldats construisent l'abri qu'ils referont demain quand il s'effondrera sous un obus. Il y a dans la stérilité de l'acte un peu de tristesse et de lassitude, mais le geste se répète malgré tout car il lutte contre la fatalité. Et pendant des mois et des ans, sous la chaleur torride aussi bien que parmi la neige, dans la boue de l'automne quand il pleut et sous la bise qui mord en hiver, des millions d'hommes ont toutes les nuits creusé la terre et porté de pesants fardeaux. Ils ont fait cela sans gloire et sous la menace constante de l'obus qui les écrase dans l'obscurité. Cette œuvre humble est peut-être le plus grand témoignage de foi patriotique qui ait été demandé à l'armée et pour l'accomplir il lui fallut triompher de qualités ancestrales opposées.

Les lourds madriers sous lesquels ils fléchissent me font penser à la croix que Jésus porta, car eux aussi les soldats de 1915, n'auront souvent pour honorer leur sacrifice anonyme qu'une croix de bois! Sont-ils moins glorieux que leurs aînés de la légende représentés dans un débraillé splendide, combattant en des corps à corps vertigineux? N'est-il pas sublime le geste du soldat qui tous les jours

construit et consolide le rempart de la France assiégée, permettant à l'armée industrielle de s'organiser, aux destinées de délivrance et de victoire de s'accomplir.

I

LE DÉPART POUR LA TRANCHÉE

La popote de l'état-major recevait ce soir-là tous les officiers du bataillon. Le menu réglé avec tact par le capitaine d'O..., fut parfait. Au champagne, un cycliste de la brigade apporte un pli secret. Les conversations s'arrêtent, le commandant met tranquillement le pli dans sa poche et dit :

— C'est bien.

Il se lève, boit une gorgée de vin mousseux.

— Mes chers camarades, nous possédons parmi nous un certain nombre d'officiers qui n'eurent jamais l'honneur d'aller au feu avec notre beau bataillon. Nous goûterons bientôt la joie de nous sentir côte à côte devant le danger. J'ai pleine confiance en vous tous : vous saurez continuer les splendides traditions de notre unité. Nous partons demain ! On nous réserve une œuvre digne du bataillon. Je bois à la gloire du corps que je suis fier de commander !

Le reflet des tendances de chacun est dans ses yeux. Le capitaine M... a froncé le sourcil, comme lorsqu'il commande : « Garde à vous ! » Le capitaine d'O... a songé aux siens, le lieutenant P... et tous les jeunes sont joyeux. Le capitaine B... a reçu son troisième galon le matin en même temps qu'il est nommé au commandement des mitrailleurs de la brigade. Mais il veut une dernière fois accompagner le bataillon et ses mitrailleurs dont il est l'âme. L'image de la mort n'a même pas effleuré le subconscient de tous ces ardents. Ils n'éprouvent qu'euphorie à l'idée de prouver que leurs galons d'officiers sont mérités.

Le lendemain, après une marche de douze kilomètres allègrement enlevée, le bataillon est disposé en carré à la caserne de G... Les camions automobiles se sont rangés à leur place ; l'embarquement commence. On s'empile, tous les hommes, réjouis et bruyants, donnent plutôt l'impression d'une énorme partie de chasse qui s'organise que d'une bataille qui se prépare. Les officiers recommandent le calme par principe, heureux au fond de la bonne humeur des hommes. Toutes les dix minutes un camion s'ébranle et chaque fois un chœur de voix, inégales et un peu éraillées, domine le ronflement du moteur. Au

dernier départ les fanfaristes sont mêlés aux combattants. Ils soufflent à pleins poumons dans leurs cuivres. Ces petits orchestres hétéroclites groupés au hasard ajoutent encore à la sensation de fête: c'est une cacophonie qui fait songer à la foire de Neuilly. Et cependant cet hymne populaire reste grandiose car il est le chant ultime de tous ceux qui mourront demain.

Mais le trajet en camion est terminé et nous devons, pour atteindre les positions, faire un long parcours à pied. En cette fin d'avril, les neiges de l'hiver occupent encore les cimes des Vosges. Le bataillon monte dans la nuit comme un ver interminable dont chaque anneau est un homme. Les chasseurs marchent courbés et dans les à-coups se cognent les uns contre les autres. A la traversée du col, en queue de colonne il faut courir pour ne pas perdre le contact. On trébuche dans des fils de fer, on tombe dans les trous d'obus; rarement on croise un chasseur épuisé, couché à terre, qui rejoindra comme il pourra. Un spectacle réconfortant nous est ménagé là: nous croisons les solides casemates des artilleurs lourds; à la vue des énormes canons qui jalonnent notre route, les hommes extériorisent une joie de bon augure.

— Beaux joujoux... Tu as vu le tas de munitions... Pourvu qu'ils ne tirent pas trop court!...

Puis c'est la descente en lacets dans une forêt de sapins. La nuit est si sombre que malgré les ordres, des lampes électriques donnent de petits éclairs. La peur du ravin est plus forte que la peur de l'ennemi pourtant assez proche. Déjà les fusées éclairantes des positions fulgurent par instants dans l'horizon noir. On refait connaissance avec le bruit, oublié depuis des semaines, des coups de fusil, des éclatements d'obus et de crapouillots. Les vieux guerriers s'amusent à déterminer à distance les calibres, et leurs évaluations sont d'autant moins discutables que nous sommes en dehors de la zone du tir. Nous marchons sur une route de plain-pied, des tranchées à fleur de terre doivent être évitées. Il s'en dégage une odeur spéciale de fauve dans une ménagerie mal tenue.

— Ça pue le boche!

Le fourrier de la section a réglé le cantonnement et fait reconnaître le poste de secours. Un médecin auxiliaire orné d'une peau de mouton est à l'entrée. La cagna médicale est une basse tanière dont le sol est gluant. Les médecins sont assoupis sur un bas flanc cou-

vert d'une litière qui fut jadis de la paille. On les distingue mal à la lueur d'une petite lampe fumeuse.

— Mauvais secteur! position instable! notre attaque a progressé avec de grosses pertes. Il reste beaucoup de morts entre les lignes. Nous sommes esquintés... Enfin, bonne chance!

Et la relève des combattants commence.

Il a fallu descendre le long des sentiers boueux qui semblent interminables. C'est maintenant une odeur de cadavres en décomposition qui prend à la gorge. La puanteur devient extrême tandis que nos chasseurs qui s'embourbent s'approchent des lignes. Les fantassins qu'on remplace ont grand hâte de quitter cet affreux cauchemar.

Ils remontent par escouades en se livrant sans discrétion au bonheur d'être vivants:

— Eh bien, mon pote! on a encore passé au travers!

(CENSURÉ)

— Et Lidoire?

— Il a le bon séton!

Notre esprit de corps nous incite à trouver que nos camarades manquent un peu de tenue... Et, mon Dieu, il n'y a pas de mal à cela

si le moral de nos hommes doit en être amélioré.

La tranchée est simplement ébauchée, elle a moins d'une mètre de profondeur par endroits.

En un point même un roc immense la barre en travers et on est contraint de passer à découvert. Les abris sont plus que précaires.

— Nous avons tenu par la force du raisonnement, dit un officier en prenant congé.

La relève s'est terminée mais non sans bruit, et la fusillade s'allume, intense; soit pour prévenir une attaque de surprise, soit pour tirer parti du flottement de la relève peut-être connue, une forte reconnaissance ennemie s'avance résolument vers nos lignes presque sans fil de fer. Beaucoup de nos jeunes n'ont pas encore vu le feu et sont hésitants. Les Bavarois en profitent et renversent les sacs à terre de la tranchée qu'ils abordent. Plusieurs chasseurs sont enterrés vivants. La vague ennemie grossit et la situation devient sérieuse d'autant plus que notre ligne est interrompue. Le capitaine W... essaye de remonter le courant et de remettre dans l'axe les hommes qui ont fléchi et tiraillent au hasard. La section de réserve, sous le commandement énergique du lieutenant P...,

est heureusement venue se placer face à l'agresseur.

— A mon commandement, feu de salve!

L'effet est prodigieux, car le tir, bien ajusté, sur la petite unité d'attaque a porté juste; les survivants se retirent en grande hâte. Nos positions peuvent commencer leur organisation dans un calme relatif.

Mais le travail doit être poursuivi avec une prudence extrême; les guetteurs allemands sont remarquablement précis et toute tête qui dépasse fait partir un coup de feu; les tranchées sont si proches (en un point elles ne sont distantes que de cinq mètres) que les balles sont très meurtrières: elles pénètrent dans le malheureux crâne qui se montre, y tourbillonnent et sortent en laissant un grand trou rouge. Beaucoup de jeunes gens de la dernière classe sont venus combler les vides laissés dans les compagnies par les précédentes attaques. Les anciens ont beau les morigéner et même leur envoyer des taloches comme à des gosses, ils veulent regarder.

(CENSURÉ)

sans avoir pu comprendre que dans la guerre actuelle on ne voit rien.

Le capitaine B... conférait avec son col-

légue de l'infanterie pour le choix de l'emplacement de mitrailleuses; ce dernier, très brave, avait gardé la position de fin de combat, flanquant insuffisamment les positions ennemies. Le tir d'artillerie avait certainement repéré la région et les obus y arrivaient en rafales. La capote de l'officier relevé fut largement déchirée par un éclat.

— C'est le coup de l'étrier! dit-il en s'en allant.

B..., très soucieux de sa grande réputation de mitrailleur, détaillait en connaisseur la ligne de tranchée ennemie, d'un petit abri bien placé au point de vue tactique, mais mal construit, lorsqu'un 210 éclata tout près, faisant voler les rondins du toit comme des fétus de paille. Un minuscule éclat toucha notre camarade à la région pariétale droite; il s'assit, étourdi par la déflagration. Son agent de liaison était sauf et l'aida à enlever son équipement. B... sembla revenir complètement à lui et lui dit:

— Je vais tout de même au poste de secours qui est à cent mètres d'ici, ce ne sera rien.

Et il partit, mais sa démarche devenait incertaine; lorsqu'il arriva il titubait comme un homme ivre et ne parlait plus. Son dernier

geste compréhensible fut pour indiquer qu'il avait égaré sa jumelle. Il commença ensuite un accès convulsif à gestes lents comme s'il avait voulu écarter des objets imaginaires; de temps à autre on constatait un soubresaut brusque puis ses bras se remettaient à planer dans l'espace... L'agonie de notre pauvre ami avait commencé, il ne mourut que le lendemain dans le service chirurgical assez éloigné où il avait été transporté.

Notre rentrée en scène coûtait cher; parmi les blessés on nous amena le lieutenant C..., touché à la tête, et le lieutenant de la F..., blessé pour la quatrième fois; son plus long séjour au feu n'excédait pas quinze jours en lignes; on le transportait aujourd'hui, le pied droit en bien mauvais état, tout labouré par les éclats d'une bombe à main, le pied gauche était moins atteint. De la F... est un homme pour qui la guerre crée sa raison d'être.

— Pensez-vous que mon pied droit soit fichu docteur?

— Mais non, mon vieux! ça s'arrangera.

— Vous dites cela...

— Je le prouve... à gauche, vous ne souffrez que de lésions superficielles; à droite, vous présentez une fracture de deux métatar-

siens, mais pas de lésions artérielles ni nerveuses.

— Alors ça va bien. Vous permettez que je me débarrasse de mes petites provisions... continuez, je vous en prie, à me panser.

Et il distribua, en souriant, à son ordonnance et aux brancardiers, boîtes de conserves, chocolat et gnole. Il faisait parfois une petite grimace mais sans interrompre son travail méthodique.

Lorsque tout fut proprement emmaillotté il me dit :

— A bientôt, j'espère, docteur, et merci, vous m'avez donné confiance... Dire que je dois encore quitter ma compagnie, faudra-t-il donc que je passe toute la campagne dans vos sacrés hôpitaux?...

II

VILLÉGIATURE SANS CONFORT

Un boyau où l'on descend par une dizaine de marches s'enfonce sous des couches de rondins protecteurs entre-croisés et des blocs granitiques rassurants ; il conduit au petit fortin, siège social du commandant de la compagnie. Une chambre unique de deux mètres cinquante de côté sur un mètre quatre-vingts de haut abrite quatre officiers, dont les couchettes en fil de fer garnies de paille poussiéreuse se superposent, deux par deux, et se font face. Entre les travées, des planches mal assemblées, portées sur des piquets fichés dans la terre du sol, servent de table.

L'antre est si étroit que l'on s'assied sur le bord des couchettes inférieures, le corps penché pour éviter le choc fâcheux de la tête sur les couchettes supérieures.

La lumière solaire n'a nul moyen de péné-

trer et une bougie se balance constamment au bout d'un fil de fer.

Un poêle, où brûle du bois humide, répand dans l'atmosphère une fumée âcre que l'ordonnance chasse périodiquement en ouvrant la porte, tandis que le brouillard glacial de cette fin d'hiver s'engouffre.

Le ravitaillement manquait de carton bitumé, si bien que les parois suintent constamment. Le plafond a été garni de toiles de tentes où l'eau s'accumule en grosses poches qu'il faut vider toutes les heures faute de quoi des débordements se produisent inondant de douches malpropres les occupants. Les pieds clabaudent dans une boue perpétuelle et glaciale qui détrempe les chaussures les plus imperméables.

Le rapide cuistot a beau faire diligence, il a mis une heure pour apporter depuis le train de combat le repas qui arrive froid et l'alcool solidifié faisant défaut on doit trouver sa pitance parmi la graisse figée ou enfumer le fricot sur le poêle.

En dehors des inspections à la tranchée, de la préparation des comptes rendus et des parties de cartes monotones, nos officiers pratiquent avec soin l'épouillage: les ablutions sont difficiles et les poux du corps pullulent;

leur chatouillement devient agaçant et on a beau en tuer, écraser les lentes, s'enduire le corps d'alcool camphré, d'essence de lavande, se garnir de sachets imbibés de térébenthine, chaque visite décèle la présence de nouveaux parasites.

Une autre chasse devient nécessaire dans ce mauvais secteur: des cadavres de fantassins sont, depuis la dernière attaque, restés entre les deux lignes. Des corps d'Allemands plus nombreux encore sont abandonnés. Toutes les nuits le service de santé s'acquitte de sa tâche ingrate, périlleuse et sans gloire, mais relever entre les fils de fer et inhumer plus de cent cadavres représente un travail pénible et long;

(CENSURÉ)

viennent jusque dans les abris et le réveil

(CENSURÉ)

est une sensation macabre qu'Edgar Poe lui-même n'inventa pas.

L'odeur fade est écœurante et nauséeuse; parfois le capitaine va fumer sa pipe sur le seuil; entre les coups de vent qui arrivent chargés de la puanteur pestilentielle, l'air est plus respirable que dans la cagna.

Il rentra ce soir-là d'un seul bond après une explosion, les traits décomposés, la barbe éclaboussée d'un magma brunâtre.

Il vomissait avec des efforts pénibles.

— Vous êtes blessé, mon capitaine?

— Ah! les cochons, les salauds!

— Étendez-vous, nous allons vous déshabiller.

— Non! Non! trouvez-moi de l'eau, de l'eau de Cologne, du vin s'il n'y a pas autre chose pour me laver!

Lorsqu'il se fut nettoyé on n'aperçut pas de blessure.

— Ces répugnants individus tirent sur le cadavre bavarois qui est pourri à vingt mètres du poste d'écoute; ils sont arrivés à l'atteindre et j'ai reçu tout un paquet de sa sale bidoche en pleine figure.

III

IMPROVISATION OFFENSIVE

Ainsi qu'en un théâtre lyrique où les instrumentistes disparaissent derrière la scène, à la tranchée, les exécutants (ils exécutent des boches) sont échelonnés derrière le parapet. Les tireurs d'élite penchent la tête sur leurs crosses de fusils, tels des virtuoses sur leur violon; des contre-chants émouvants, pareils à ceux des violoncelles, sont lancés par les cordes tendues des frondes, des catapultes et autres instruments qui projettent les bombes; les grenadiers se livrent rageusement à une variation excentrique qui domine la symphonie générale comme frappant follement sur des gongs. Les crapouillots règlent les temps, semblables à des contrebasses, tandis que les mitrailleurs glissent leurs bandes qui font penser à des flûtes de Pan.

Et le chef d'orchestre, un tout jeune capitaine, dirige avec fougue. Son intervention

ne se produit que pour obtenir des riforzando et des fortissimo:

— Sachons qui de nous ou du désagréable concurrent d'en face restera maître de faire du bruit à son gré et à son heure.

— Ils nous barbent, à la fin, avec leur musique allemande!

Point n'est question, aujourd'hui, d'une de ces manifestations dont le programme se règle méticuleusement à l'avance, minute par minute, dans de lointains états-majors, avec la collaboration des harmonies appuyées de mortiers ou de canons lourds. Ici tout est improvisation sur le thème qui s'impose: dominer le feu du boche qui devient encombrant; il faut le submerger, l'abrutir, le démoraliser et le contraindre à rester tranquille.

Chaque homme s'est assigné une tâche qui concourt à l'ensemble.

Les crapouillots sont tout à fait à notre gauche, et le caporal nègre qui les commande est heureux: il possède un gros tas de torpilles et il peut s'en servir jusqu'à épuisement. Il découvre ses dents éblouissantes dans un sourire épanoui. Il s'excite à mesure qu'il tire. On ne sert jamais ses pièces assez vite; il s'enivre parmi l'ouragan qu'il déchaîne; il

suit avec volupté la trajectoire de ses instruments de mort, s'exalte à les entendre froisser l'air avec un bruit d'express qui passe, il se pâme aux cataclysmes qu'il prévoit, lorsque des déflagrations formidables pulvérisent le sol, volatilisent les rondins, écrabouillent les hommes...



Dans la région où l'ennemi est presque à portée de la main, la lutte à la grenade fait merveille. Actuellement nous dominons l'adversaire et pareils aux lanceurs de poids de l'antiquité nos modernes athlètes amorcent leur engin et le projettent avec frénésie à la seconde voulue pour qu'il éclate en tombant; les arrivées sont de plus en plus rares. On vit, ce jour-là, l'adjudant B... qui, au cantonnement, semble timide comme une jeune fille, ramasser une grenade boche et la réexpédier d'où elle venait.

C'est ce qu'on appelle un aller et retour.



Un segment de tranchée est en retrait et les tireurs au créneau s'y surpassent.

Monté sur la banquette de tir et négligeant

la protection du périscope, un petit engagé de la classe 16 attend, à son créneau, le moment où il décèle un mouvement derrière le minuscule pertuis qui lui fait face et, son arme pointée sur chevalet, il laisse partir le coup.

Deux bras ont dépassé la tranchée adverse, battant l'air, et des cris qui rappellent ceux d'un chien dont la patte est écrasée s'affaiblissent rapidement.

— Toi, mon cochon, tu ne travailleras plus pour la reproduction!

Il a lui-même camouflé l'orifice de son créneau et le croit à l'abri des regards indiscrets.

Cependant une balle vient s'écraser avec un claquement aigu sur le bouclier. Mais sa réponse est instantanée: nouveaux cris en face précédés de gestes comme ceux du commissaire rossé par Guignol et dont les bras seuls dépassent le cadre du théâtre.

— Tu n'as pas honte de crier comme ça! Celui-là était plus gros que l'autre, c'est une belle pièce!

Et il réapprovisionne son arme.

Mais une balle vient de s'enfoncer dans le talus derrière le créneau.

Le jeune homme porte la main à sa figure et la retire pleine de sang.

— J'en ai.

Il sort une petite glace de sa poche et se regarde.

La balle est entrée dans la joue droite et est ressortie devant l'oreille qu'elle a coupé en deux.

— Allons, je ne suis pas trop amoché, je tâcherai d'être soigné dans l'hôpital où ma mère est infirmière... A bientôt les copains! je reviendrai... C'est égal, pour un beau duel, c'était un beau duel.

IV

UNE PATROUILLE

— Adjudant C..., vous demanderez deux caporaux et dix chasseurs volontaires pour une patrouille.

— Bien, mon capitaine.

Toute occasion de révéler des qualités individuelles de courage, d'adresse, d'observation, est saisie d'autant plus rapidement qu'elle est plus rare à la tranchée. On passe des semaines et des mois dans un anonymat rigoureux où l'effort est absorbé par la collectivité, mais qu'il soit question de patrouille ou de reconnaissance dix volontaires pour un s'offriront.

D'ailleurs toujours les mêmes sollicitent ces expéditions périlleuses. Parmi des tendances psychologiques très différentes on note chez eux un caractère commun. Ce sont des aventureux toujours et des aventuriers rarement; l'attirance pour les situations romanesques est plus forte que leur volonté. L'acte

dangereux, exceptionnel, exerce une sorte de fascination. La valeur morale n'a que peu de chose à faire en l'espèce et elle peut être très haute comme très médiocre; une qualité réflexe est essentielle: l'exagération de la faculté de jugement sous l'emprise du cataclysme imminent. Dans les grades élevés cette qualité fait les grands chefs, puisque leur inspiration est d'autant plus forte et agissante que la situation est plus critique. Or l'épreuve expérimentale seule peut donner la valeur d'un cerveau dans ces circonstances. Des écroulements lamentables furent constatés et des révélations splendides ont étonné l'armée.

J'estime que ce rapprochement du patrouilleur et du grand chef ne contient nulle irrévérence et qu'elle plaira à tous ceux qui trouvent l'eurythmie complète de leur pensée au moment où le commun des mortels préférerait être ailleurs et que — suivant l'expression imagée des poilus — les jambes sont en pâté de foie.

— Les deux caporaux et les dix hommes sont là, mon capitaine.

— Bien, faites-les entrer.

— Le caporal L... a voulu en être, bien qu'il doive partir en permission demain matin.

— Ça ne m'étonne pas de lui.

— Quels sont les ordres ?

— Inspecter de la tranchée les moyens d'accès vers la ferme ruinée entre les deux lignes et, la nuit venue, se rendre compte si l'emplacement est occupé de façon transitoire ou permanente. Les guetteurs ont cru voir un mouvement en avant des lignes, je désire être fixé.

— Bien, mon capitaine.

L'homme de guerre mange quand il peut et dort quand il en a le temps, aussi le capitaine W..., qui se promettait bien d'aller suivre la nuit les évolutions de ses spécialistes, s'étendit sur sa couchette et se livra à un sommeil réparateur.

On respecte, sauf cas grave, les rêves voluptueux des officiers et, ce soir-là, le dîner fût servi un peu tard; on était au dessert lorsque l'agent de liaison de la compagnie vint communiquer la décision du commandant et les pièces journalières.

— Tiens! la petite opération prescrite est déjà terminée... j'aurais voulu voir cela... Voilà un compte rendu bien fait.

— Le caporal A..., chef de patrouille, à M. le capitaine W..., commandant la 6e compagnie.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que, suivant les ordres reçus, nous avons, le caporal L... et moi, vérifié en plein jour les voies d'accès à la ferme située entre les deux lignes. Malheureusement mon camarade L... passant le haut du corps au-dessus de la tranchée a été frappé d'une balle à la tête, arrivée pendant un moment de calme. M. le médecin auxiliaire B... a constaté le décès. J'ai, dès lors, pris la direction de la patrouille. Ayant quitté la tranchée à vingt heures quinze, nous avons pu parvenir sans inconvénient à la ferme brûlée ; nous l'avons inspectée avec soin et rien ne permet de supposer qu'elle serve habituellement de petit poste. On n'y constate aucun aménagement pour le couchage, même provisoire. Cependant, j'ai relevé dans la neige, récemment tombée, des marques de pas venant des lignes allemandes et se dirigeant vers la maison.

« Ayant laissé sur place tous les chasseurs sauf B..., qui m'accompagnait, nous avons suivi les traces qui s'inscrivaient à terre, comme je l'ai indiqué dans le croquis joint. Au point marqué d'une croix nous avons ramassé la grenade à main que je vous adresse. L'absence de rouille permet de supposer qu'elle était récemment tombée. Poursuivant notre

exploration jusqu'aux fils de fer, nous avons pu, sans encombre, découvrir l'amorce d'un boyau fraîchement commencé et, d'autre part, relever un nouveau cheminement plus passager s'éloignant de la position ennemie, un peu au nord de la voie précédente. L'ayant suivi, nous sommes parvenus à une source que des traces de pas réunissent à la ferme brûlée. En y arrivant, après une fusée éclairante, nous avons été pris sous un feu assez violent de mitrailleuses. Voulant éviter les pertes inutiles, j'ai attendu que le tir fut calmé pour donner l'ordre de rentrer. Nous avons rejoint la compagnie à vingt et une heures trente.

« Conclusion: je suis tenté de croire que des corvées d'eau ont été faites par des nuits noires, mais que le projet d'organisation d'un petit poste dans la ferme brûlée est rendu vraisemblable par l'amorce du boyau. Une patrouille allemande a dû, tout dernièrement, explorer la région et la grenade est à l'appui de cette hypothèse. »

— Il est intelligent, ce garçon, conclut le capitaine W..., je le nommerai sous-officier à la première occasion. Et pour le caporal L..., a-t-on fait le nécessaire?

— Mon capitaine, nous en avons bien parlé avec le fourrier, mais vraiment nous ne sa-

vons pas rédiger la lettre à la famille... Le caporal L... avait trois gosses qui l'attendront demain soir à la gare avec sa femme.

— C'est bon, j'aviserai. Vous pouvez disposer! dit le capitaine d'un ton bourru pour masquer l'émotion qui le gagnait.

V

LA FAMILLE DUPHOT

— Tiens, me dit le médecin major J.-M., qui a servi dans l'infanterie, voici deux lettres que j'ai copiées, elles t'intéresseront.

Je commençai à lire.

« Aux armées, le 3 août 1915,
S. P. ...

« Ma chère maman, mon cher papa,

« Votre petit Jacques a été tué hier! j'ai cent fois tourné, dans ma tête assommée par cet affreux malheur, comment vous le dire. Et puis je n'ai rien trouvé. Nous étions si heureux d'être ensemble au même bataillon et à la même compagnie, c'est un peu de notre chez nous que nous emportions à la tranchée. Je ne sais pas comment j'oserai revenir à la maison sans mon frère. Il me semble que je ne l'ai pas

assez protégé, que j'aurais dû être tué à sa place, car il valait mieux que moi. Il est mort en héros, vous savez!

« Lorsqu'une balle l'atteignit au poumon pendant l'attaque, je courais à côté de lui. J'ai voulu le transporter à l'abri; je me suis penché et je l'ai entendu me dire à voix basse: « Continue René, je t'en supplie, continue... il faut donner l'exemple. Si je n'en reviens pas, tu diras à papa et maman que je suis mort en pensant à eux, et maintenant serre-moi la main et adieu... » J'étais fou! je ne sais plus ce que j'ai fait ensuite.

« Je tâcherai de le venger et lorsque je serai revenu je vous aimerai pour lui et pour moi.

« Actuellement c'est vous surtout qui êtes à plaindre car vous avez tous vos jours pour regarder le trou noir qui s'est fait parmi nous, au lieu qu'ici j'ai encore mes camarades, et ce sont un peu mes frères, après ce malheur, tant ils l'ont senti avec moi.

« Jacques a été très pieusement enterré dans le petit cimetière, près du poste de secours.

« C'est son dernier baiser que je vous envoie.

« René. »

« Paris, le 12 nov. 1915.

« Mon Pierre,

« Dans l'isolement où ton départ m'a laissée, ta lettre m'apporte une douce consolation. Tu as trouvé René en bonne santé, me dis-tu. Le secteur que vous occupez est relativement calme; mon inquiétude est un peu apaisée.

« Je vis beaucoup dans la pensée de notre aîné: il était si beau! Je le revois enfant avec ses boucles brunes, son rire mutin, ses câlineries de petit homme... puis plus tard, travailleur, studieux, autant notre ami confident que notre fils, je m'attarde dans sa chambre où ses objets familiers sont devenus autant de précieuses reliques.

« Et tu es parti, Pierre! tu as voulu partir, t'engager à cinquante ans bientôt. Pourquoi donc es-tu resté si jeune que je n'ai pas eu le courage de te dire qu'il fallait rester. Pourquoi même ai-je ressenti quelque fierté à te voir en uniforme, alerte et décidé? Malgré nos grands enfants, notre amour a toujours vingt ans. Toutes les unions ardentes sont disloquées et la nôtre devait l'être...

« Seulement il ne faut pas me demander l'impossible... j'ai déjà perdu un fils et tu m'as

promis en partant que tu veillerais sur René... tu tiendras ta promesse, Pierre, je t'en supplie, tu me le ramèneras pour que je puisse vieillir avec l'orgueil d'avoir aimé des héros, mais dont deux essayeront de me consoler de la mort du troisième.

« A toi et à notre petit René les tendresses et les affectueux baisers de ta

« SUZANNE. »

— C'est une belle lettre de Française.

— Oui, répondit le docteur M..., mais après quelle tristesse!

On me prévint un soir qu'une bombe à main venait de frapper René Duphot... Je connaissais un peu l'histoire de cette famille et j'aurais donné je ne sais quoi pour arriver à temps. Je courus de toutes mes forces sans m'inquiéter des bombes que l'ennemi lançait. Le jeune homme était étendu à terre, avec un gros trou dans la tête. Le père, debout, immobile, muet, restait figé dans sa douleur. Pour me donner une contenance, je commençai à faire un pansement du crâne, d'où s'écoulait du cerveau avec beaucoup de sang. Le malheureux gosse était manifestement mort, mais je n'osais même pas lever les yeux pour regarder le père. Je travaillais machinale-

ment. Je craignais qu'il ne devinât mon impuissance devant un cadavre. Alors il arriva une chose affreuse qui me serre à la gorge et me fait trembler lorsque j'y pense; je revois avec une précision hallucinante un éclair sur le parapet et l'effondrement de Duphot père, le cou déchiqueté par un éclat de bombe...

J'ai trouvé sur lui les lettres de René et de sa femme... pauvre femme.

VI

L'ORDONNANCE

Le lieutenant B... revenait à la compagnie qu'il commandait, après blessure guérie, et son premier soin en arrivant à la tranchée fut de choisir son ordonnance.

La figure rouge brique avec de tombantes moustaches blondes et des yeux bleus d'acier, le lieutenant B... était bourru, presque brutal, mais aimait le troupier. De ses vingt ans de brousse il avait ramené pas mal de décorations, les fièvres paludéennes et une connaissance approfondie du soldat français. Il le jugeait sur une attitude, sur un détail d'équipement, mais sa psychologie était sûre.

— Comment t'appelles-tu?

— Fraize, mon lieutenant.

— Veux-tu être mon ordonnance, face d'âne?

— Je veux bien, mon lieutenant.

La figure de l'homme s'illumina d'orgueil.

Berrichon solide, matois et placide, ses discours étaient empreints d'un grand bon sens.

— C'est bien, tâche de marcher droit!

Dès lors le service de l'ordonnance commença; il fit reculer les limites de l'impossible et le lieutenant B... disait comme à regret:

— Je crois que mes coloniaux ne pourraient pas lui faire la pige!

Face d'Ane, c'était désormais son nom de guerre, connaissait les goûts de son chef; si le ravitaillement n'arrivait pour personne, la popote de la 5e compagnie restait cependant abondamment fournie. Un soir, le lieutenant grelottait la fièvre:

— Va me chercher deux bouteilles de champagne!

Face d'Ane partit aussitôt de la tranchée et la nuit s'en alla à Commercy; quatre heures plus tard, il revenait rapportant les bouteilles thérapeutiques.

B... était toujours suivi de son ombre inséparable et qu'il fit une reconnaissance, une patrouille ou une attaque Face d'Ane apparaissait, prévenant ses désirs, toujours muni de la gnole réparatrice, de la tablette de chocolat indispensable ou des cartouches nécessaires.

— Je veux te faire boire du pinard comme on n'en touche pas à l'ordinaire. Puis tu iras voir tes loupiots et tu me reprendras pour rentrer.

Mme B..., après les agapes du retour, tira le fidèle Face d'Ane à part.

— Il n'est pas trop imprudent au moins?

— C'est comme-ci, comme-ça.

— Il faut bien le soigner parce que, voyez-vous, je n'ai que lui.

— Vous pouvez être tranquille... s'il se fait tuer, je le ramènerai.

La jeune femme eut à ce moment la brusque vision de son mari mort porté inerte sur les bras de son ordonnance...

Elle frissonna.

— Enfin, je suis plus tranquille, tout de même, de vous savoir auprès de lui.

Peu de temps après le colonel fit appeler B..., rentré de permission.

— Avez-vous un homme sur qui l'on puisse compter en toute occasion?

— Mon Dieu, mon colonel, j'en connais plusieurs, mais certainement Face d'Ane... je veux dire Fraize est de ceux-là.

— C'est bien, vous me l'enverrez, je le prends comme agent de liaison...

B... était trop militaire pour exprimer, de-

vant l'ordre d'un chef, une objection quelconque.

— Bien, mon colonel!

Il appela son homme.

— Ça te dirait-il d'être cycliste du colonel

— Tout dépend, mon lieutenant.. est-ce que je vous ai manqué?

— Mais non, (CENSURÉ) c'est de l avancement.

— Ah!

Il partit sans plus rien dire et commença son service.

Le grand chef eut bien vite apprécié la qualité de son nouvel agent de liaison, actif, rapide, ingénieux, impénétrable.

Il faisait partie du bureau, perdu dans l'ombre et paraissait à la minute utile. On discutait librement devant lui sans qu'il semblât entendre.

Un soir, à l'heure du courrier, le colonel dit à son officier adjoint:

— Ça y est, on me donne l'ordre d'attaquer demain matin, à 4 h. 15, le saillant est de la cote 227 qui s'enclave dans nos lignes. J'ai eu à ce sujet une longue conversation avec le général.

(CENSURÉ)

(CENSURÉ)

... Quelle est la compagnie qui doit marcher ?

— La 5ᵉ du bataillon qui fait face à la position, mon colonel.

— Bien, c'est triste pour ce pauvre B... ; enfin donnez l'ordre.

Les coups de main au lever du jour ont quelque chose de sinistre ; les hommes cherchaient, dans la demi-obscurité, leur fourniment et s'équipaient avec le souci de ne point donner l'éveil.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? dit B... à son ancien ordonnance qui entrait dans sa cagna.

— Je viens.

— Veux-tu bien me f... le camp. Le colonel a besoin de toi.

— Non, je veux rester.

— Et puis, après tout, je n'ai pas le temps de discuter, il faut que je voie mes artistes.

Et il partit.

Lorsque la minute angoissante fût arrivée, au moment de « sauter le barreau », B... sortit le premier, mais presque en même temps

Face d'Ane, qui avait un fusil et le bidon de gnole, franchissait le parapet.

L'affaire, qui semblait devoir être très dure, réussit merveilleusement, quelques hommes parvinrent à couper les fils de fer sans bruit et ce fut dans une tranchée où les guetteurs dormaient que tomba la compagnie B... Les ennemis, surpris, n'avaient que l'alternative de se rendre ou d'être égorgés.

Une fois la position organisée Fraize retourna tranquillement au poste du colonel.

— D'où viens-tu?

— De là-bas.

— Comment, de là-bas? Tu n'avais rien à faire ailleurs qu'ici.

— Si, mon colonel.

— Qu'est-ce que tu me racontes. Ce n'est pas pendant les attaques qu'il faut aller te promener.

— C'était plus fort que moi, mon colonel, j'ai voulu voir mon lieutenant avant qu'il parte.

— Eh bien, et depuis?

— Je l'ai accompagné.

— Il devait te renvoyer.

— Il l'a fait, mon colonel. mais je ne l'ai pas écouté... J'avais promis à sa femme de ramener son corps s'il était tué.

VII

LE CAVEAU A LA TRANCHÉE

— Albagnac, chante-nous : *L'inapte!*

La curiosité m'arrêta et j'entendis une voix un peu éraillée mais drôle qui entonnait sur l'air populaire du *Pendu,* des couplets dont l'un resté dans ma mémoire.

Malgré tout nous rendons service
Car les jeun's comme les vieux soldats
Nous les m'nons faire l'exercice
Tranchées, marches à tour de bras.
Quand dans l' train pour partir en guerre
Ces brav's enton'nt « l' chant du départ »
Tragiqu's nous montrons la frontière
Puis... nous r'venons faire un billard (1).

Après chaque couplet des clameurs, des applaudissements retentissent. Il fait nuit noire dans la tranchée où je circule; une fine raie lumineuse marque un trait dans l'obscurité le

---

(1) Extrait du *Diable au Cor.*

long de la toile de tente fermant l'abri souterrain d'où partent des cris joyeux. Sur une table une bougie est fixée, point éblouissant dans la nuit; le courant d'air fait couler beaucoup de cire formant comme de petites stalactites. Peu à peu l'œil s'habitue à la lumière et distingue dans l'ombre les hommes couchés parmi la paille un peu sale et les équipements accrochés au mur. Debout à côté de la table, bien que de taille peu élevée, le chanteur touche aux rondins du toit. C'est un méridional dont la figure maigre ne laisse voir que deux yeux très mobiles qui paraissent noirs et une bouche largement fendue, pour pouvoir mieux rire, semble-t-il. L'artiste est exubérant, comme mû par une série de ressorts discordants, et son interprétation, d'un genre jadis célèbre à Montmartre, sort de la tradition fatiguée de nos humoristes neurasthéniques. Mais l'effet produit sur le public est énorme. La joie des hommes est homérique.

— Attention, voilà le crapouillot qui tire!

— Collez-vous tous au fond de l'abri, ne restez pas à la porte, crie le sergent invisible.

— Évitons l'accident d'hier, où deux camarades ont été tués par des éclats.

L'intermède est tragique: on sait que la réponse du 130 allemand est immédiate et que

chaque crapouillot envoyé par nous représente trois ou quatre gros percutants sur la tranchée parfaitement repérée. Tous les hommes se serrent les uns contre les autres le long de la paroi antérieure de l'abri. Ils se serrent avec une sorte de ferveur ardente comme pour conjurer le danger imminent; ils se serrent comme lorsqu'on a froid... comme lorsqu'on a peur.

Le sifflement prévu se produit, presque aussitôt suivi d'une détonation formidable.

— Trop à gauche! ne peut s'empêcher de dire un homme à l'esprit précis.

— Ça tombe sur le blockhaus n° 4.

Quelques pierres arrivent avec un grand fracas et roulent de la tranchée dans l'abri.

La rafale est passée, il n'y a pas de casse pour cette fois.

— On a beau dire, ils ne tirent pas si mal que cela!

— Albagnac! chante nous: *Ils n'ont plus de munitions.*

L'infatigable comique aussitôt en place défère au désir exprimé et fait entendre cette œuvre bien de circonstance.

Triboulet est devenu immortel pour avoir su dérider le front soucieux de son roi. Qui

chantera ces gouailleurs épiques nés par centaines pour distraire notre beau peuple de France et l'empêcher de songer que ses rangs se resserrent. Le dispensateur du rire bienfaisant, s'il abandonne le tréteau où l'ont élevé ses camarades, va leur donner l'exemple de l'entrain et sa verve est intarissable même lorsque, pendant des heures, il lance des bombes sur l'ennemi en les accompagnant d'imprécations comiques.

L'amuseur attitré des compagnies est plus qu'une grande utilité: il est nécessaire, symbolique. Il représente la réaction après la dépression, l'explosion de gaieté après l'angoisse, l'éclat de rire où se résout la terreur; il ravive le moral que la répétition du danger finit par effriter si on laisse l'oppression obsédante se développer, il est le réveil qui secoue le cauchemar, il est la joie de vivre qui dissipe vite l'ombre de la mort qui passe.

VIII

L'ENGAGÉ VOLONTAIRE

Beaucoup appartiennent aux départements envahis ou de frontière. Les élans de joli patriotisme chez des enfants se sont rencontrés dans la France entière, mais les angoisses de l'invasion, la destruction du foyer, les tristesses de l'exode ont créé un type; il vaut d'être dégagé.

Le père du caporal M..., minotier à Pont-à-Mousson, a dû, après une faillite, chercher du travail chez autrui comme meunier. Il est mort du tétanos à vingt-neuf ans. Il a laissé sa femme avec quatre fils et une fille. L'existence n'a pas toujours été facile mais on a pu vivre et lorsque la guerre a éclaté l'aîné appartenait à la réserve et partit aussitôt. Le second était sous-officier de carrière; il restait à la maison deux fils de vingt et dix-sept ans et une fille de vingt et un ans.

Pont-à-Mousson souffrit beaucoup mais ne

fut pas évacué. Presque tous les jeunes gens de dix-sept à vingt ans obtenaient de leur famille l'autorisation écrite de s'engager. On prévoyait la dispersion possible et ceux qui vivaient sous la menace ne voulaient pas que l'absence d'une formalité pût priver la France, si besoin était, d'un seul fusil. Le troisième fils, celui de la classe 1914, s'engageait aussitôt.

Le 5 septembre, après un violent bombardement, Pont-à-Mousson fut occupé par l'ennemi. Cinq cents hommes ou jeunes gens en état de porter les armes purent échapper à l'occupation. Beaucoup de ceux qui fuyaient sur la route furent tués par l'artillerie allemande qui tira sur eux. D'autres arrivèrent à gagner les bois. Le plus jeune des fils M... était parmi ceux-là. Il fit partie d'un convoi de réfugiés envoyés dans le Midi, tandis que sa mère et sa sœur n'avaient pas voulu abandonner la maison familiale.

Le frère aîné, qui servait au 26ᵉ chasseurs, fut tué, le 6 septembre 1914, à Etain. Le benjamin en apprenant ce deuil chercha à revenir chez lui : il s'évada et parvint après maintes tribulations à Nancy. Il apprend qu'il ne peut gagner Pont-à-Mousson ; il trouve du travail comme comptable. Peu après, le deuxième

frère, sous-officier, est porté disparu, sa mort et considérée comme certaine.

Le jeune M..., sans nouvelles de sa mère et de sa sœur, parvient alors à s'engager au 24e bataillon de chasseurs alpins, et part pour Villefranche-sur-Mer. Son frère de vingt ans qui, avec le 146e d'infanterie, se battait à Notre-Dame-de-Lorette, est tué le 13 mai 1915.

Parmi un renfort de la classe 1915 nous voyons arriver ce grand garçon blond et fluet; son regard est clair et froid, il a la figure d'un enfant de seize ans mais la décision d'un homme fait. Il est bientôt nommé caporal, prend part à une attaque le 20 juillet et est cité à l'ordre de la division. Quelques jours après il reçoit une lettre calligraphiée de la mairie de Pont-à-Mousson: sa mère et sa sœur ont été tuées dans un bombardement de la ville, la maison où il est né est détruite.

A l'occasion d'une blessure légère il prend au poste de secours quelques jours de repos et me raconte son odyssée, sans une émotion apparente, militairement, avec seulement le souci de la précision dans les dates. Au moment où il parle de son engagement il dit en souriant: « Heureusement que j'avais en poche le consentement de ma mère parce

qu'alors elle ne me l'aurait pas donné peut-être. »

Il est entièrement absorbé par la vie militaire qui ne laisse aux événements les plus tragiques que la valeur de phénomènes chronologiques.

Qu'il est loin de certains âmes latines, douces et affectueuses! Il parle de la mort des siens sans en pleurer; comme si cela ne le touchait point! pensera-t-on peut-être.

Certes, le caporal M... n'est pas un tendre, mais Horace, que nous a peint Corneille, avait peu de sentimentalisme.

— Permettez-moi de regagner la compagnie monsieur le major, dit-il quand l'entretien est fini.

— Mais tu n'es pas guéri.

— Cela va bien mieux et la compagnie est relevée ce soir du repos, elle reprend ses emplacements à la tranchée et quand on arrive en retard toutes les bonnes cagnas sont occupées!

— C'est entendu. Mais, dis-moi, après la guerre, tu resteras dans l'armée?

— Ça dépend, monsieur le major, la vie civile a du bon aussi.

Ce jeune caporal n'a connu de la vie militaire qu'un entraînement intensif au dépôt,

allant jusqu'au surmenage. Il a subi cinq deuils en quelques mois; plus de la moitié des camarades montés avec lui sont restés dans l'attaque à laquelle il a pris part; il séjourne depuis lors dans la boue des tranchées, sous des rafales d'obus et cependant la vie militaire a du bon!... Il pense obtenir des galons mais il n'a pas envisagé le profit qu'il en pourrait tirer après la guerre, les longues flâneries sous le soleil de Nice, auréolé du prestige de sa jeune gloire. Pour lui, le métier militaire c'est la guerre et plus tard on verra... la vie civile a du bon *aussi*.

Si la peur a jamais existé chez lui elle est refoulée tellement loin que toute sa personnalité est absorbée par le devoir militaire. Le caporal M... est un héros.

IX

LE PERMISSIONNAIRE

Tu te souviens du jour où ils ont bombardé le tunnel avec du 420? et où une dizaine de copains partant chez eux pour six jours furent zigouillés. Eh bien, en allant en perm, je ne m'en cache pas, j'avais la pétoche! Se faire descendre à l'attaque, au fond actuellement, c'est notre boulot, mais l'amochage idiot — tu sais si ça arrive souvent — lorsqu'on va revoir le patelin, la daronne, la môme, les moucherons, tout ce pour quoi on se taraude en somme, eh bien très peu pour moi.

Lorsque je me suis trouvé bien peinard, après la traversée de la zone où ces salauds-là envoient encore parfois leurs grosses machines, t'as pas idée comme je me sentais vivre: je respirais largement. Aux terribles toriaux qui ont l'air de turbiner au compte goutte pour l'aménagement des deuxièmes lignes,

j'ai même offert un coup de la gnole que j'emportais pour le voyage. Un camion qui descendait à vide m'a pris; je me sentais tellement bath que les boniments de femme saoule de l'automobiliste ne m'ont pas fait moressauter. A l'entendre, son truc est plus moche que le nôtre... Je lui ai refilé de la gnole aussi à celui-là. Il y a des jours où il faut laisser flotter les rubans.

Les premiers civils rencontrés m'ont fait un drôle d'effet; je voulais traiter mêmes les femmes d'embusquées! A Gérardmer, en prenant un verre dans un café, j'ai trouvé un jeune type bien fringué qui consommait; qu'est-ce que je lui ai passé!

— T'as donc été fait avec du jus éventé que tu n'es pas foutu de porter un flingue? Il a remis sa boîte à cornes et s'est caleté dare-dare.

On ne peut pas s'engueuler tout le temps et puis j'étais décidé à passer une bonne perm. Ça ne sert à rien au fond de vouloir empêcher les foireux de se tirer, il y en aura toujours, mais s'ils ont les foies blancs je leur défends bien d'être rigolos comme on est nous autres. Si je me sentais aussi déjeté qu'eux j'aurai honte, je me ferai scionner tout de suite... Que veux-tu, c'est des mal foutus,

des crevés, des rinçures de cuvette qu'ont germé par accident. Il n'y a qu'un malheur, c'est que la proportion de ces inachevés augmentera après la guerre.

Pendant que le train roulait à toute vapeur, je pensais à ma petite famille et je regardais tout le temps leur photo; tu ne diras pas qu'ils ne sont pas bien fabriqués, mes gosses. Lors de ma blessure, tu te souviens, je n'ai pas voulu être évacué... j'ai crâné un peu, car quinze mois d'absence, c'est long tout de même. Depuis la guerre ma femme est allée turbiner à Bourges et dans la journée la vieille garde les mômes. Toute la smala était à la gare pour m'attendre. Ma petite dernière, venue pendant que j'étais aux tranchées, je ne la connaissais pas; eh bien, mon pote, elle aura du vice, faudra la marier de bonne heure. L'aîné, qui a six ans, est déjà un petit homme, il a fallu lui donner mon casque pour rentrer à la taule. On a croisé un morveux de son âge dont le père est resté à l'intérieur, mon gosse lui disait en passant:

— Va donc, eh auxi!

Je me bidonnais.

Le deuxième a trois ans, il est mignon comme tout, il voulait que je le porte dans

mes bras; avec mes musettes pleines et tout mon barda, tu parles que j'étais empêtré, mais que veux-tu il jouait avec ma croix de guerre en disant:

— Papa soldat est le plus beau!

La bourgeoise est gentille, tu te souviens, elle m'a paru plus gironde qu'avant, elle se serrait contre moi et me zyeutait tout le temps...

— As-tu été sage, au moins?

— Oh! mon homme! tu sais bien que tous les autres sont des ballots à côté de toi. Il n'y a que toi qui sache y faire.

J'ai jamais été jaloux, ça empoisonne la vie et si je suis cocu j'aime mieux ne pas le savoir, mais au fond je ne crois pas, quoi qu'il y ait beaucoup de chameaux parmi les femmes des mobilisés.

(CENSURÉ)

les aviateurs font prime, les gonzesses pensent qu'ils sont plus mariolles que d'autres pour les monter au septième ciel. Malgré tout il y a de bonnes femmes qui s'esquintent le tempérament pour élever la marmaille et envoyer un peu de pèze au petit homme.

Dès qu'on a été dans la carrée, si tu avais vu ce qu'elle me bécotait. Des retours comme

ça font oublier tout ce qu'il y a de dégueulasse par ici. La mère a emmené les lardons et est allée préparer le balthazar; ma foi, c'est bon pour les rupins de faire des économies sur la marmaille, si ça doit fournir pour la classe 1936 je m'en fous. Je suis toujours sûr que Guillaume n'est pas capable de se passer des fantaisies pareilles avec sa vieille.

Et puis quelle noce après. Joffre lui-même se serait régalé: s'il avait sa perm avec moi j'aurais voulu l'inviter, parce que le grand-père c'est un frangin. On a bouffé du gigot, du poulet et puis encore des tas d'affaires... Comme pinard, rien que du vin bouché et au dessert on a bu le champagne. Je t'assure qu'on ne pensait plus à la guerre! Au café je leur en ai poussé une de l'ancien temps, tu te souviens: « Qu'est-ce que ça fait, du moment qu'on rigole. »

Les jours d'après j'ai été voir les copains aux usines. Evidemment on changerait bien avec eux, mais, que veux-tu, on est dans le bâtiment et tant qu'on ne tournera pas des obus en pierre les ouvriers en fer font du meilleur turbin que des ravaleurs comme nous. Cette sacrée guerre ne durera pas toujours et j'ai idée que j'en reviendrai: je serai tout de

même plus d'attaque pour jaspiner et clouer le bec à tous les bourreurs de crâne que si je m'étais embusqué à l'intérieur. Certains journalistes nous courent sur le système avec leurs chichis à la flanc. Tout le monde ne peut pas être au même endroit et ici on ressaute lorsqu'on manque de munitions pour fiche sur la gueule aux boches.

A l'usine, les officiers blessés dirigent le turbin et c'est pas des singes comme on avait dans le civil. Ils savent y faire, ils ont été ici pour leur peau comme nous autres et on a beau dire, le capiston qu'on retrouve on l'écoute; on se souvient qu'à l'attaque on se serait fait démolir pour lui éviter une écorchure.

Par exemple il y a les profiteurs de la guerre: des types sortis on ne sait d'où, des maquilleurs de brèmes dans les casinos, des mecs qui mettaient leurs gonzesses de la haute sur le tas; il y en a qui fournissent de tout et du reste aux armées en se sucrant à pleine tasse... Tout ça n'est pas fini et on verra plus tard. Chassons d'abord le boche.

(CENSURÉ)

quand j'entends dire qu'on ne peut pas leur

imposer un petit pour les obliger à revenir respirer l'air pur des tranchées, ça me fait suer!... Et je suis poli!

(CENSURÉ)

La guerre aura fait plus pour la cause du populo que cinquante ans de pallas: j'ai entendu parler de métallurgistes qui gagnent jusqu'à un sigue par jour... y aura bon pour nous quand on s'y recollera.

T'as pas idée comme six jours ça passe vite et au départ je me voyais là depuis la veille, et cependant j'ai pensé souvent aux copains... je sentais même parfois la truquaille du front me prendre comme actuellement j'ai un peu le cafard de là-bas... Mais faut pas s'en faire: la bourgeoise m'a préparé un canard pour le retour, on va l'attaquer illico, c'en est toujours un que les Prussiens n'auront pas... en attendant qu'on bouffe les leurs. Car je leur en veux de plus en plus! En traversant Pantruche je ne pouvais pas me représenter des officiers boches se baladant sur le boulevard. Et en revenant tandis que le grand frère me ramenait vers le front, je voyais un tas de

paysages qui défilaient derrière les carreaux. Etant gosse on n'a jamais eu le temps de voyager beaucoup et puis on est habitué à passer devant les mêmes maisons, les mêmes arbres, les mêmes champs sans regarder. A rester planqué quinze mois dans les tranchées on se retrouve tout neuf pour ouvrir les yeux et voir que notre pays est vraiment rupin, et moi qui ne suis qu'un pauvre bougre, je me disais en visant de beaux châteaux perdus dans les grands arbres : j'ai le droit d'admirer tout cela, c'est un peu à moi puisque j'abandonne les miens et que j'ai été blessé pour le défendre. Un peu de raisiné français ça vaut beaucoup de pognon.

X

CHACAL

Une armée qui comprend toute la nation ne renferme pas exclusivement de petits saints et presque chaque compagnie possède un ou deux êtres de moralité douteuse.

Fils d'alcoolique, ivrogne invétéré dans le civil, Chacal a mené une existence décousue où le travail demeurait intermittent.

Les relations féminines constituèrent jadis pour lui une source de bénéfices, non qu'il fût bien séduisant mais parce que son anesthésie affective lui permettait de pressurer les femmes. Il ne représentait pas le bandit méthodique pratiquant l'exploitation comme une carrière mais bien le souteneur médiocre, aux vues courtes, dominé par l'attirance de longues stations dans des bars interlopes, et trop instable pour se soumettre à un travail d'atelier.

Il subit plusieurs condamnations pour

ivresse publique et rébellion aux agents, parfois aussi pour infraction à la police des chemins de fer : il voyageait toujours sans billet, par principe et par économie.

Un accès d'alcoolisme délirant lui fit faire connaissance avec l'asile d'aliénés, mais ce fut un épisode heureux dans sa vie ; désormais il pouvait utilement jouer de la responsabilité atténuée.

Soldat détestable en temps de paix, on n'obtint jamais de lui un service régulier, son livret s'allongea d'un feuillet supplémentaire pour le détail des punitions de prison.

Arrivé au front, avec ses congénères, il obséda le service médical du corps de troupe : traînard incorrigible dans les marches, persistant à se présenter constamment à la visite si l'on est aux tranchées, sans que rien légitime son mauvais vouloir, il se refuse systématiquement à tout travail pénible. Il reste sale, paresseux et ivrogne.

C'est un être néfaste et d'une influence dissolvante sur le milieu.

Etant très ivre, un jour, il exhalait sa fureur contre les gradés :

— Qu'on m'amène le juteux, il faut que je lui crève le ventre.

L'adjudant arriva soudain, le revolver

braqué. Chacal déjà dégrisé par la vue de l'arme rectifia la position. Dans un coin de la tranchée, à l'abri des regards indiscrets, il reçut une maîtresse correction. Il conçut aussitôt pour le « le premier mec qui l'a mis dans le creux » un grand respect et une apparente affection.

— Avec cet homme-là, vrai, j'irai où on voudra.

Et, dès le lendemain, il voulut donner une preuve certaine de ses bonnes dispositions:

— Je ne connais pas le secteur, faut que j'aille voir où sont les boches.

Sans écouter les cris des camarades: « Il est piqué... il est fin saoul... c'est bête de se faire amocher pour rien. » Chacal saute le parapet et se met en devoir d'inspecter les alentours.

Des créneaux, on le voit enjambant les fils de fer barbelés, contournant les chevaux de frise, tandis que les balles bourdonnent comme des guêpes en colère. Il progresse sans hâte, les mains dans les poches, le dos voûté, avec ce balancement du corps familier aux apaches.

Il existe, dit-on, un bon Dieu pour les ivrognes et, quand on vit rentrer la nouvelle gloire de la compagnie sans une égratignure,

il fallut bien convenir qu'il avait été miraculeusement protégé.

Il rendit compte qu'en un point les défenses accessoires manquaient complètement et la nuit suivante il tint à poser lui-même les fils de fer déficiants.

Rien n'est plus en honneur que la bravade devant le danger et dès lors Chacal avait une place à part à la compagnie. Ses camarades eux-mêmes admettaient qu'il fût dispensé de corvées. Les gradés fermaient les yeux si d'aventure on s'apercevait d'une absence au retour de laquelle il rapportait, on ne savait d'où, des bouteilles d'alcool délicat et du tabac fin. Il se montrait d'ailleurs généreux.

Il acceptait volontiers de prendre la garde au créneau. Lors d'un bombardement terrible la tranchée fût nivelée. L'adjudant s'inquiéta de notre homme et on le retrouva couvert de terre, émergeant au milieu des décombres, sans avoir quitté son fusil... Du segment de tranchée encore intact l'adjudant cria :

— Qu'est-ce que tu fais là-dedans ?

— Eh bien, je suis de garde, j'y reste.

— Es-tu blessé ?

— Non, je ne me sens pas de raisiné.

— Alors, amène-toi.

— Penses-tu ? Robert qui s'est planqué

dans le trou de renard à ma gauche doit être là-dessous ; je vais le chercher.

Indifférent aux objurgations du sous-officier, il fouilla dans les décombres et parvint à déterrer une lamentable loque humaine qui ne respirait plus. Il la prit dans ses bras et, sans aucun égard pour le bombardement qui redoublait, traversa en trébuchant le terrain éboulé et déposa le cadavre de son camarade devant la cagna du sous-officier.

Dès lors Chacal était devenu le grand spécialiste de ces expéditions follement périlleuses.

Lorsqu'il reçut la médaille militaire tout le bataillon approuva : il avait ramené une dizaine d'hommes tués ou gravement blessés entre les lignes pendant des patrouilles.

Il semblait invulnérable ; cependant un soir, en sautant le parapet, un 77 percuta sur sa tête. Il retomba en arrière le crâne en bouillie.

(CENSURÉ)

XI

VISION DE COMBAT

Le poste de commandement était construit dans la tranchée de la mitrailleuse ; il suffisait de faire vingt pas pour atteindre les créneaux casematés et détailler l'ensemble des positions ennemies un peu en contre-bas.

Cette situation topographique splendide n'offrait qu'un inconvénient : le voisinage immédiat des crapouillots dont on suivait la trajectoire lente et qui attirait la grêle.

Notre chef, malgré les affectueuses remontrances du général, tenait à demeurer dans cet observatoire unique d'où l'on découvrait non seulement la ligne des tranchées dont il avait la garde, mais encore l'autre versant de la vallée dont les crêtes étaient disputées par la division voisine.

On savait qu'il devait se produire un « grand concert » en face. Le début s'annonçait pour 17 h. 15.

Tous nos créneaux se garnissaient d'un public éclairé, grand destructeur de boches.

L'attaque française n'avait pas été éventée et on constatait avec plaisir que le bombardement allemand ne précédait pas le nôtre.

Le tir de préparation commença; il se rythmait assez lentement pour qu'on distinguât l'éclair de l'éclatement et le nuage de fumée des gros projectiles avant de percevoir la détonation.

La lisière du bois constituait visiblement l'objectif situé presque à la crête du haut coteau qui nous coupait l'horizon. Les projectiles arrivaient maintenant plus nombreux et « plumaient » déjà les arbres; aucune comparaison ne peut rendre plus exactement la sensation qu'on éprouve lorsqu'on assiste à un tir de concentration sur une région boisée. Petit à petit le point visé prend à distance l'aspect d'un chaume où quelques épis seraient encore debout: ce sont les troncs décapités qui résistent.

Lorsqu'à quelque distance on assiste aux bombardements actuels où sur un espace de 500 mètres, pendant des heures arrivent des projectiles de tous calibres suivant un rythme de cinq ou six à la seconde, on se demande comment il peut rester dans ce volcan en

ébullition un seul être vivant. Ce jour-là un heureux concours de circonstances favorisait les nôtres, le travail de nos batteries semblait plus précis. Toutes nos montres réglées avec soin sur l'heure de la brigade étaient en mains et nous attendions avec anxiété la minute où suivant le programme réglé, le tir devait s'allonger. Cette minute marque le point culminant du drame, puisqu'elle est celle où les fantassins encore vivants vont abandonner leur abri et s'avancer vers la tranchée à conquérir. Deux grosses inconnues subsistent toujours: les fils de fer barbelés sont-ils suffisamment hachés pour permettre la progression; l'ennemi est-il assez abruti par le bombardement pour ne pas trop réagir à l'aide de la mousqueterie et des mitrailleuses? Dans quelques secondes nos camarades vont franchir le parapet et nous ajustons nos jumelles...

— Les braves petits gas!

— Hardi, camarades! bravo!

Dans la tranchée un frémissement secoue les assistants. Leur gorge se serre et leur voix s'étrangle quand ils veulent crier leur foi à ceux qui combattent. L'enthousiasme est tel que la plupart des spectateurs se dressent et, regardant au-dessus des créneaux, se découvrent en une attitude de respect et d'admira-

tion haletante; ils s'y connaissent et demain ils tiendront les grands premiers rôles.

Les petits chasseurs sont sortis en colonnes de sections échelonnées, dans un ordre parfait et avancent au pas gymnastique, le fusil armé de la baïonnette collé au corps. Chaque groupe est visible une minute à peine et après une conversion réalisée comme à la manœuvre, disparaît dans un nuage de poussière au delà duquel notre artillerie opère un barrage serré.

On distingue nettement les feux d'infanterie; le bruit de tambour métallique des mitrailleuses boches donne mal au cœur. C'est le stade amphibole de la bataille où le succès dépend du moral des troupes.

Cependant tout se calme, on n'entend plus par moment qu'un gros éclatement comme ces fusées attardées à la fin des feux d'artifice. Aucune fluctuation ne se produit. La volonté des nôtres s'impose au boche. Le résultat s'affirme: l'opération réussit et restera acquise malgré cinq contre-attaques durant la nuit.

— Etait-ce assez grandiose, me dit le commandant.

— Sublime.

— En pensant que nous avons pu assister de loin et sans danger à cette attaque superbe, j'ai presque un scrupule...

A ce moment, une rafale de 77 arrive; les projectiles frappaient dans le remblai solide de la tranchée; l'un d'eux cependant écrêta le parapet et tomba devant le poste du commandement. Un téléphoniste fut tué sur le coup et un autre s'effondra les jambes paralysées: un éclat avait sectionné sa moelle au milieu de la région dorsale.

Le commandant vint au poste de secours serrer la main de ce garçon qu'on citait comme modèle depuis le début de la guerre.

— Eh bien, mon vieux, ce ne sera rien.

— Je sais bien que je suis foutu, mon commandant, mais je regrette de n'être pas tombé comme ceux de là-bas, aujourd'hui, pendant le combat.

XII

L'ANGLE MORT

Le fameux angle mort a été déterminé avec soin et l'emplacement du train de combat judicieusement choisi.

Une rivière descend en petites cascades d'un joli lac, parmi les rocs immenses. Un des versants de la vallée masque les positions ennemies. Les sapins y sont suffisamment fournis pour éviter les regards indiscrets tombant du ciel.

Presque immédiatement quelque chose d'analogue à un village nègre où un campement de romanichels est sorti de terre. Les cuisiniers ont installé leurs usines culinaires pour les compagnies. Les muletiers ont aménagé de longs abris pour leurs bêtes admirables. Le chef artificier s'est construit une véritable petite villa en carton bitumé où il donne l'hospitalité au fourrier de la mitrailleuse. Les brancardiers ont fait germer des

bicoques originales d'où se répandront le soir des flots d'harmonie.

Tout ce petit monde grouille, s'agite, s'ébroue, travaille. Les cuisiniers, dès quatre heures du matin, commencent à préparer le jus. Les actes de la journée se jouent : les malades arrivent des compagnies, puis c'est l'heure de la soupe ; les corvées de mulet se succèdent sans interruption ; le courrier est distribué, le repas du soir semble meilleur lorsqu'il a été précédé d'une lettre du pays. Tard, dans la nuit, on entend le caporal d'ordinaire qui procède bruyamment aux distributions pour le lendemain.

Une source à flanc de coteau a été captée et déverse en permanence, par un tuyau découvert on ne sait où, l'eau nécessaire à l'abreuvoir et aux ablutions de chacun.

Ce matin-là, de ma fenêtre — une vraie fenêtre avec des carreaux, trouvée intacte parmi les ruines d'un village conquis — je regardais les chasseurs nus jusqu'à la ceinture, se lavant à grande eau. Le soleil de mars brillait clair comme de l'or jaune vieilli ; parmi les blocs de granit couverts de mousse et les arbres assez touffus, j'aimais à me représenter tous ces hommes à la peau ambrée, aux muscles solides, comme de jeunes faunes

Près de l'abreuvoir le muletier Cabassol lavait son linge. Il fredonnait une chanson provençale et pensait à son mas de Fontvieille près d'Arles.

Pourquoi faut-il que des artilleurs aient eu l'idée fâcheuse de porter près de notre cité bucolique leurs bruyantes pénates. La proximité des 65 est encore acceptable, mais les 120 longs sont irritants. Ils abusent de la permission qu'on a durant la guerre d'incommoder les voisins. Et nous, modestes serviteurs des combattants, nous ne demandons qu'à vivre bourgeoisement.

Un ronronnement fâcheux fait lever les yeux. Aucun doute n'est possible: c'est un boche qui nous survole. Il met une insistance de mauvais goût à planer au-dessus de notre camp. Mais après tout nous sommes bien tranquilles, même s'il nous repère nous ne craignons rien: nous sommes dans un angle mort.

L'aéroplane fait quelques arabesques cabalistiques et disparaît.

Un sifflement caractéristique et un éclatement...

— Mais c'est une arrivée...

— Où cela tombe-t-il?

— Ce sont les artilleurs qui prennent.

— Il faut bien qu'il y en ait pour tout le monde.

Et chacun de continuer sa tâche tandis que le tir, d'ailleurs mal réglé, se poursuit sur les pièces qui sont à une centaine de mètres de nous dans la vallée.

— Mais on dirait qu'ils font du tir plongeant!

En effet la fin de la trajectoire peut être perçue et il est très net qu'elle se rapproche de la verticale. Notre pauvre angle mort est bien malade.

L'artilleur boche arrose une zone ne sachant pas bien où sont ses collègues de chez nous.

— Ces veaux-là en ratant les artiflots pourraient bien nous passer la pilule!

Rien n'est plus exact: un obus vient de percuter sur l'une des pierres qui supporte l'abreuvoir. C'est miracle que personne ne soit blessé.

Comme une nuée de moineaux, cuisiniers, mitrailleurs, muletiers, s'égaillent sur les flancs du coteau, abandonnant la zone dangereuse. Personne n'a songé à creuser des abris. Dans un angle mort c'eût été ridicule.

Cependant Cabassol replace méthodiquement sa chemise pleine de savon dans le seau

de toile qu'il a près de lui et s'éloigne avec dignité. Deux minutes plus tard il revient et commence à rincer son linge.

— Ce ne sera rien pour cette fois, affirme-t-il, tenant à légitimer son retour au lavoir.

Un deuxième obus éclate.

— Ils ont sali ma liquette! dit-il simplement en se retirant sans hâte.

Doué de suite dans les idées il a décidé de terminer son nettoyage avant la soupe et il reprend presque aussitôt ses travaux de propreté.

Un troisième obus éclate.

Cabassol lève les bras au ciel; il range tout son matériel et en passant devant ma porte il me dit avec son délicieux accent provençal:

— Voyez-vous, monsieur le major, j'aime mieux m'en aller. Ça m'émotionne trop.

XIII

BERNARD AGENT DE LIAISON ET TÉLÉPHONISTE

Les deux modestes étoiles de bronze qui dominent sa croix de guerre me font revivre bien des souvenirs.

Les corps d'élite, déjà récompensés par des citations globales à l'armée, exigent pour le plus petit encouragement ce qui ailleurs vaudrait peut-être la médaille militaire. Mais ici ils sont trop qui incarnent le courage. *Ab uno disce omnes.*

***

Pendant une attaque nous cheminions dans le boyau où des hommes venaient d'être enterrés; le bombardement était sévère et précis. Bernard dominant le bruit des éclatements me dit:

— Savez-vous, monsieur le major, que la

région de Montpellier fournit actuellement les plus beaux chasselas?

— Non, mon vieux, je l'ignorais, ce n'est donc pas Fontainebleau?

— Les nôtres sont beaucoup plus savoureux.

Et nous étions arrivés auprès des blessés sans songer au danger.

Le plus touchant est que quelques mois après, Bernard, revenant de permission, me rapporta une grappe énorme de ce raisin merveilleux: il s'était souvenu!

***

Au cours de la même attaque j'avais hâte de communiquer au commandant un renseignement que je pensais important. Le téléphone était coupé. Je griffonnai un compte rendu.

— Va vite et rapporte-moi la réponse.

Bernard rectifia la position en claquant les talons, salua et partit en courant.

En un point du parcours il croise un officier tapi dans un trou de renard qui lui crie:

— Gare-toi un peu, tu arrives dans un endroit où le tir est infranchissable!

— On m'a dit que c'était pressé.

Il était déjà loin et traversa le barrage comme une flèche.

***

On avait parlé, après la première attaque du R..., de chasseurs restés blessés sur les glacis dominant les tranchées de fin de combat. Notre agent de liaison s'y rend en plein jour pour combiner l'évacuation à faire plus tard.

Sur les pentes, il voit plusieurs corps inertes, il sort du boyau:

— Couche-toi, dit un des hommes étendus, c'est battu par les mitrailleuses!

Déjà le moulin à café entre en action. Aussitôt couché Bernard a mesuré le temps qui s'est écoulé entre l'instant où il est devenu visible et le déclanchement du tir. C'est très court. Il peut, pense-t-il pourtant, arriver au groupe d'hommes à terre. Il fait un bond en avant et presque aussitôt les bandes sinistres recommencent à se dérouler. Les balles passent un peu haut puisqu'aucun des hommes couchés n'est atteint. Mais le tir peut être rectifié et la prudence exige une décision immédiate.

— A mon commandement, crie Bernard sans se lever, que tous les hommes qui peuvent

marcher se portent d'un bond vers le boyau... en avant!

La plupart étaient valides mais figés par la peur; ils exécutent le mouvement. La mitrailleuse reprend monotone en fauchant. Mais les hommes sont à l'abri.



J'avais reçu le matin un pli confidentiel annonçant une attaque allemande qui devait se produire vers midi avec préparation d'artillerie et gaz asphixiants; le grand jeu! j'avais disposé mes équipes pour l'évacuation rapide et je m'étais installé au téléphone.

A midi trente le bombardement ne dépassait pas l'intensité habituelle et nous pensions avoir été alertés pour rien, quand un sifflement et un éclatement presque synchrones nous mirent sur le qui-vive.

— Tiens! c'est à nous qu'ils en veulent, où est-ce tombé?

— Dans le cours d'eau, à cinquante mètres à droite, me dit Bernard.

— Allo! c'est le central?... Bien! Rendez compte que nous commençons à recevoir. Allo! ne coupez pas... en voici un second plus court... en avant, c'est du 105 percutant, ça

a-t-il débuté chez vous?... non, allons tant mieux. Allo! un troisième un peu en arrière, nous sommes cadrés. Ils tirent par deux actuellement; allo! allo... ne coupez pas, bon Dieu de bois! ça devient intéressant! notre baraque a été un peu écornée... vous m'entendez bien... il y a un tel boucan ici... Allo!... voilà ce sacré fil encore coupé... Dis-donc, Bernard!

Mais il n'était plus là.

Il revint deux minutes plus tard. C'était coupé à dix mètres de notre abri et pendant que les obus tombaient, de lui-même il était allé réparer.

Maintenant le poste de commandement appelait:

— Eh bien, comment cela va-t-il, chez vous?... ça s'arrange, dites-vous... ici le calme plat... si ça continue vous aurez seul les honneurs du communiqué à la brigade.

Je crus devoir faire une petite remontrance à mon téléphoniste qui s'était exposé inutilement:

— Tu aurais bien dû attendre cinq minutes que le boche se fût apaisé.

— Oui, mais le tir au lieu de se calmer pouvait s'accentuer, il faut toujours être prudent.



Cette nuit-là notre 120 long était fort désagréable, toutes les cinq minutes il ébranchait la cime des arbres sous lesquels j'avais élu domicile. Ces envois étaient de nature à exciter l'ennemi.

Je fumais une cigarette en songeant qu'un décorateur obtiendrait avec les rais de lune jouant parmi les gros troncs de sapin, un bel effet et je maudissais les artilleurs qui gênaient ma rêverie tranquille.

Tout près de ma légère villa qu'Hippocrate voulut bien protéger, j'avais fait installer la cabane téléphonique où l'équipe de garde jouait aux cartes... Soudain l'éclair d'un éclatement m'éblouit et je fus comme assommé par un coup de tonnerre. Le cottage du chef artificier avait beaucoup souffert.

Les chasseurs s'éparpillaient à moitié vêtus, abandonnant la protection insuffisante de cagnas construites sommairement.

Bernard dit à ses camarades :

— Allez vous mettre dans l'abri, je resterai seul.

Deuxième arrivée un peu plus courte. Décidément l'artilleur boche, s'il visait le 120 long, tirait bien mal.

— Eh! eh! ça devient mauvais...

A ce moment un nouvel obus éclate à l'angle du poste téléphonique. J'y courus, croyant trouver mon pauvre Bernard en miettes: il était assis par terre parmi une fumée noire et des débris de toutes sortes.

Par un phénomène que je ne chercherai pas à comprendre l'appareil était intact et le brave garçon, sans arriver à se dépêtrer des décombres où il était enfoui téléphonait.

— Allo!... pardon de vous avoir dérangés: je croyais que le fil était coupé.

***

Nous suivions, vers onze heures, une belle route encaissée entre deux versants très sauvages, à notre droite serpentait une jolie rivière où les truites abondent. L'heure du déjeuner approchait et nous hâtions le pas en évoquant les derniers succès de la région.

Brusquement, à vingt-cinq mètres en l'air, point un gros nuage de fumée noire tandis qu'un fracas épouvantabe déchire le calme de ce matin clair.

— Couchez-vous, me crie Bernard déjà à terre.

Un deuxième éclatement bien placé rend

la situation délicate; la gerbe de shrapnells tombe derrière nous.

— Ce sont des 105 fusants, ils sont très méchants, tâchons de gagner le gros rocher ici près.

Lorsque nous sommes relativement à l'abri d'autres fusants arrivent.

— Il fait très clair et l'observateur a dû repérer des corvées qui passent. Nous étions visés, je pense; qu'importe maintenant. Etre blessé, je l'admettrais encore, mais vous ne trouvez pas, monsieur le major, qu'on aurait du regret de mourir par ce beau soleil?

XIV

CAUCHEMAR VÉCU

Le boche tiraillait dru ce soir-là et j'ai horreur d'être réveillé la nuit. Je m'étais installé moi-même à l'appareil en prévision du coup de téléphone qui commande des équipes de brancardiers. Le poêle du poste de secours ne fumait pas trop et bien garanti dans mes bottes de feutre je ne souffrais guère du vent glacial qui passait par les interstices des planches mal jointes.

— Laugier, raconte-nous l'histoire de ta blessure.

Laugier, actuellement altiste de talent et brancardier, comptait, au début, à la 4e compagnie. C'était un garçon tranquille, l'air un peu vague à cause de deux gros yeux étonnés; il excellait en l'art de provoquer le fou rire lorsque, coiffé d'un vieux chapeau haut de forme en accordéon, son long nez affublé de lunettes il débitait sur un ton d'homélie les

histoires les plus incohérentes où il se plaisait à figurer un vieux gentilhomme gâteux égaré, par un concours de circonstances funambulesques, parmi des soldats qu'il prenait pour des mercenaires de Condé, combattant aux environs de Munster. Il mélangeait des souvenirs historiques, empruntés aux chroniques de l'Œil-de-Bœuf, à une réalité apparente tirée de notre séjour dans les Vosges, et agrémentait le tout d'une cocasserie d'invention qui souvent m'amusa.

J'attendais donc une histoire drôle.

Laugier enfonça son béret, cracha dans le poêle, but une gorgée de gnole et commença un récit tout différent de sa manière habituelle :

— C'était en septembre 1914, nous étions en Argonne, et le brave colonel Papillon-Bonneau avait reçu l'ordre de résister coûte que coûte pour couvrir la retraite du 15e corps. Vous vous souvenez s'il connaissait la manœuvre. Il massa sur la lisière d'un bois, où nous nous trouvions, deux compagnies seulement et il prescrivit de tenir jusqu'à l'arrivée de nouveaux ordres. Il partit avec le gros de ses forces pour prendre du champ et s'ap-s'appuyer sur les 155 groupés plus en arrière.

Mauvais travail pour nous; enfin, que lez-vous, pendant la guerre on ne passe pas tout son temps à rigoler.

Nous attendions l'ennemi de face et voilà que nos commençons à être canardés de côté sans rien voir. On essaie bien de faire brusquement une conversion mais ces cochons de boches étaient nombreux. Les officiers demeuraient très calmes et criaient: « Ne lâchez pas pied! Au commandement du chef de section: feu de salve, ajustez bien vos coups et surtout ne tirez pas trop haut. » Malgré tout, il y avait beaucoup de casse et la compagnie était bientôt commandée par l'adjudant. Nous n'étions plus qu'une soixantaine. Un agent de liaison lui porta un ordre qu'il lut:

— Repliez vous en faisant face à l'ennemi et sans cesser de tirer.

Vous savez qu' (CENSURÉ) on pouvait tout demander aux hommes et le mouvement fût exécuté avec tranquillité.

De temps en temps on entendait un claquement sec comme une chiquenaude sur une table et un camarade tombait, une balle dans le corps en disant:

« La belle piaule! » ou bien « la classe! » ou encore « ma mère! »

Et il ne remuait plus.

Au deuxième bond en arrière je sentis comme un coup de fouet dans la cuisse et je me fichai par terre.

— Bon Dieu, j'en ai! j'essayai de me relever, car la perspective de rester en avant des copains n'avait rien d'attrayant. Mais je remarquai que ma cuisse se courbait par le milieu. Ça ne me faisait pas très mal mais je ne pouvais pas marcher. J'ai bien gueulé: « Brancardiers, emmenez-moi! » mais ces salauds-là étaient déjà loin...

Je me traînai contre un arbre pour m'abriter; je saignais abondamment, je me mis un garrot... j'avais soif et plus de gnole dans mon bidon.

Je n'attendis pas très longtemps car j'entendis des hurlements boches qui s'approchaient.

Actuellement c'est le tir des nôtres qui devenait désagréable car ils tapaient dans le tas... et quel tas, mes amis! Au bruit qu'ils faisaient ils devaient être au moins un régiment.

J'ai été jadis pris à Paris dans une charge de brigade centrale un jour de manifestation et collé derrière un réverbère, j'ai subi un sévère passage à tabac. A côté des boches

c'était comme le souffle du zéphyr auprès du mistral.

Affalé contre mon arbre, je me faisais tout petit et comme entraînés par leur élan, ils ne pouvaient pas m'éventrer, ils m'allongeaient de douloureux coups de pieds avec leurs bottes et m'assommaient avec leurs crosses. A la fin ils passaient moins vite et un gros sous-officier me secoua du pied, la baïonnette vers ma poitrine... Ma figure ressemblait à une vieille tomate trop mûre qui a roulé dans la boue. Je demeurais comme une loque effondrée; il me crut mort et s'éloigna.

Je me disais: j'aimerais mieux qu'on me tue tout de suite que de souffrir ainsi. Le plus curieux est que je ne perdis pas connaissance et que j'ai cent fois cru que le coup que je recevais était le dernier.

Lorsque l'ouragan fut passé j'avais horriblement soif et je me traînai pour chercher de l'eau... j'entendis crier et je crus trouver un copain; j'arrivai péniblement vers le blessé... c'était un boche.

Je le trouvais si mal en point, ce boche, et nous étions si seuls tous les deux, que l'idée de l'achever ne me vint pas. Je possédais un pansement individuel en bon état et je lui

pansai la plus vilaine plaie, au poignet, je crois. Et puis je songeai : « Si les boches reviennent, ils ne pourront pas me dire que j'ai amoché un blessé. »

Nous sommes restés là deux jours avec mon boche, claquant la fièvre, mangeant des bouts d'écorce d'arbre, et buvant l'eau qui croupissait dans les trous d'obus.

Puis on entendit le 155 qui tonnait dur ; et le même régiment boche qui avait chargé caletait plus vite qu'il n'était venu. Ils ont trouvé le moyen cependant de relever leur blessé en passant, et malgré cela un officier a tiré sur moi un coup de revolver ; la balle est entrée dans l'arbre où je m'appuyai, juste au-dessus de ma tête.

C'est tout de même des sales types, car ils m'ont encore envoyé des coups de pied en vache pendant leur fuite. Après cela je ne sais plus bien... j'ai dû devenir un peu marteau car lorsque les copains du bataillon sont arrivés je criais :

— J'ai soigné un de vos boches, vous ne devez pas me tuer !

Je suis sorti de mon rêve quand j'ai compris qu'ils rigolaient.

Eh bien, vous direz ce que vous voudrez, je peux être tué tout à l'heure en allant cher-

cher un blessé à la tranchée — voilà justement le téléphone qui appelle et c'est mon tour de marcher — de cela je m'en fous, nous sommes ici pour ça, mais endurer ce que j'ai souffert pendant ces jours-là je ne pourrais plus... je ne sais pas comment je ne suis pas resté dingo...

XV

FANFARES GLORIEUSES AVEC APPELS DE CLAIRON

L'activité trépidante de notre siècle causa grand dommage aux plaisirs de la conversation. La guerre a ravivé le charme de ce délassement délicat.

Vivant dans la nature, loin de l'influence dissolvante des sociétés, les hommes ont repris des tendances ancestrales et se sont adaptés sans peine à leur existence actuelle. Leurs causeries traduisent l'intérêt direct qu'ils prennent à toute la technique professionnelle de la guerre. L'utilisation du terrain, l'aménagement des boyaux et des tranchées, la construction d'abris, de galeries, de sapes sous roc, la trajectoire des obus, l'explosion de mines, le calibre et la force de pénétration des projectiles, les engins nouveaux, les crapouillots, les bombes, les gre-

nades, les queues-de-rat, font l'objet de longues discussions.

Mais les récits de bataille, lors de la guerre de mouvement et le souvenir des actions d'éclat passionnent surtout.

A les entendre une espérance de gloire rajeunit tous les cœurs et le plus désabusé ira au danger avec l'ardeur d'un adolescent courant à un rendez-vous d'amour.

***

C'est aux environs de Dieuze, en Lorraine, commença C..., que nous reçûmes le baptême du feu; le soleil de cette première quinzaine d'août 1914 n'était pas accablant. Partis avec le désir de nous battre, nous entendions déjà le canon qui semblait nous appeler. Notre compagnie tenait la queue de colonne et nous nous demandions si on arriverait à temps pour découdre du boche, qui fuyait, disait-on. Nous hâtions le pas et nous chantions.

Quelques obus tombaient de droite et de gauche, nous ne voyions rien devant nous, D'ailleurs les éclatements nous faisaient rire: personne n'était touché. Cependant le lieutenant N..., qui commandait la compagnie,

donna l'ordre d'abandonner la route et d'avancer dans les champs d'avoine qui commençaient à mûrir.

— C'est malheureux de piétiner les récoltes, pensions-nous.

Nous progressions plus doucement et nous avions tout le loisir d'admirer les pommiers dont les branches pliaient sous le poids des fruits.

Un obus — je ne sais pas de quel calibre car nous n'étions pas fixés à ce moment-là — tomba en plein dans ma section. Cela fit du gâchis: deux morts et trois blessés. Le lieutenant N... dit simplement:

— Serrez! l'infirmier de compagnie s'occupera des blessés.

Ce premier obus de la campagne causant du dégât avait produit l'effet d'une averse tombant sur un bal champêtre... on restait coi.

Icard, vous savez bien, celui qui depuis a découvert le filon à l'infirmerie, eut alors une trouvaille: il se baissa, ramassa une douzaine de belles Calvilles que l'explosion avait fait tomber, et cria de sa voix éraillée qui fait rire:

— Oh! les copains, qui veut des pommes?

***

— Vous souvenez-vous de notre arrivée à Ypres, reprit le sergent D... Quel pastis! On ne s'y reconnaissait plus. Les biffins étaient mélangés aux chasseurs; les soldats belges habillés un peu comme des figurants d'opéra-comique dans leurs uniformes aux couleurs d'une glace panachée fraise et pistache qui aurait roulé dans la boue, avaient perdu tout contact avec leur commandement. Le bombardement était terrible du côté de la cathédrale et cependant les civils restaient nombreux. Dans toutes les maisons on trouvait des femmes qui nous préparaient du café. Les enfants allaient en classe. Je me rappelle encore une vieille, courbée en deux, qui courait partout avec son bâton en criant pour dominer le bruit des obus:

— Où est le vétérinaire? Il faut que je le trouve, ma vache va vêler!

Un brave épicier, dont la maison était déjà plusieurs fois percée par l'artillerie, s'irritait de la malpropreté des Allemands chassés plus que de leur goût pour la rapine. Sa boutique avait été mise à sac et tout en balayant son jardin il se lamentait:

— Ces salauds-là auraient bien pu ne pas laisser toutes ces boîtes à sardines par terre!

La nuit, nous étions cantonnés à l'asile d'aliénés; c'était infernal: les fous, excités par le bruit, hurlaient comme des damnés. Un immense incendie s'était déclaré dans le quartier de l'hôtel de ville et éclairait de lueurs rouges le beffroi sur lequel le tir boche semblait s'acharner. Un obus le prit de côté et l'éventra. Il restait encore debout, lamentablement mutilé, branlant, penché comme un grand mât de navire qui sombre. Un pompier d'Ypres traversant la nuit l'incendie escalada cette ruine fumante et, parvenu en haut, tout en haut, y planta un immense drapeau belge qui flottait aux premières lueurs du jour.



— Ce bon Belge aurait mérité d'être chasseur au bataillon de la garde, dit R..., mais nous avons aussi bien chez nous.

Deux épisodes où le lieutenant P... se révéla particulièrement beau guerrier, sont saillants dans ma mémoire.

Le 9 septembre 1914, le bataillon avait mission de couvrir la retraite d'une division. Ce rôle de troupes sacrifiées, nous l'avons joué

souvent et rien n'en demeurera dans l'histoire. Nous attaquions pour donner le change.

P..., alors adjudant, avait ordre, lorsqu'il verrait fléchir le peloton combattant de sa compagnie, de se replier pour occuper des positions plus solides. Mais allez donc lui faire exécuter un recul sans avoir été engagé. Dès qu'il vit que le premier peloton se débandait sous un feu meurtrier, il se porta en avant. Puis, commandant ses hommes comme s'il eût été à Villefranche, au lieu de rétrocéder vers des positions abritées, après chaque feu de salve, il accentuait un mouvement de conversion amenant l'ennemi dans le rayon vulnérant des mitrailleuses du bataillon qui n'avaient pas pu entrer en action. Il fit coucher ses hommes et cria à son camarade: « Tirez en fauchant. »

L'effet fut massif à cause de la surprise et c'est maintenant la troupe boche qui se trouvait désorganisée, affolée. On avait, grâce à P..., le loisir de mettre un peu d'ordre dans notre bataillon très éprouvé.

Le 24 septembre 1914, la 4e compagnie, engagée à fond contre des forces très supérieures en nombre, subit des pertes considérables qui désorganisaient l'unité. Au cours de cette affaire, l'adjudant P... fit preuve d'un

rare courage et d'une fermeté remarquable. Malgré un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses qui couchait tous les hommes autour de lui, il ramena au feu des réservistes de classes anciennes arrivés récemment du dépôt, fortement impressionnés par l'âpreté du combat. Quoique blessé grièvement il resta au milieu de ses hommes les exhortant à continuer la lutte pour enrayer les progrès de l'ennemi. Il n'a été possible de trouver trace de l'adjudant P... que deux jours plus tard après une relève laborieuse.

De nouveau blessé en Belgique il est revenu avec sa main droite en griffe très douloureuse; son entrain est pourtant inaltérable.

— Je voudrais, dit-il souvent, que la guerre contre les boches fût finie, pour pouvoir sans regret aller combattre au Maroc... comme partie de plaisir!



Vous connaissez tous le caporal clairon R..., de la 6e compagnie, c'est un type qui n'a pas peur malgré qu'il n'ait pas la croix de guerre.

Pendant les affaires de septembre 1914, la section du lieutenant D... fut très amochée. Surprise par une compagnie boche, en un rien

de temps la moitié de l'effectif était par terre. On ne s'affolait pas pourtant et on tenait tête, car les Wurtembergeois tombaient comme au jeu de massacre. Mais chez nous il y avait beaucoup de casse aussi; le lieutenant et les chefs de demi-section étaient nettoyés. R... restait seul gradé bientôt et il tiraillait terriblement. Quand il eut épuisé ses cartouches, je le vis en prendre de nouvelles sur un mort. Je ne sais pas comment il n'était pas atteint. Sa stature de colosse offrait une cible splendide. Bientôt il fut seul debout devant une dizaine de boches; il entra dedans à la baïonnette, mais sa lame se cassa sur une plaque de ceinturon. Alors il attrapa son fusil par le canon et s'en servit comme d'une massue. Il assomma plusieurs assaillants et les autres, le croyant sans doute possédé du démon, s'enfuirent.

Malheureusement, lors des propositions, personne n'était là pour dire ce qu'il avait fait.

***

Vous n'avez pas connu B... au début de la guerre; il était anarchiste.

Je l'ai souvent entendu me raconter ses

théories. Idéaliste de la bonté, il avait dépensé sa fortune à créer un mouvement en faveur de ses marottes et pensait que les hommes de tous les pays vivaient pour s'aimer. Il ne mangeait jamais de viande, buvait de l'eau, se montrait serviable et bon camarade mais il refusait obstinément de tirer. Il marchait sous le feu, indifférent, perdu dans ses rêves bizarres.

Lors de la retraite de Charleroi, qui fût quelque chose de si triste qu'il vaut mieux n'y pas penser, B... dit un jour :

— Nous voici près de chez moi.

En traversant un patelin évacué il pénétra dans une maison en disant : « C'est là que je suis né. » Il sortit les yeux fixes.

— Sergent, donnez-moi des cartouches !

L'ordre de tenir la lisière du village arriva et les sections abritées attendaient. Quelques obus tombaient par-ci par-là, mais le choc de l'avant-garde allemande ne se produisait pas encore.

Il paraît que nous étions menacés d'être encerclés et il fallut trouver des positions de repli plus en arrière,. Lorsqu'on dit à B... de rejoindre, il répondit simplement :

— Non, je reste.

— Mais tu es fou ! allons viens !

— Tuez-moi si vous voulez, je reste, je ne veux pas qu'ils entrent chez moi.

Il fallut l'emmener de force en le bousculant un peu.

Depuis lors B... est devenu le plus terrible tueur de boches de sa compagnie, il fut cité à l'armée comme (CENSURÉ).

Lorsqu'après la guerre j'entendrai développer les belles utopies humanitaires dont notre camarade était un apôtre, je songerai à leur fragilité devant le spectacle du sol natal souillé, de la maison familiale violée par l'envahisseur et je verrai toujours ce doctrinaire de l'internationalisme passant brusquement de la révélation de la petite patrie au patriotisme intégral.

XVI

LA FÊTE NATIONALE EN PREMIÈRE LIGNE

Entre l'attaque du 15 juin et celle du 22 juillet la brigade prenait quelques jours de repos dans un cantonnement des Vosges à proximité immédiate des tranchées.

Nous préparions, pour le 14 juillet, un spectacle, quittes à afficher « relâche » en cas de départ précipité.

Une large et belle scène abritée sous les sapins, une confortable tranchée pour l'orchestre, une toile de fond donnée par la nature, des guirlandes de fleurs fraîches arrangées avec art, des troncs d'arbres, de grosses pierres et quelques bancs s'étageant autour d'un amphithéâtre, heureux hasard de la montagne, donnaient à ce théâtre en plein air un charme que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Les bataillons de chasseurs alpins renfer-

ment par définition toutes les compétences et toutes les aptitudes; le programme fût vite corsé. L'harmoniste distingué qu'était notre médecin auxiliaire B... eut tôt fait d'orchestrer les partitions; les artistes abondaient.

La grosse vedette était tenue par notre cuisinier-brancardier; dans des scènes provençales il déchaînait le rire inextinguible, même chez ceux qui ignoraient le patois; fantaisiste fécond, sa force comique d'improvisation l'apparente avec les comédiens italiens du dix-septième siècle.

Nul ne nota ce qu'inventa ce jour-là cet artiste bien doué et comme je lui demandai de le transcrire de mémoire, il me répondit:

— A quoi bon?... je trouverai encore mieux la prochaine fois!

Et puis, comment traduire la langue de Mistral?

On donna ensuite une petite revue sans prétentions où le rôle de femme était tenu par un jeune chasseur imberbe; j'en ai conservé les premières scènes, non qu'elles possèdent une valeur, mais pour rappeler aux camarades qui survivent quelques minutes de gaieté et montrer combien il est simple d'amuser les enfants de tout âge qui combattent et qui meurent.

LA REVUE DU ...e

La scène représente un cantonnement aux environs du Braunkopf. Une route traverse un premier plan. On voit s'étageant parmi les sapins des cagnas diverses.

Au lever du rideau les chasseurs sont assis dans leurs cagnas et se livrent à des occupations variées: l'un lime des bagues, l'autre reprise ses effets, un troisième écrase ses poux, etc.

SCÈNE I

CHAVIGNOL (*chantant pendant que le rideau se lève*):

File mon aiguille dans la laine
Ne te casse pas dans ma main
Avec deux bons obus demain
On nous paiera de notre peine!

PLANTARD. — Oh! Chavignol!

CHAVIGNOL. — La barbe! laisse-moi chanter. Tu ne la trouves pas belle, celle-là?

PLANTARD. — Mais non, on dirait que tu as le cafard, et puis tu chantes faux, si encore c'était Polochon... Oh! Polochon!

CHAVIGNOL. — Tu vois bien qu'il écrase ses poux, il est occupé.

PLANTARD. — Oh! Polochon... à quoi rêves-tu?

POLOCHON. — Je ne rêve pas, je m'applique.

PLANTARD. — Ce n'est pas si compliqué que cela d'écraser des poux.

POLOCHON. — Evidemment, mais je veux conserver la belle race, alors je m'applique...

CHAVIGNOL. — C'est des histoires... on voit bien que t'as un poids sur la patate... enfin, c'est pas nos affaires.

PLANTARD. — Chante un peu, ça te distraira.

POLOCHON. — Je vais vous en dire une que j'ai lue dans un journal l'autre jour, et, puisqu'il faut l'avouer, oui! je songe à quelque chose.

(Air connu)

Chasseur courageux, chasseur téméraire
Sous les gais rayons de la lune claire
A quoi rêves-tu?
Je rêve au bidon rempli de pinard.
Je rêve au salaud qui m'a pris mon quart
Et qui boit ma gnole le soir à la brune
Au clair de la lune (1).

CHAVIGNOL. — Sacré Polochon! en a-t-il une descente!

---

(1) Ce couplet est extrait du journal *le Diable au Cor.*

POLOCHON. — Oui, mes amis, j'ai fait un rêve délicieux cette nuit: on avait pris un patelin boche où il y avait des quantités de bars automatiques; j'étais couché sur un brancard et on me transportait d'un robinet à l'autre...

PLANTARD. — Polochon, tu nous dégoûtes! ce n'est pas à cela que tu devrais rêver!

POLOCHON. — A quoi donc? bon Dieu...

PLANTARD. — Je vais te le dire:

Chasseur courageux, chasseur téméraire
Sous les gais rayons de la lune claire
A quoi rêves-tu?
Je rêve aux nénés de ma gross' Manon
Qui lorsque j'en veux ne dit jamais non
Qui m' faisait pâmer le soir à la brune
Au clair de la lune...

CHAVIGNOL. — C'est bien la peine de penser à cela! Le gouvernement nous donne tout à profusion; outre une nourriture substantielle, saine et variée, il a su installer pour l'hiver des douches par aspersion dans tous les abris, des bains de boue dans les tranchées, mais il s'est, jusqu'à présent, opposé à l'arrivée des femmes en première ligne... quelle erreur!

TOUS ENSEMBLE. — Oh oui! quelle erreur!

SCÈNE II

Les mêmes, La Fantaisie, somptueusement habillée des couleurs nationales sort d'une cagna qui semblait inhabitée.

La Fantaisie. — Cette erreur n'est plus et désormais je vis avec vous!

(Tous les chasseurs s'extasient en on entend les interjections suivantes.)

— Oh! la belle môme!
— Ce qu'elle est rupin!
— Pige-moi ses mirettes!
— Et puis c'est frusqué au moins!

Plantard. — Mais qui donc êtes-vous madame?

La Fantaisie. — Je vais vous le dire:

(Air: *Vous êtes si jolie*)

Je suis la Fantaisie et partout où je vais
Je porte la gaieté et l'imprévu français
Même un peu de folie
Je dispense l'oubli et fais sécher les pleurs
Je charme, je guéris, je réchauffe les cœurs
Je suis la Fantaisie.
Mes chers petits chasseurs si voulez de moi
Vous n'avez qu'à parler, faites-le sans émoi
Je veux être jolie
Et je veux tout donner à de pareils guerriers
Mon charme, ma beauté, je les mets à vos pieds
Je suis la Fantaisie

Plantard. — Madame, vous êtes des nôtres, mais ne craignez-vous pas que beaucoup de nos camarades ne tombent amoureux de vous et que...

La Fantaisie. — Mais j'y compte bien jeune impoli! je compte même que tous les chasseurs du ..e bataillon, qui a des traditions, qui a un passé glorieux, qui est toujours le bataillon chic — n'ai-je pas choisi entre tous, le bataillon de la garde... Je compte bien que tous ses chasseurs seront amoureux de moi... et j'entends le leur rendre.

Polochon (*à part*). — Mince de turbin!

La Fantaisie. — Mais je veux faire connaissance avec le bataillon que je n'admire que de réputation.

Polochon. — Voici justement M. le major qui vient pour nous faire une théorie sur les gaz asphyxiants.

La Fantaisie. — Comment, on se sert de gaz axphyxiants dans cette guerre?...

SCÈNE III

Les mêmes, le médecin major (avec une serviette contenant de nombreux papiers).

Le médecin-major (*qui compulse ses notes*). — Voyons, je dois faire une conférence

sur les gaz asphyxiants : la circulaire 32.972 T 42 annule le paragraphe 8 de la circulaire 31.876 T 42, mais la circulaire 33.834 T 43 confirme la circulaire 32.972 T 42 tout en maintenant le paragraphe 8 de la circulaire 31.876 T 42. Cependant la circulaire 41.214, tout en maintenant les dispositions des circulaires précédentes, nous informe que le matériel auquel il s'appliquait est supprimé et sera incessamment remplacé par un matériel entièrement différent... voyons... essayons de comprendre (*il heurte la Fantaisie*). Tu ne peux pas faire attention, triple andouille... (*Il lève les yeux.*) Oh ! la belle femme... pardon, madame, à qui ai-je l'honneur de parler ?

LA FANTAISIE. — Mais, docteur ! à la dernière recrue du bataillon ! à la Fantaisie.

LE MAJOR (*à part*). — Je m'en passerais bien une avec elle. (*Haut.*) Si vous êtes là, ce doit être en vertu d'ordres du commandement. J'espère que vous viendrez voir mon poste de secours...

LA FANTAISIE. — Certainement, docteur.

LE MAJOR. — C'est très bien installé ; je vous offrirai le thé à l'alcool camphré.

LA FANTAISIE. — Mais, docteur, nous pouvons collaborer, vous soignez le corps, je soi-

gne le moral et tous les grands généraux l'ont dit: la bataille est un conflit de volontés et la victoire est à l'armée dont le moral est le meilleur!

Le major. — Peste, madame! vous connaissez vos auteurs! quelle érudition!

La fantaisie. — Et je sais parler aux chasseurs... vous allez voir; oh! les amis!

Tous. — Voilà, madame.

La Fantaisie. — Répondez-moi franchement, malgré la présence de M. le major. Y en a-t-il parmi vous qui se font de la bile? Eh bien... ne répondez pas tous à la fois; voyons, vous, par exemple...

Polochon. — Ça dépend des jours...

Plantard. — Voilà dix-huit mois qu'on est là sans être évacué...

Chavignol. — Mais maintenant que vous voilà parmi nous...

La Fantaisie. — Eh bien, non, mes amis, faut pas s'en faire, faut jamais sans faire... Ça doit pouvoir se chanter sur l'air du *Clairon,* de Déroulède:

Il est vraiment inutile
De se faire de la bile
Ça n'avance à rien du tout
Si vous étiez à l'arrière
C'est là qu'il faudrait s'en faire
On y crève de dégoût

Si vous êtes en réserve
Votre santé se conserve
Les tourments sont superflus
Si vous gagnez la tranchée
Même la plus avancée
Faut pas vous en fair' non plus.

Il se peut qu'un très grand calme
Écarte de vous l'alarme
Ne permettant nul souci
Supposons, je le hasarde,
Que très gravement ça barde
N'en ayez aucun ennui.

J'admets pour vous la blessure
C'est l'évacuation sûre
Mêm' blessé légèrement
Et si la blessure est pire
Il se peut qu'on vous en tire
Faut pas vous faire de tourment.

Et si la guigne noirâtre
Le destin pour vous marâtre
Veut qu'hélas vous y passiez
Ayant ignoré l'angoisse
Vous aurez nargué la poisse
Sans que vous vous en fassiez.

. . . .

Les scènes étaient nombreuses encore: Vauban surgissant servait de compère. Sa compétence en matière de tranchées lui donnait tous les droits; le chœur des crapouillots,

les couplets sur la bromydrose (puanteur boche), le moratorium aux tranchées, les tribulations d'un édenté, les embusqués du front et les héros de l'intérieur, les pieds gelés, le chasseur dont la femme a accouché d'un nègre (qu'il prend pour un diablotin noir), portaient fortement sur ce bon public.

Puis un officier, tandis que la fanfare jouait en sourdine, récita des couplets de la *Marseillaise*. Le plus blasé des Parisiens, fatigué de toutes les exhibitions dites sensationnelles, n'aurait pu échapper à l'émotion poignante qu'on ressentait à entendre ces strophes superbes le jour de la Fête nationale, en vue des tranchées allemandes.

Lorsque le récitant articula :

Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats...

le canon tonnait très fort.

Puis il mima le geste du père qui étreint contre lui sa femme et ses enfants et un frisson passa parmi l'auditoire en songeant aux demeures souillées par l'envahisseur, aux pauvres êtres égorgés sans défense.

Tous retrouvèrent l'attitude de l'attaque lorsqu'ils entendirent :

Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre...

Et quand, déployant un drapeau, l'officier psalmodia de sa voix puissante :

Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire

Une véritable frénésie patriotique agita l'auditoire. Tous vibraient d'un même cœur ! et c'est d'enthousiasme qu'ils offraient leur existence au symbole flottant de la patrie.

TROISIÈME PARTIE

L'ATTAQUE

L'ATTAQUE

Après la phase de la guerre de mouvements le moment est venu où les armées en conflit ont creusé tout autour de l'Europe une double ligne de retranchements organisés comme des forteresses et les conceptions stratégiques ne peuvent se réaliser que par d'énergiques pressions en certains points, déterminant des hernies dont la multiplicité contraint l'adversaire menacé d'encerclement à choisir de nouvelles positions.

L'art des attaques a singulièrement évolué depuis 1914 *et il est établi que l'infanterie ne progresse que si les tranchées à conquérir sont débarrassées de leurs défenses accessoires et si le bombardement a suffisamment inhibé les adversaires pour que leur réaction soit diminuée. Bien avant la guerre, le général de Maud'hui l'enseignait: la bataille est un conflit de volontés et c'eût été folie de demander à nos fantassins d'attaquer avec leur seul courage des ennemis dont l'artillerie lourde et*

les minenwerfer protégeaient la quiétude. Nous possédons aujourd'hui un outillage qui permet de tout espérer.

Les opérations de la Somme ont démontré un progrès énorme sur le passé et l'on peut dire que la liaison entre l'infanterie et l'artillerie est aujourd'hui réalisée. On verra dans l'attaque relatée qu'il restait encore à ce moment du chemin à parcourir. L'aviation semble, très en progrès, fournir son rendement complet et permet à nos canons d'atteindre leurs deux objectifs essentiels: l'artillerie et l'infanterie ennemies.

Le prise de Metzeral est une date dans la guerre actuelle: ce fut une opération stratégique, de petite envergure il est vrai, mais réussie avec des effectifs modestes et des moyens matériels réduits. Elle a mis en lumière de façon éclatante le caractère de nos troupiers. Avant 1870, Ardant du Picq pouvait dire: « Le Français est guerrier d'organisation et d'instinct, il est chaque jour moins militaire. » C'est peut-être un peu sévère quant à la deuxième observation, quoique tous nos officiers proclament qu'il est beaucoup plus aisé d'obtenir des soldats d'aller à l'attaque avec le sourire que de les contraindre à construire des retranchements et à creuser

des mines. En tous cas, au combat, les troupes françaises ont reculé les limites du vraisemblable. Dans l'affaire envisagée, la valeur de deux brigades de chasseurs alpins et un bataillon d'infanterie de ligne ont conquis et conservé des positions que l'ennemi jugeait inexpugnables et représentant un gain territorial de dix kilomètres de front sur trois kilomètres en moyenne de profondeur.

Si l'exécution fut menée avec un brio extraordinaire, le haut commandement fit preuve dans la conception et la préparation, d'une indiscutable maîtrise. Un officier allemand, passant blessé au poste de secours, me déclara: « Vos troupes nous dominent, vos généraux nous écrasent, nous sommes perdus! »

I

L'ATTAQUE EST DÉCIDÉE

Notre bataillon, relevé depuis quelques jours, laissait la garde de la cote 830 à des fantassins. En vingt-quatre heures, on avait construit des campements autour du lac de Schiessroth. Les hommes se livraient aux joies trop rares des bains en plein eau. Des parties de pêche à la truite permettaient de corser les menus et, le soir venu, on dînait délicieusement tandis que la fanfare, massée sur un promontoire dominant le lac à l'ouest, nous faisait penser à quelque soirée de jadis terminée au pavillon d'Armenonville. Une fête vénitienne était à l'étude. Nous nous sentions tous heureux comme des écoliers en vacances de Pâques.

— «La communication que j'ai à vous faire sera un peu longue, dit le commandant, mais le site est agréable, il fait beau, le boche est tranquille; à défaut de fauteuils vous trouve-

rez quelques rocs moussus et vous vous adosserez au remblai du jardin français que des mains amicales ont dessiné devant mon poste de commandement. »

Il s'agit de choses sérieuses aujourd'hui car des sentinelles en armes tiennent les chasseurs hors de portée de la voix.

Le commandant est installé derrière une longue table faite de planches jointes Il a devant lui de nombreuses cartes.

— « L'opération à laquelle prendra part le bataillon est de grande envergure. Voyons le schéma de l'attaque projetée.

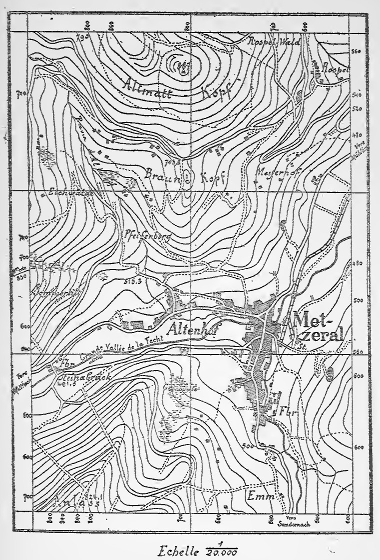
« Vous savez que nos lignes, si nous les considérons de la cote 830, se dirigent, d'une part, vers le sud, traversant la vallée de la grande Fecht à peu près au confluent de la Wurmsa, font un crochet vers l'est dû aux récents progrès réalisés devant nous par nos camarades sur le Schnepfenrieth, puis suivant les crêtes pour se porter plus encore à l'est, elles descendent dans la vallée de la Fecht de Sondernach. D'autre part, nos tranchées (toujours regardées de la cote 830) se portent au nord-est devant l'Almatt vers le Reichaker. Ces régions vous sont familières, elles affectent dans l'ensemble la forme d'un angle légèrement obtus.

« Tandis que la division voisine aura pour but, s'étant rendue maîtresse de l'Hilsenfirst, de dévaler les pentes qui mènent à la Fecht de Sondernach et de déblayer l'éperon que l'Anlass forme entre le confluent des deux Fecht, l'objectif de notre brigade, aidé du régiment d'infanterie qui nous a relevés a également comme point de direction Metzeral. L'opération, pour réussir en ce qui nous concerne, implique la prise des clefs stratégiques de la région, c'est-à-dire de la cote 830 et du Braunkopf.

« Si tout marche à souhait, Metzeral verra déboucher des colonnes concentriques descendant dans la direction sud-nord (Fecht de Sondernach), Ouest-Est (Grande Fecht), Nord-Sud (vallée de Pfeiferberg) et même Nord-Est Sud-Ouest (vallée de Mühlbach).

« Ceci dit, passons à la partie de l'attaque qui nous intéresse directement. Nous constituons l'aile gauche du mouvement convergeant. Le chemin à parcourir n'est pas exempt de difficultés que nous saurons vaincre.

« Nous possédons l'avantage de la position dominante et les compagnies d'attaque seront emportées par la pente rapide qui les mènera aux tranchées à conquérir entre l'Altmatt et



Echelle $\frac{1}{20.000}$

0 500 1000 1500

Mühlbach dans le Bois Noir. Nous irons voir ensemble, cet après-midi, les positions d'où nous devons déboucher à la partie est de l'Altmatt et il vous appartiendra de me communiquer les remarques personnelles que vous aura inspiré l'examen topographique, et les *desiderata* que vous voudrez formuler.

« Nous posséderons des observateurs d'artillerie dans les parallèles de départ.

« Vous savez ce que nous avons pu faire au Sudel, après une sérieuse préparation d'artillerie, ici j'ai pu obtenir mieux encore: les pièces lourdes sont en nombre imposant et s'attaqueront aux blockhaus de mitrailleuses soigneusement repérés, les fils de fer seront hachés et les tranchées labourées. J'ai le meilleur espoir dans la réussite de l'affaire.

« Deux compagnies attaqueront et les quatre autres resteront à ma disposition pour alimenter l'attaque et exploiter le succès. C'est, je crois, à la 3ᵉ et à la 5ᵉ à marcher.

— Non, mon commandant, la deuxième n'a pas fourni la première vague à la dernière attaque.

— Bien, les commandants des compagnies qui marchent resteront pour prendre avec moi des dispositions de détail. Les autres officiers sont libres jusqu'à treize heures. Nous parti-

rons alors pour reconnaître les positions et, demain matin, vous recevrez l'ordre d'attaque. »

Vivre dans une cagna qui donne confiance et entrecouper les stations pénibles et monotones de première ligne par quelques jours de détente, constitue une existence à laquelle on arrive à s'habituer. Lorsque brusquement on apprend qu'il faudra quitter l'abri pour franchir un espace découvert où les mitrailleuses tireront, quelque soin qu'on ait pris de détruire leurs repaires, où les obus tomberont avec leur gerbe d'éclats mutilants... les plus braves ont le cœur serré. Au combat tout cela s'évanouira devant la grandeur du devoir à accomplir, mais la veille la longue théorie des camarades morts défile devant la conscience comme des spectres qui semblent appeler. Une ombre passe qui fait courber les têtes. Ils sont là vingt hommes jeunes, ardents, généreux. Ils savent que l'hypothèse la plus favorable après un certain nombre d'assauts est la blessure... combien seront-ils encore demain? Combien seront-ils aussi qui, figés dans un instantané tragique, resteront la face contre terre, arrêtés dans leur course en avant, pour ne plus jamais faire un geste de joie ou

de souffrance; combien seront-ils qui dans une dernière attitude militaire prendront l'alignement sur les tombes déjà creusées parmi ces cimetières de martyrs qu'entretient la famille des survivants?

La lettre qu'ils écriront ce soir ne donnera nulle indication sur l'événement projeté, mais la mère, la femme ou la fiancée qui la recevra ne saurait s'y méprendre et si le ton est plus enjoué d'abord que de coutume par pudeur d'alarmer, il s'épanouira bientôt en tendresses naïves, émouvantes. L'approche du danger a rendu au soldat une âme jeune et aimante; il éprouve une attirance invincible à se blottir en une affection vraie alors qu'il se sent tout petit devant l'inconnu. Sa lettre est comme une confession sentimentale; les attitudes, les allures d'homme fort ne résistent pas à l'épreuve; dépouillant l'être affectif de sa défroque artificielle elle révélera tout un monde d'émotions pures comme l'essence des êtres, vibrantes comme la lumière, belles comme la vérité.

II

LA PRISE DU BRAUNKOPF

Le 15 juin, vers cinq heures du matin, les compagnies d'attaque étaient en ligne.

Toute la vallée de la Fecht retentissait déjà du feu roulant de notre artillerie. Depuis Mitlach jusqu'au Braunkopf, les crêtes et les vallées semblaient convulsées par une éruption volcanique. Le martellement formidable des montagnes sous l'action brutale des obus énormes, les animait d'un tremblement perpétuel. Les éclatements se confondaient dans un fracas épouvantable, leurs gros nuages de fumée noire montaient dans la clarté du matin, floconnaient sur les cimes, s'accrochaient aux arbres comme si quelque orage se fût amassé dans le ciel pur.

Lorsqu'on vit dans un semblable cataclysme on subit parfois une obsession très distincte de la peur physique: le bombardement pourra-t-il devenir plus intense? cela paraît

impossible et pourtant il croît sans cesse, il n'atteindra son paroxysme qu'au moment du tir d'efficacité, c'est-à-dire dans plusieurs heures. Puis cette vague obsession se résout en torpeur, les coups sourds et lointains finissent par n'être plus entendus et seuls les éclatements très proches combattent une forte propension au sommeil.

Autant qu'on en pouvait juger à distance, la cote 830 et le Braunkopf subissaient une concentration de feux extraordinairement précise. L'artillerie semblait moins active sur notre objectif.

D'autre part, l'ennemi commençait à réagir durement dans notre secteur. La parallèle de départ, les boyaux de communication, nettement repérés, n'offraient plus, par instants, qu'une protection insuffisante.

La malchance semblait peser sur nous. Les sapeurs du génie se faisaient broyer les uns après les autres pour rétablir les voies d'accès. Jamais on ne dira assez la part glorieuse de cette arme technique faite d'artisans et commandée par des hommes de haute valeur. Même parmi nos troupes d'élite elle a provoqué l'admiration et le respect.

L'observateur du 220 rectifiait constamment le tir de ses pièces; vingt fois sa ligne

téléphonique fut coupée et réparée. L'heure de l'attaque approchait et il suivait anxieusement le travail de ses canons; tout pouvait s'arranger, il disposait encore d'une centaine de coups qui, bien placés, devaient détruire les fils de fer barbelés, lorsqu'un obus arrivant de plein fouet pénétra dans son abri et l'écrasa.

La réparation des lignes devenait impossible et le tir hésitant restait inefficace.

On ne pouvait songer à prévenir la brigade, un agent de liaison n'avait pas le temps de faire le parcours.

Le commandant, qui se tenait en première ligne, appela les officiers :

— Je dois demander un sacrifice à votre honneur militaire: L'heure approche et les positions ennemies sont insuffisamment atteintes. Mais nous sommes en liaison avec d'autres secteurs, où tout semble marcher à souhait. Nous ne pouvons pas donner à l'ennemi l'impression qu'il nous domine. Je compte sur vous.

— Bien, mon commandant.

Lorsque la minute fatidique arriva et que suivant les ordres toutes les pièces de 65, de 75, de 90, de 120 allongèrent le tir il devint manifeste que les blockhaus de mitrailleuses

ennemies subsistaient en majorité. Ces instruments macabres fauchaient la clairière. Et cependant, sans hésitation, les deux compagnies escaladèrent le parapet à dix-sept heures exactement.

Le lieutenant D..., de la 5ᵉ, fut tué d'une balle en criant:

— En avant!

Le capitaine d'O... s'écroula en arrière, dans la tranchée, vomissant le sang. Son poumon était perforé.

Et la course à la mort commença dans un ordre angoissant. Tous les hommes, le fusil collé au corps, dévalaient à une vitesse vertigineuse, entraînés par la pente vive. Le terrain se ponctuait à chaque instant de taches noires; c'étaient les chasseurs tombés. Ceux qui arrivaient aux fils de fer s'y déchiraient impuissants à se dépêtrer, tels de pauvres bestioles prises dans une toile d'araignée et les mitrailleuses les achevaient impitoyablement.

C'est là que notre pauvre camarade, le lieutenant normalien B... trouva la mort.

Les plus heureux — combien rares! — étaient terrés dans des trous d'obus où du moins le feu d'infanterie ne les atteignait pas.

A l'aile droite, un élément de la 5ᵉ compagnie peut prendre pied dans un blochaus dé-

moli : le lieutenant C... s'y maintint jusqu'à la nuit suivante, isolé complètement ; et vit mourir successivement autour de lui tous les hommes de sa section ; l'explosion de grosses marmites l'ensevelit trois fois lui-même.

(CENSURÉ.)

Mauvais début pour le bataillon.

⁂

Cependant les renseignements nous arrivaient nombreux et encourageants de toutes parts.

Les positions allemandes du Braunkopf fléchissaient nettement, les tranchées joignant le Sillaker à l'Altmatt résistaient encore, mais l'avenir y paraissait favorable tandis que l'attaque de la cote 830 merveilleusement préparée par le commandant Barberot — tué depuis à la tête du 15e chasseurs — fournissait un succès fulgurant. Cette croupe où tant de combats se livrèrent allait enfin tomber entre nos mains. Bientôt les fantassins, d'un élan irrésistible dépassent la place forte pulvérisée et, s'étant emparés de deux compagnies entières, dévalent les pentes du Sommerlit où les Allemands s'accrochent encore.

A l'aile droite, c'est-à-dire sur la rive droite de la Fecht, le succès s'affirmait moins rapide et la progression de l'Hilsenfirst vers l'Anlass restait pénible.

Dans la nuit on décida de ne pas insister sur le bois noir et de tenter un gros effort du côté du Braunkopf.

Un bataillon de réserve renforça celui de l'active qui, la veille, descendant de l'Altmatt dans la direction Nord-Sud, s'était emparé des tranchées allemandes défendant le col du Braunkopf. Nos positions demeuraient, d'ailleurs, assez instables, malgré les fils de fer tendus en grande hâte devant le rocher.

Quatre compagnies de notre bataillon quittant leurs positions de la veille s'installèrent dans le ravin d'Altenhof ; deux d'entre elles devaient procéder à une attaque de flanc dans la direction Est-Ouest après une conversion.

Le tir de préparation commença à dix heures et fut poursuivi plusieurs heures.

L'attaque devait partir d'un élément de boyau situé à proximité des maisons brûlées, sur un front de soixante mètres environ.

De ce boyau on découvre un pré dévalant du col du Braunkopf. Il est bordé, à sa partie déclive, d'un petit bois.

Il fallait donc franchir un espace décou-

vert et, ayant évité le col où la concentration ennemie se ferait au maximum, atteindre les tranchées allemandes encerclant à demi le sommet du Braunkopf vers le Sud.

A treize heures, sous le couvert d'un violent tir d'efficacité de 220, nos chasseurs débouchèrent. Le peloton de droite de la 6ᵉ compagnie, entraîné trop à l'ouest, se perdit dans le boqueteau; dans le pré, les mitrailleuses de l'Eischwalde fauchèrent le peloton de gauche.

J'ai relevé ces malheureux alignés à terre, le petit lieutenant P..., à quatre pas devant eux. Je ne pense pas qu'on puisse enregistrer de plus éloquent témoignage de tenue sous le feu que celui fourni par ces hommes jetés sur le sol, la face écrasée, dans leur attitude de combat, le fusil serré contre la poitrine, tandis que leur chef était tombé le bras droit étendu, tenant encore sa canne, semblant dire du geste: « En avant! »

C'est à peine si cinq ou six hommes, avec le lieutenant L..., atteignirent l'objectif.

Le capitaine H..., de la 4ᵉ compagnie, montra, dans cette circonstance comme en tant d'autres, les précieuses qualités d'observation qui en font un homme de guerre merveilleux, malgré ses vingt-quatre ans.

Il différa de quelques secondes l'ordre de

départ et voyant l'impossibilité de franchir le barrage de mitrailleuses sur le pré, il prit sur lui de modifier les instructions reçues et engagea toute sa compagnie en colonne par un dans le boyau qui passe très au-dessus du pré perpendiculairement et à peu de distance du col. L'espace à parcourir était moindre et les chasseurs assez protégés.

Et l'on vit alors une chose admirable: au fur et à mesure qu'ils arrivaient à l'émergence du boyau, les hommes, de leur propre mouvement, sans qu'aucune action pût être exercée par les chefs, sautaient de trou d'obus en trou d'obus parmi les éclatements si nombreux que le Braunkopf semblait un volcan en éruption; ils parvinrent à se déployer devant toute la ligne allemande, à rejoindre leurs camarades partis du rocher; ils imposèrent leur volonté aux boches sidérés. Beaucoup de ceux-ci réussirent à fuir par les boyaux creusés sur les flancs désormais complètement entre nos mains.

Cette opération qu'après coup on jugea irréalisable tant la croupe conquise s'érige cyniquement dans une vallée dont toute la rive droite est allemande, sans compter le gênant voisinage du Reichaker, fut réussie par une centaine d'hommes au plus.

Le capitaine H... m'a souvent parlé avec émotion du spectacle offert par ses chasseurs merveilleux. Ils ont tous, ce jour-là, été courageux et ardents mais ont surtout fait preuve d'une compréhension stratégique admirable. Heureux les officiers dont les hommes sont assez maîtres d'eux pour accomplir de semblables prouesses. Ils furent dignes de leur chef.

Ce jour-là l'héroïsme se surpasse.

Le lieutenant G... saute dans la tranchée avec quatre chasseurs, son browning enrayé. Il y trouve quarante Allemands qu'il fait prisonniers.

Le caporal E..., de la 6e compagnie, blessé de deux balles, arrive, malgré tout, le premier de son escouade et remet à ses hommes qui rejoignent une douzaine de prisonniers qu'il a pu faire avant de tomber épuisé.

Le sergent D..., envoyé en reconnaissance avec six chasseurs vers Altenhof, se heurte à un capitaine allemand qui amène en grande hâte une compagnie de renfort par un boyau; ceux-ci ouvrent le feu et tuent deux chasseurs. Le sergent D... sort alors du boyau et appelle un compagnie imaginaire. Le désarroi s'empare de l'ennemi qui fuit. Mais le

sous-officier a fait prisonnier le capitaine et douze soldats allemands.

Pour être équitable il faudrait citer tous ceux qui prirent part à cette journée glorieuse et à qui la patrie doit être reconnaissante.

III

LA PRISE D'ALTENHOF ET DE METZERAL

Le 16 juin, à minuit, notre brigade est relevée, mais le commandant du bataillon conserve la direction du secteur d'attaque de la rive gauche de la Fecht.

Sur la rive droite, l'effort se concentre vers les pentes de l'Anlass d'où l'on domine Sondernach à l'Est et l'usine de Steinabruck au Nord; il fallut poursuivre des combats très durs pendant les journées du 17, 18 et 19 juin, pour refouler l'ennemi des tranchées où il s'était organisé. Ses mitrailleuses, cachées dans les blockhaus de la corne du bois de Winterhagel, rendaient la progression de notre aile très dangereuse.

Le 17, au matin, malgré la prise du Braunkopf, les chênes de l'Eichvalde, sur la rive droite du ravin d'Altenhof, étaient encore infestés d'Allemands. Ils avaient installé

dans les arbres, à trois mètres de hauteur, des plateformes faites de boucliers de tranchées et c'est de là que leurs mitrailleuses ignorées avaient causé de si lourdes pertes à l'une de nos compagnies d'attaque. Un mur de pierres sèches, dissimulé sous bois et garni également de mitrailleuses, constituait la seule protection de ces éléments d'arrière-garde entourés de trois côtés, au Nord par nos tranchées de départ, à l'Est par le Braunkopf, à l'Ouest par la cote 830 désormais entre nos mains. Une énergique pression débarrassa, dans la nuit du 17, notre poste de secours de ce voisinage immédiat et désagréable. Les combats sous bois mettent en lumière les qualités individuelles. L'homme échappe au contrôle de ses chefs et les chasseurs furent splendides: ils avançaient sous le feu meurtrier des mitrailleuses et certains furent tués à bout portant.

Les tranchées construites sous bois, peu endommagées par l'artillerie, témoignaient d'un souci de confortable qu'un long séjour avait permis de perfectionner; les portes de tous les abris s'ornaient de pancartes indiquant le nombre de sous-officiers et de soldats à loger; mais les preuves d'un déménagement précipité se rencontraient partout,

des sacs, des paires de brodequins, des manteaux jonchaient le sol, tandis que l'odeur fade et nauséeuse qui caractérise les retranchements allemands imprégnait l'air.

Des écriteaux indicateurs marquaient les directions principales et des fils de fer lisses étaient tendus entre les arbres pour permettre de se diriger de nuit vers les différents objectifs. Une plaque indicatrice revenait souvent: « *Nach villa Schneider.* » Cette villa, poste de secours de secteur, s'abritait parmi de hauts sapins, sur une terrasse assez large. Derrière une galerie couverte s'élevait une vaste construction dont deux cloisons en planches séparées par un espace libre de 0 m. 50 environ, rempli de terre, constituaient les murs. L'intérieur offrait une disposition soigneuse et solide, la chambre du médecin se meublait d'un lit, d'un fauteuil rustique, de deux chaises et d'un poêle qui nous fut précieux plus tard. La toiture faite de plusieurs couches de grosse tôle ondulée avec de la terre intercalée, pouvait résister à un 75, peut-être à un 105. Le nombre des bouteilles d'eau-de-vie vides jonchant le sol prouvait de la part du personnel, ou bien des habitudes d'alcoolisme intense, ou bien un

besoin de se remonter le moral dans des circonstances évidemment critiques.

Les pertes avaient été lourdes si l'on en jugeait par les tombes fraîchement recouvertes, et tous les cadavres n'étaient pas ensevelis: parfois, dans un boyau, on trébuchait sur une pierre, croyait-on... c'était un bras ou une jambe d'un fantassin allemand qui émergeait.

Débarrassées de la menace d'être tirées de dos, depuis la chute de l'Eichvalde, deux compagnies d'un bataillon de renfort descendaient vers l'usine incendiée de Steinabruck et gagnaient les premières maisons d'Altenhof sans éprouver de grosse résistance. L'ennemi, démoralisé par la rapidité du succès, tiraillait un peu au hasard, arrosant sans méthode toutes les régions que ses troupes avaient abandonnées. Lorsqu'un gros obus arrivait sur une maison, elle était éventrée et le mur touché s'effondrait laissant voir, par sa plaie béante, des intérieurs où la vie paraissait se poursuivre encore. Le quartier en lisière, respecté par le bombardement, offrait aux troupes d'assaut des abris excellents.

Dans la journée du 18, le commandant N... voulut aller lui-même voir les heureux

chasseurs installés dans la ville déserte. Il prit avec lui deux agents de liaison et partit de son poste de commandement sur le Braunkopf. Il se rendit bientôt compte que la clairière dominant le village était arrosée par les mitrailleuses de l'Anlass. Il cueillit alors des branches de noyer et les planta autour de sa ceinture. Ses agents de liaison en firent autant; ce buisson mouvant se déplaça sans attirer l'attention et arriva le plus tranquillement du monde à destination. Le commandant pouvait dès lors rendre compte que dominant Metzeral par son feu, la prise de la ville devait être considérée comme virtuellement réalisée.

***

Metzeral tenait très fort au cœur des Allemands: c'était, en temps de paix, un but d'excursions dans cette vallée pittoresque; un théâtre de la nature y attirait en été des foules avides de littérature dramatique. Un poète, dont la célébrité n'a pas dépassé la frontière, fournissait à la scène édifiée sur le flanc des Vosges, des drames à grand spectacle, cet artiste avait élu domicile dans une maison de la ville afin de se mieux imprégner de l'am-

biance. Nous connaissions tous ces détails par la population civile de quelques villages alsaciens dont l'existence se rythme au bruit des canons.

Les premières tentatives pour aborder l'agglomération, par la route qui va vers l'Est, se heurtèrent au feu de mitrailleuses dissimulées dans les habitations; le donjon de l'hôtel de ville et le clocher de l'église en étaient abondamment pourvus. Les combats dans les rues sont particulièrement meurtriers, l'assailli est parfaitement dissimulé, peu vulnérable aux feux d'infanterie: la mort est lancée par les soupiraux des caves, et tombe d'en haut si l'ennemi se cache aux étages supérieurs des maisons. Il faut fouiller les greniers, les soupentes, les moindres réduits de chaque demeure, il semble que des pierres sortent sans cesse de nouveaux mitrailleurs. La progression une fois commencée ne peut être appuyée par l'artillerie qui ferait des ravages parmi les colonnes d'assaut.

Les chasseurs du Braunkopf exercèrent alors une pression énergique, venant du Nord, et, dans un élan splendide, arrivèrent jusqu'à la gare. Le centre de Metzeral tenait encore et un tir de 220 fut chargé de nettoyer

les quartiers où les mitrailleuses tiraillaient toujours. Le soir du 21 juin l'ennemi, menacé d'encerclement, évacuait la ville après avoir mis le feu à toutes les maisons encore debout.

Un immense brasier éclairait maintenant toute la vallée de lueurs fantastiques, au fracas épouvantable des toitures qui s'effondraient, des murs qui s'écroulaient, se mêlait l'éclatement des gros projectiles que l'ennemi lançait à profusion sur la ville en flammes. Le hululement sinistre de nos 75, faisant barrage sur les Allemands fuyant vers Sondernach, évoquait le chant de quelque oiseau de nuit affolé par ces scènes tragiques.

Et les chasseurs couraient parmi la fournaise comme de véritables titans dans un site infernal: tout noirs dans le rougeoiement de l'incendie énorme ils étaient surhumains. A de semblables heures on ne songe plus aux horreurs de la guerre mais seulement à l'effort sublime accompli. Ceux qui moururent brûlés vifs, asphyxiés ou écrasés par des décombres fumants, ont joui à leur heure dernière d'une griserie enthousiaste et leur âme victorieuse s'est dissipée dans la gloire d'une apothéose superbe.



Le lieutenant M... pénétra, avec sa section, dans la cave aux voûtes solides d'une maison écroulée; sur les murs blancs se détachaient les affiches d'un polychromisme violent où de prometteuses scènes du chef-d'œuvre destiné au théâtre de la nature étaient annoncées.

Dans un coin, une pile de paperasses manuscrites et très raturées laissaient supposer qu'on entrait dans la demeure d'un homme de lettres. Un parchemin encadré témoignait de l'estime officielle où le poète était tenu en haut lieu. Une couronne de lauriers naturels avait ceint sans doute le front inspiré par la muse allemande et, triste hochet d'une gloire fugitive, demeurait lamentable dans cette cave de maison écroulée.

— Valzerio, dit le lieutenant M..., je vois là quelques flacons de vin du Rhin qui figureront dignement sur ma table ce soir; cette course aux flambeaux m'a donné soif. Prépare un bon dîner et n'aie crainte d'attirer par la fumée de ta cuisine des regards indiscrets: pour ce soir, l'incendie nous protège. Prends ces dix feuilles de laurier, tu les ajouteras à la soupe que je désire succulente. Elles

viennent d'un poète — boche il est vrai — mais j'entends qu'il me rende l'inspiration qu'il a volée à la terre d'Alsace, et que ton brouet, ainsi préparé, me suggère un sonnet que, dès ce soir, je veux écrire à ma maîtresse.

IV

LE POSTE DE SECOURS

Notre poste de secours de l'Altmatt se construisit pendant les deux nuits qui précédèrent l'attaque et fut terminé sous le bombardement allemand.

Les blessés y affluaient dès le matin du 15 juin. Ceux qu'on retirait des décombres de tranchées éboulées semblaient ivres; ils titubaient et leurs membres tremblaient, secoués par instants d'un frisson, leurs yeux restaient fixes comme si la scène lamentable du bombardement intensif se fût encore poursuivie; des commotionnés légers, après un repos, revenaient à eux, remettaient leur équipement et tranquillement s'acheminaient de nouveau vers la fournaise; un chasseur de la classe 13, légèrement blessé repoussait la carte d'évacuation tendue par le sergent infirmier et repartait en disant: « Et puis, zut, j'y retourne. »

Vers midi, le médecin d'un bataillon de réserve vint nous offrir sa collaboration.

— J'amène peu de monde avec moi, mais, dans le boyau, quatre brancardiers sont morts, tués par un obus malencontreux; enterré moi-même je m'en tire à bon compte.

Cette arrivée orageuse laissait entière l'activité de notre camarade qui se dépensait avec un entrain splendide. La guigne le poursuivait: un peu plus tard un obus lui broya le pied.

Dans les attaques qui ne progressent pas, le rôle du service médical est particulièrement aride car on ne peut recueillir les blessés et les morts qu'en arrière de la parallèle de départ.

Sur un glacis aussi découvert que celui où l'opération avait été tentée, la relève entre les lignes était vouée à un insuccès irrémédiable. Cependant le médecin auxiliaire B... voulut être sûr qu'il ne demeurait aucun vivant devant nos fils de fer. Malgré le bombardement il se rendit à la parallèle de départ et y resta jusqu'à la nuit tombante.

La plupart des hommes à terre étaient criblés de balles et leur mort ne faisait pas de doute; il en distingua deux cependant qui remuaient faiblement.

Informé, je demandai des volontaires pour cette expédition périlleuse, tous les brancardiers s'offrirent à la tenter; je désignai six hommes parmi les meilleurs, et ils partirent dans l'obscurité.

La tranchée franchie il fallait s'orienter parmi les fils de fer, les trous d'obus et s'aplatir à chaque fusée éclairante. Le malheureux, ramené après une demi-heure de recherches, mourut en arrivant à la tranchée. Le médecin auxiliaire B... partit alors de nouveau avec deux hommes à la recherche du second blessé. Il avait changé de place, voulant regagner les lignes; on désespérait de le trouver quand on l'entendit gémir. Il était très mal en point. Deux bras vigoureux le ramassèrent et l'emportèrent. Il prit, d'un geste d'enfant bercé, le cou du brancardier et se serra contre lui en disant:

— Maman!

Puis il mourut tout doucement.

*
* *

Le 16 juin, vers vingt heures, un agent de liaison m'apporta l'ordre suivant:

« Le médecin chef de service se rendra immédiatement avec six équipes de brancar-

diers dans le boyau de l'Altenhof où il se joindra au poste de secours y fonctionnant déjà pour opérer la relève des blessés du bataillon qui a progressé dans la région du Braunkopf. »

Le jour baissait lorsque tout le monde fut prêt et nous évoluions dans les boyaux de l'Altmatt avec, à gauche, la vallée de la Fecht que nous dominions.

L'usine de Steinabruck, en aval d'Altenhof et de Metzeral, flambait. Les poutrelles de fer de la toiture se tordaient comme les bras convulsés de victimes consumées par un bûcher; au-dessus du brasier rouge une fumée lourde éclairée par l'incendie, se perdait dans le ciel sombre. Nous avancions lentement dans les boyaux encombrés de corvées portant du matériel pour organiser les positions conquises et de blessés en quête comme nous du poste de secours. Exténués, certains s'étendaient à terre et il fallait les enjamber pour passer.

— Emmenez-nous ! gémissaient-ils.

— On va venir vous chercher.

Nous avons dû traverser la route qui serpente autour de l'Altmatt et où, avec une régularité mathématique l'artillerie allemande envoyait un obus toutes les minutes.

Nous gagnons un repli de terrain qui abrite de l'ennemi. A tâtons, dans les ténèbres, lentement nous montons.

Il fait maintenant si noir qu'on ne distingue pas un mouchoir à un mètre devant soi. Une mince bande lumineuse nous sert de point de direction: nos mains tendues en avant soulèvent une couverture qui laisse filtrer la lumière. Nous entrons dans la petite cuisine d'une ferme très délabrée, éclairée de plusieurs bougies et d'une lanterne à acétylène.

Un homme repose sur un brancard. Il paraît presque tout blanc tant les bandes couvrent de blessures. Le sergent infirmier inscrit, sous la dictée, le diagnostic sur la fiche d'évacuation et lorsque le travail est terminé le médecin serre la main du blessé et dit simplement:

— Enlevez!

Deux brancardiers entrent en se frottant les yeux et emportent le brancard. On voit alors la terre jonchée d'ouate et de linges maculés de sang; des pansements variés forment derrière le porte-brancard une haute pile; si nombreux qu'ils soient nous en manquerons cependant car plus de 800 blessés passèrent par cette petite salle.

Plusieurs casques boches sont accrochés à des clous et témoignent de la réussite de l'opération. Les vainqueurs ont rapporté tant de trophées qu'ils en ont abandonné.

La fumée de tabac, la vapeur échappée des infusions qu'on fait chauffer, l'odeur fade du sang et des vêtements mouillés composent une atmosphère à laquelle il faut quelques minutes pour s'habituer.

Tout le monde semble exténué; comme nous, nos confrères travaillent depuis trente-six heures et n'en peuvent plus. Le service médical d'un bataillon de renfort qui relève le nôtre, se présente.

Il est impossible que tout le monde opère en même temps.

J'obtiens à grand'peine que mes camarades aillent se reposer, je leur promets de les réveiller dans deux heures et j'organise avec les équipes de trois bataillons la relève des blessés en plusieurs étapes.

Le défilé de ce que l'imagination d'aucun sadique n'inventa comme plaies, comme arrachements, comme écrasements, se poursuit durant toute la nuit.

Les mutilés encore assommés par la commotion se plaignent assez peu. Nous avons pu reséquer presque tout un humérus dont les

fragments multiples et acérés risquaient de blesser l'artère; le bras n'était plus attaché que par quelques lambeaux de muscles et le paquet vasculo-nerveux; le malheureux n'articula pas une plainte.

Un chasseur, porteur de vingt blessures par éclats d'obus, se réveille une fois pansé; un papillon de nuit, ébloui par la lumière, vient chatouiller sa figure: il l'écrase.

— En voilà un qui a encore moins de chance que moi!

D'autres conservent encore la griserie du combat, l'un d'eux a perdu tous les doigts de la main gauche et souffre d'autres blessures plus graves:

— Il me reste encore ma main droite pour écrire à mes frères, sur le front, qu'ils me vengent!

Un brave chasseur du bataillon, que son bégaiement m'avait fait remarquer, une fois sa jambe fracturée maintenue dans un store enroulé, articula de façon très intelligible:

— Je vais me dépêcher de guérir pour revenir: j'ai été blessé deux fois et je m'ennuie loin des copains!

Un engagé de la classe 16 avait reçu une profonde blessure de la face, très souillée de

terre, il fallait la déterger avec le tampon imbibé de teinture d'iode:

— Si je te fais trop de mal, tu peux le dire, je m'arrêterai un instant.

— Faites votre travail, monsieur le major, vous n'avez pas de temps à perdre avec les douillets.

Il n'émit pas une plainte.

Un jeune aspirant fut porté sur un brancard, il gémissait doucement.

— Je remue encore un peu les bras, mais je souffre horriblement dès qu'on me touche. La balle est entrée à l'angle de la mâchoire et a dû ressortir dans le dos.

Ses bras étaient légèrement spasmodiques et les mouvements de la tête très difficiles.

Déshabiller un semblable blessé est chose ardue; les coups de ciseaux dans les vêtements mouillés provoquaient d'intolérables douleurs; il fallut les découdre. Après une heure d'efforts le sous-officier était pansé: la quatrième vertèbre cervicale avait été intéressée dans son arc postérieur et la moelle probablement touchée superficiellement. Il essaya de saluer tandis qu'on l'emportait:

— Je vous demande pardon, monsieur le

médecin major d'avoir causé du désordre dans votre poste de secours!



Aux premières lueurs du jour, après un quart de café, je voulus prendre l'air.

Les blessés pansés, mis à l'abri dans la grange, se serraient sur du foin mais les malheureux qui attendaient, donnaient une vision horrible de la guerre. Ils gisaient là près de cinquante, grelottant la fièvre, mal protégés contre la fraîcheur du matin, par des toiles de tente. On les entendait appeler lamentablement:

— J'ai froid! Je souffre! Donnez-moi à boire!

Quelques-uns frappés à la tête déliraient ou étaient agités de convulsions; d'autres, touchés au ventre, les yeux caves, les traits tirés, le teint terreux, se sentaient perdus: ils agonisaient.

Les médecins auxiliaires et les infirmiers allaient de l'un à l'autre, les soulageant de leur mieux. Un vieil aumônier militaire me demandait:

— Quels sont ceux dont il faut s'occuper d'abord?

— Pour celui-là, vous n'avez que le temps.

Il mourut en recevant l'extrême-onction.

L'écho semblait répéter, par instant :

— Brancardiers ! Brancardiers !

Le caporal fanfariste B... me dit :

— On dirait un blessé qui appelle.

— Prends deux hommes, un brancard et va voir.

Il ramena, au bout d'une heure, un chasseur égaré dans les bois que nous dominions et que des éléments ennemis occupaient encore la veille.

Un Allemand, la bouche déchirée jusqu'aux oreilles, suivait.

— J'ai été amoché dans les bois et j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, j'ai trouvé ce boche à mes côtés, il gueulait comme un âne. Il était si vilain que j'ai eu pitié de lui, j'avais deux pansements individuels, j'ai bandé son bras avec l'un et ma jambe avec l'autre.

Le médecin du bataillon qui relevait le nôtre me rejoignit et je comptais lui passer le service aussitôt que tous ces pauvres bougres auraient été soignés. Il me tira à part :

— Vous voyez cette scène d'horreur !

— Que voulez-vous, c'est la guerre.

— Vous entendez ces obus qui arrivent?

— Ils tombent au-dessus, dans le bois, vous n'avez rien à craindre, la chance me suit partout.

— N'en croyez rien, c'est sur moi qu'on tire!

— Vous n'avez pas assez dormi, mon cher camarade, reposez-vous encore, je peux tenir.

— Du tout! je vous le répète, je suis condamné à mort pour n'avoir pas fait mon devoir: ces pauvres hommes souffrent par ma faute, je suis un misérable. Faites emporter tous ces malheureux et laissez-moi seul ici car on va tirer sur la ferme pour exécuter la sentence qui me condamne.

Un accès de délire survenant la bataille terminée, alors que les combattants en présentent si rarement, ajoutait à la tristesse de ce lever du jour blafard.

Lorsque tous les blessés furent évacués, j'éprouvai le désir de changer mes idées. Une vaste clairière s'étendait derrière la ferme; l'herbe, très haute, y poussait. Je m'y avançai et mes yeux se reposaient au spectacle de la vaste nature; un calme immense succédait aux clameurs sinistres; le soleil commençait à se montrer au-dessus des crêtes de l'Ilien-

kopf. Une légère buée enveloppait d'une ombre chatoyante la vallée de la Fecht. Les coteaux, au delà de Munster, s'infléchissaient et moutonnaient, allant se perdre à l'infini dans le ciel bleu pâle. La plaine d'Alsace chatoyait comme une immense opale et semblait s'être faite plus belle, plus attirante, pour récompenser les chasseurs de leur effort splendide.

V

LA MORT DU COMMANDANT

Le 19 juillet, nous dînions à la popote de l'état-major et je m'efforçais de donner à ce repas de veille d'attaque son entrain traditionnel. Mais notre chef paraissait fatigué ; la préparation de l'opération avait été minutieuse et depuis plusieurs nuits il dormait mal. Soudain il prit sa tête dans ses mains et resta immobile quelques instants. Jamais nous n'avions remarqué une semblable attitude de la part de cet homme d'une gaieté inaltérable.

— J'ai rêvé cette nuit que ma femme et mon fils étaient en deuil !

— Les songes sont menteurs, mon commandant, il en faut toujours prendre le contre-pied.

— Vous avez raison... et puis tout cela ne touche en rien le bataillon qui demain fera très belle figure.

— Vous êtes à l'amende, mon commandant!

— C'est ma foi vrai. Chincholle donne-nous du champagne... Si d'aventure j'étais tué un jour — cela peut arriver — il ne faut pas être triste. La mort d'un soldat au combat est naturelle. Elle est autrement belle que la fin dans un lit après une attaque d'apoplexie ou une crise d'urémie. Je souhaite simplement mourir par un beau jour de soleil. La fin dans la boue ou sous la pluie me paraît désagréable.

— Vous savez bien que nous en reviendrons et que le programme des agapes qui fêteront notre retour est déjà arrêté.

— Mon pauvre docteur, vous n'êtes pas plus que moi à l'abri d'un obus!... Si j'y passe il faudra faire sonner la Sidi-Brahim. Je ne veux pas de cérémonies qui amollissent et font fléchir le moral. On aura toute la vie pour pleurer ceux qui disparaissent; ici, il faut de la gaîté. Quand je retournerai à la terre, honorez le sol français en buvant du champagne en mon souvenir. Et maintenant, notre bridge traditionnel.

Il jouait toujours mieux que nous tous et il ne nous paraissait pas, ce soir-là, que le hasard l'eût particulièrement favorisé. Il parla

plusieurs fois de sa chance et en se levant il dit en plaisantant :

— J'ai décidément trop de veine, je serai tué demain.

— Demain nous rirons avec vous de tout cela. Bonsoir, mon commandant.

Chacun a, quelque nuit, lorsque la tempête fait rage au dehors, éprouvé une sensation pénible en entendant un conte tragique. En regagnant nos cagnas, nous nous sentions mal à l'aise. Ces sombres présages pesaient sur nous.

Cependant, le lendemain, avant de prendre position, je voulus voir notre chef : il était alerte et dispos.

— Ça va très bien marcher... vous êtes gentil d'être venu me serrer la main... à bientôt.

*
* *

Dès le début de l'attaque, les blessés affluèrent : un barrage très serré d'artillerie se faisait sur le boyau voisin du poste de secours et j'étais bientôt débordé. Trop absorbé pour me déplacer je demandais à chaque instant des nouvelles de mon chef, sachant qu'en cas d'accident je pourrais être auprès de lui en dix minutes.

J'éprouvai un gros soulagement quand minuit arriva; la journée que nous redoutions tant s'achevait sans que les présages de la veille se fussent réalisés.

Tous les blessés évacués, je me rendis au lever du jour dans le cimetière voisin et sous bois, pour procéder à l'inventaire des morts avant leur ensevelissement. Un gros arbre, coupé par un obus, parmi les tombes faisait penser à quelque colonne grecque brisée; une couronne de chêne accrochée à mi-hauteur donnait plus grand air encore à ce tronc mutilé.

Je rendais à nos morts les derniers honneurs; je notais avec soin l'adresse des familles pour leur écrire cette lettre qu'elles attendent et dans laquelle elles sentent, près de leur cher disparu, une affection. Je croyais obéir de la sorte à un devoir impérieux. Reconnaissant à la destinée de m'avoir conservé un ami, j'apportais à l'exécution de ma tâche professionnelle plus d'émotion que de coutume; c'est maintenant à ceux qui gisaient autour de moi et dont je n'avais pas individuellement redouté la mort qu'allait mon affection: je les connaissais tous, et chacun à tant de titres méritait d'être regretté.

Ces inventaires étaient terminés et les tombes toutes creusées lorsque mon agent de liaison m'apporta un mot écrit de la main du commandant :

« Mon cher docteur,

« Votre service a admirablement marché, je suis très satisfait. Bravo ! »

Ce petit mot me rendit profondément heureux ; l'attaque finie, le commandant se portait à merveille, toutes mes appréhensions s'étaient évanouies et je pensai qu'il était enfantin même de m'y être arrêté.

Je décidai de me reposer un peu ; la paille du poste de secours, très maculée de boue et de sang, ne me tenta pas : je m'étendis sur le sol. La sensation voluptueuse qu'on éprouve à s'endormir lorsqu'on s'est surmené pendant plus de vingt-quatre heures, vaut d'aller aux armées. Nul lit ne me parut jamais aussi engageant que la terre battue où je me couchai. Je goûtai un sommeil délicieux : je rêvai que la guerre était finie et qu'après une journée où Paris avait fêté nos armées triomphantes nous dînions avec tous les camarades dans un restaurant inondé de lumières, devant une table éblouissante. Les

hommes et les femmes qui passaient jetaient des regards d'admiration et de reconnaissance aux ouvriers de la victoire. Des musiciens invisibles jouaient une fantaisie d'après *Manon*. Nous éprouvions un sentiment d'euphorie complète.

Mais brusquement ce fut la marche funèbre de Chopin que sanglota l'orchestre. Cette tristesse me parut si déplacée en un pareil moment que j'essayai de me lever mais j'étais cloué à ma place. Mes voisins de table, très pâles, psalmodiaient : « Le commandant est mort ! Le commandant est mort ! » D'un effort violent je parvins à me dresser et je me retrouvais dans le poste de secours. Mes hommes chuchotaient comme les officiers tout à l'heure : « Le commandant est mort ! Le commandant est mort. »



Le 21 juillet, au matin, le commandant songeait aux événements écoulés. Il avait, la veille, poussé le mépris de la mort à un degré paradoxal. Voyant la liaison avec l'artillerie mal établie et les points à atteindre insuffisamment battus, dressé, debout sur la parallèle, il faisait des signes dé-

sespérés avec son mouchoir. Il semblait vraiment que la mort ne voulût pas de lui. Ce luxe d'héroïsme, lui apparaissait comme un devoir, son bataillon ayant déjà combattu sur les mêmes positions; la psychologie élémentaire montre que les hommes vont au feu en pareil cas avec plus d'appréhensions que sur un terrain neuf. Il voulait remonter le courant et y était parvenu.

Il se promenait cependant très calme devant son poste de commandement, la main gauche dans la poche de sa culotte et fumant une cigarette. Il souriait, attendant de nouveaux ordres.

Le tir des crapouillots commença à se concentrer sur la région du col et on lui conseilla de se mettre à l'abri.

— Je ne risque rien ici et j'ai besoin d'un peu d'air.

On respecta sa volonté et sa promenade silencieuse se poursuivit.

Un cycliste se présenta devant lui.

— Tu as un ordre urgent à me transmettre?

— Non, mon commandant, je vous apporte votre courrier.

— Et tu as risqué ta peau pour cela?

— Je sais, mon commandant, que vous

avez plaisir à recevoir des nouvelles de votre famille et je n'ai pas voulu que vous en fussiez privé un jour d'attaque.

On rencontre de telles délicatesses chez les hommes qu'il n'y a qu'un moyen de leur témoigner qu'on les a compris. Le commandant sans rien dire, serra la main du cycliste.

Maintenant le chasseur avait les larmes aux yeux.

— Le commandant vient de tomber à la renverse comme une masse!

Il etait étendu sur le dos, les yeux fixes; il souriait toujours.

C'est en courant qu'on le transporta au poste de secours avancé.

Hélas, de sa poitrine ouverte coulait un sang rouge! Un éclat de crapouillot avait coupé les côtes à gauche du sternum et l'aorte était sectionnée.

La mort fut instantanée.

Et par toutes les tranchées, tandis qu'un sentiment de découragement brisait les volontés, on chuchotait:

— Le commandant est mort! Le commandant est mort!

Le bataillon passa encore une nuit aux

tranchées, durant laquelle le corps de notre chef fut mis en bière.

La griserie du combat dissipée, les compagnies regagnaient d'une allure morne le cantonnement. Le sac semblait pesant à ces hommes épuisés par deux jours et deux nuits de surmenage. A la tension nerveuse qui lutte contre les bourrasques meurtrières et affolantes, succède une lassitude extrême lorsque l'objectif demeure inaccessible et que meurt un chef aimé, réputé invulnérable — de telles croyances existent.

Leur tête bourdonnante encore du bombardement ne pensait plus et c'est à peine s'ils remarquaient les vides laissés dans les rangs.

Ils montaient, les jambes vacillantes, comme prêts à s'endormir. Les gradés criaient, par instants, pour la forme:

— Serrez... voulez-vous serrer, N. d. D..!

Mais malgré l'énergie de la formule, l'ordre sentait le découragement...

Pourtant la fanfare et les clairons doublèrent la colonne pour sonner le défilé...

Ils se placèrent derrière le cercueil qu'un drapeau tricolore recouvrait.

On attaqua la Sidi-Brahim, les cuivres avaient retrouvé tout leur souffle et les clai-

rons sonnaient farouches: les pavillons traçaient dans l'air de fulgurantes volutes avant que les embouchures ne vinssent s'écraser sur leurs lèvres.

Alors le bataillon fut transfiguré, on savait qu'un exécutait un rite sacré, volonté dernière du commandant. Un vent d'enthousiasme passa, dissipant la fatigue, raidissant les énergies, arrachant des épaules le lourd fardeau qui les courbait. Les chasseurs se redressaient superbes.

Et le défilé commença dans un rythme rapide, sec, nerveux, altier. En passant devant le cercueil chacun avec son sentiment individuel revoyait le chef.

Les doux pensaient à son inépuisable bonté, à l'aide discrète donnée aux familles éprouvées;les aventureux évoquaient le descendant de Cyrano, mêlant le courage chevaleresque d'un preux à une fantaisie étourdissante; les méditatifs le découvraient plus grand encore, prévoyant tout, grâce à une compréhension presque sans limite et semblant dompter les événements par sa puissance.

Lorsque à notre tour nous passâmes devant le drapeau étendu, il nous sembla que toute notre douleur était secouée et arrachée de notre cœur: dans la buée du matin, l'ombre

d'une victoire se dressait immense au-dessus du cercueil, indiquant du glaive :

— En avant ! (1).

Quand tous les officiers furent réunis autour de la table de l'état-major, l'un d'eux leva sa coupe et dit :

---

(1) Quelque temps après la mort du commandant N..., une nouvelle parcourut le bataillon.

« Le commandant M... est nommé, nous l'avons connu dans l'active comme capitaine, il commandait la 5e compagnie à sa sortie de l'école de guerre ; il savait se faire aimer et obéir ; il possédait autant de panache que notre pauvre commandant N... »

Il fut salué à son arrivée par une volée de 210 terrible.

— Ces messieurs me font bien de l'honneur ! murmura-t-il en continuant tranquillement sa route.

Lorsque je le vis, l'époque du collège repassa devant mes yeux : au temps lointain de mon enfance nous portions à l'école Monge un uniforme bleu très foncé, des pantalons courts, une lavallière noire et un béret : le commandant M... conservait l'allure élancée du grand adolescent de jadis ; une fine moustache noire ombrait maintenant sur sa lèvre supérieure, mais je retrouvai bien la même figure longue et pâle ; le costume d'alpin ajoutait encore à la précision du souvenir.

Le commandant M... a continué les traditions du bataillon et lui a fait écrire une des pages les plus glorieuses de la guerre, dans la Somme, à l'est de Maurepas.

Le 24e possède le chef qu'il méritait.

— Terre natale que beaucoup d'entre nous ont fécondé de leur sang, nous t'appartenons, nous sommes fiers de te défendre. Ton armée, dont les chefs sont pareils à celui qui vient de te donner avec joie sa vie, est invincible. Elle combattra jusqu'à la victoire.

« Terre natale, c'est à ta gloire immortelle que nous buvons.

« Vive la France! »

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

L'Attaque

IMPRIMERIE E. DURAND
18, RUE SÉGUIER, PARIS

Imp. E. Durand, 18, Rue Séguier, Paris